

Stein

~~1858~~. CARMEN SYLVA

QUI FRAPPE?

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR ROBERT SCHEFFER

AVEC UNE PRÉFACE DE
PIERRE LOTI

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1890

Droits de reproduction et de traduction réservés.

S. 149



36 934

B.C.U. Bucuresti



S149

CARMEN SYLVA

PAR

PIERRE LOTI

36934

Dubilet

Au courant de ma vie errante, il m'est arrivé une fois de m'arrêter dans un château enchanté, chez une fée.

Le son lointain du cor dans les bois a le pouvoir de faire revivre pour moi les moindres souvenirs de ce séjour.

C'est que le château de la fée était situé au milieu d'une forêt profonde dans laquelle on entendait constamment des trompettes militaires au timbre grave se répondre comme de très loin. Ces sonneries étrangères, inconnues, avaient une mélancolie à part, dans la sonorité de l'air qu'on respirait là, — l'air silencieux, vif et pur des cimes...

Je suis ainsi fait, que la musique a pour moi une puissance évocatrice complète; des lambeaux de mélodie ont conservé, à travers le temps, le don de me rappeler mieux que toutes les images certains lieux de la terre, certaines figures qui ont traversé mon existence.

Donc, quand j'entends au loin des trompes sonner, je revois tout à coup, aussi nettement que si j'y étais encore, un boudoir royal (car la fée dont je parle est en même temps une reine), donnant par de hautes fenêtres gothiques sur un infini de sapins verts serrés les uns aux autres comme dans les forêts primitives. Le boudoir, encombré de choses précieuses, est d'une magnificence un peu sombre, dans des teintes sans nom, des grenats atténués tournant au fauve, des ors obscurcis, des nuances de feu qui s'éteint; il y a des galeries comme de petits balcons intérieurs, il y a de grandes draperies lourdes masquant des recoins mystérieux dans des tourelles... Et la fée me

réapparaît là, vêtue de blanc, avec un long voile ; elle est assise devant un chevalet et peint sur parchemin, d'un pinceau léger et facile, de merveilleuses enluminures archaïques où les ors dominant tout, à la manière byzantine : un travail de reine du temps passé, commencé depuis trois années, un missel sans prix, destiné à une cathédrale.

Le costume blanc de la fée est de forme orientale, tissé et lamé d'argent. Mais le visage qui s'encadre sous les plis transparents du voile a ce je ne sais quoi d'adouci, de nuageux qui n'appartient qu'aux races affinées du Nord. Et pourtant il règne dans tout l'ensemble une si parfaite harmonie qu'on dirait ce costume inventé précisément pour la fée qui le porte. — Pour cette fée qui a écrit elle-même quelque part : « La toilette n'est pas une chose indifférente. Elle fait de vous un objet d'art animé, à condition que vous soyez la parure de votre parure. »

Avec quels mots décrire les traits de cette reine? Comme la chose est délicate et difficile; il semble que les expressions ordinaires, qu'on emploierait en parlant d'une autre, deviennent tout de suite irrévérencieuses, tant le respect s'impose dès qu'il s'agit d'elle. L'éternelle jeunesse est dans son sourire, elle est sur ses joues d'un inaltérable velouté rose; elle brille sur ses belles dents, claires comme de la porcelaine. Mais ces magnifiques cheveux, que l'on voit à travers le voile semé de paillettes argentées, sont presque blancs!... « Les cheveux blancs, a-t-elle écrit dans ses *Pensées*, sont les pointes d'écume qui couvrent la mer après la tempête. »

Et comment exprimer le charme unique de son regard, de ses yeux gris limpides, un peu enfoncés dans l'ombre sous le front large et pur : charme de suprême intelligence, charme d'infinie profondeur, de discrète et sympathique pénétration, de souffrance habituelle et d'immense pitié! Très

changeante est l'expression de ce visage, bien que le sourire y soit presque à demeure. « — Cela fait partie de notre rôle à nous, me dit-elle un jour, de constamment sourire comme les idoles. » — Mais ce sourire de reine a bien des nuances diverses ; quelquefois c'est tout à coup de la gaieté fraîche, presque enfantine ; très souvent c'est un sourire de mélancolie résignée, — par instants même, de tristesse sans bornes.

Des chagrins qui ont blanchi les cheveux de cette souveraine, il en est un que je sais, — que je puis mieux que personne comprendre, — et que je puis dire : au milieu du grand jardin d'une résidence royale, on m'a conduit par son ordre au tombeau d'une petite princesse qui lui ressemblait, qui avait hérité de ses traits et de son beau front large.

Sur le tombeau, j'ai lu ce passage de l'Évangile : « Ne pleurez pas, elle n'est pas morte, elle dort. » Et en effet, la petite

statue couchée semble dormir paisiblement dans sa robe de marbre.

« Ne pleurez pas. » Pourtant la mère de la petite endormie pleure encore, pleure amèrement son enfant unique. Et voici une phrase d'elle qui souvent me revient à la mémoire, comme si une voix la redisait au dedans de moi-même avec une lenteur funèbre : « Une maison sans enfant est une cloche sans battant; le son qui dort serait bien beau peut-être, si quelque chose pouvait le réveiller... »

*
* *

Oh! comme je me rappelle les moindres instants de ces causeries exquises dans ce boudoir sombre, avec cette reine vêtue de blanc. (Au commencement de ces notes, j'ai dit une fée. C'était une manière à moi

d'indiquer un être d'essence supérieure. Aussi bien, je ne pouvais pas dire : un ange, car ce mot-là, on en a abusé au point d'en faire quelque chose de suranné et de ridicule. Et il me semble d'ailleurs que ce nom de fée, pris comme je l'entends, convient bien à cette femme — jeune avec une chevelure grise ; souriante avec une extrême désespérance ; fille du Nord et reine d'Orient ; parlant toutes les langues et faisant de chacune d'elles une musique ; charmeuse toujours, ayant le don de jeter autour d'elle, quelquefois rien qu'avec son bon sourire, une sorte de charme bienfaisant qui relève, qui rassérène, qui console...)

Donc, je revois en esprit la reine avec son long voile (je n'ose plus dire la fée, à présent que je l'ai désignée plus clairement). Elle est devant son chevalet, et elle me parle, tandis que les dessins archaïques, qui semblent sortir tout naturellement de ses doigts, s'enroulent sur le parchemin du missel. Auprès de Sa Majesté sont assises

deux ou trois jeunes filles, ses demoiselles d'honneur, — jeunes filles brunes, dont le costume oriental est de couleurs étranges, tout doré et pailleté ; elles lisent, ou elles brodent sur de la soie de grandes fleurs aux nuances anciennes, elles relèvent leurs yeux noirs de temps à autre, quand la conversation qu'elles entendent les intéresse davantage. La place que Sa Majesté me désigne d'ordinaire est en face d'elle, près d'une fenêtre où une glace sans tain d'une seule pièce donne l'illusion d'une large ouverture à air libre sur la forêt d'alentour. — C'est que, par un raffinement d'artiste, le roi a laissé la forêt sauvage, primitive, à vingt pas de ses murs ; par les fenêtres des appartements royaux, on ne voit plus que des sapins gigantesques, des dessous de branches, des dessous de bois, — ou bien de grands lointains verts, les cimes boisées des Karpathes, s'étageant les unes par-dessus les autres dans l'air étonnamment pur. Et cette forêt qu'on sent là tout près répand

dans le château magnifique une impression d'enchantement et de mystère...

*
* *

Des phrases entières de la reine me reviennent en mémoire avec leurs inflexions doucement musicales. Je répondais à demi voix, car il y avait dans ce boudoir une sorte de recueillement d'église. Je me souviens aussi de ces silences quelquefois, après qu'elle avait dit une chose profonde, dont le sens paraissait se prolonger au milieu de ce calme. Et c'est alors, dans ces intervalles, que j'entendais, comme venant des extrêmes lointains de la forêt, des sonneries militaires inconnues dont le timbre grave ressemblait à celui du cor. On était en automne et je me rappelle même ce détail infime : les derniers papillons, les dernières mouches, entrés étourdiment pour mourir dans ce tom-

beau somptueux, battaient de leurs ailes, tout près de moi, la grande glace claire.

J'ai dit que la voix de la reine était une musique, — et une musique si fraîche, si jeune! — Je ne crois pas avoir jamais entendu son de voix comparable au sien, ni jamais avoir entendu lire avec un charme pareil. Le lendemain de mon arrivée, Sa Majesté avait exprimé la curiosité de connaître mon impression sur certain poème allemand, nouveau pour moi. Son secrétaire (qui par parenthèse est un Français — et un Français d'élite, cela va sans dire) me mit en garde dans une causerie particulière : « Si la reine vous le lit elle-même, dit-il, vous ne pourrez pas juger ; n'importe ce que lit la reine semble toujours délicieux, — comme les morceaux qu'elle chante ; mais si on reprend le livre après pour lire seul, ce n'est plus du tout cela, on a souvent une complète désillusion. »

J'ai pu voir ensuite combien cet avertissement était fondé ; ayant eu l'honneur

d'assister à une lecture que Sa Majesté faisait aux dames de la cour de certains chapitres d'un de mes livres, je ne reconnais plus mon œuvre tant elle me paraissait embellie, transfigurée.

*
* * *

De tout ce château de Sinaïa, qui semble, au milieu de cette forêt, quelque vision d'artiste devenue réalité par la vertu d'une baguette magique, rien n'est resté si nettement gravé dans ma mémoire que ce boudoir de la reine. Il y a déjà du vague dans les images qui me reviennent de ces longues galeries aux tentures pesantes, aux panoplies d'armes rares; de ces escaliers où circulaient des dames d'honneur, des huissiers, des laquais; de ces salles Renaissance qui faisaient songer à un Louvre habité, à



un Louvre du temps des rois ; de cette salle de musique, favorable aux rêves, haute et obscure, à merveilleux vitraux, où était le grand orgue dont la reine jouait le soir... tandis que je retrouve tout de suite d'une manière complète cet appartement où Sa Majesté voulait bien quelquefois m'admettre auprès de son chevalet ou de sa table de travail. Il semblait, quand on avait été autorisé à franchir ces doubles portes et ces draperies d'entrée, qu'on eût pénétré dans une région de haute sérénité où tant de gens et de choses n'avaient plus le pouvoir d'atteindre. Et c'est toujours là de préférence que je me représente en pensée cette reine dont j'ai été l'hôte. Lorsqu'elle marchait à travers le boudoir, la blancheur de son costume tranchait sur le fond sombre des tentures ou des boiseries rares fouillées à tout petits dessins par des armées de sculpteurs. Lorsqu'elle était assise à travailler, de la place qu'elle m'avait indiquée le premier jour et que j'avais coutume de

reprandre, je voyais son visage et son voile se détacher en avant d'une grande et superbe toile de Delacroix : la mise au tombeau du Christ. Et toujours, de chaque côté d'elle, assises, les jeunes filles au costume oriental, complétant ce tableau que j'aurais voulu peindre. — De temps en temps elles se remplaçaient, elles changeaient, ces petites demoiselles d'honneur, toutes très différentes les unes des autres par l'aspect et la physionomie. Quand l'une était partie, là-bas à l'entrée, soulevant les portières aux grands plis lourds, il en apparaissait une nouvelle qui s'avancait sans bruit sur les tapis, après avoir fait d'abord le grand salut de cour, puis venait baiser la main de la reine, — et quelquefois s'asseyait par terre à ses pieds, appuyant la tête sur ses genoux avec une câlinerie respectueuse. — Et la reine alors expliquait, avec un sourire maternel plein de mélancolie : « Ce sont mes filles. » — Je crois que ce qui faisait surtout l'attrait unique de ce sourire, encore plus que tous

les autres charmes, c'était l'extrême bienveillance, l'extrême bonté.

Et comme j'ai bon souvenir aussi de toutes ces jeunes filles qui, pour le premier bonjour de la journée, me tendaient la main avec une simplicité et une grâce si franches, de si bon aloi ! J'avais été surpris, en arrivant à cette cour, de les entendre toutes, malgré leur costume d'Orient, causer en pur français de toutes les choses intelligentes et nouvelles, comme des Parisiennes de la sphère la plus élevée, — peut-être même mieux que les vraies Parisiennes de leur âge, avec plus de sérieux, avec moins de convenu et de banalité. On sentait que la reine avait formé à son école cette pépinière de l'aristocratie roumaine, dont le français est la langue usuelle.

*
* * *

La première fois que j'eus l'honneur de

causer avec Sa Majesté, mon étonnement ne fut pas de l'entendre parler supérieurement de choses supérieures, je savais d'avance qu'elle était ainsi. Mais, en tant que reine et obligée au « perpétuel sourire des idoles », il me semblait qu'elle avait dû rester ignorante de certains replis, de certaines souffrances de l'âme humaine, — et mon admiration fut grande de voir, au contraire, qu'elle connaissait à fond toutes les détresses, toutes les misères du cœur des plus petits et des plus humbles aussi bien que celles du cœur des grands, des princes. Pour former ainsi cette souveraine, il a fallu son enfance austère et assombrie de tous les deuils, dans un château du Nord; son enfance tenue à dessein loin des cours et mise en contact avec les souffrances des pauvres gens qui vivaient sur le domaine paternel. Pour la rendre si bonne et si accessible à ceux qui pleurent, il a fallu une première éducation simple et familiale, comme celle, sans doute, qu'a-

vaient reçue la princesse de Wied, sa mère, et la reine de Suède, sa tante. Ensuite est venu cette sorte de pèlerinage à travers l'Europe, à Londres, à Paris, à la cour de Berlin et à la cour de Saint-Pétersbourg, en compagnie de sa tante, la grande-duchesse Hélène de Russie. Et, dans les pays où elle s'arrêtait, les maîtres les plus choisis lui inculquant comme le résumé transcendant de toutes les connaissances humaines, comme la quintessence de toutes les littératures. Et enfin il y a eu ces années, déjà longues, passées sur le trône de Roumanie... Arrivée, encore très jeune, dans ce pays troublé qui se formait, elle a dû être obligée de regarder de près bien des drames, au grand étonnement de ses yeux purs. Alors, tout de suite, les veuves, les abandonnées, les mères sans enfant, les petites filles n'ayant plus de mère, sont devenues ses amies. Elle a jugé que son devoir de reine était de ne jamais repousser les confidences, même les plus sombres, qui lui venaient avec larmes, —

et son rôle a été de relever, de réconcilier, de pardonner, d'effacer... Ses « filles » adoptives, élevées au palais, près d'elle, ont toujours été choisies de préférence dans les familles sur lesquelles pesait quelque deuil ou quelque malheur mystérieux, et toutes celles qui s'y sont succédé, qui en sont parties en pleurant pour suivre un mari, ont gardé pour la reine une complète adoration.

Une immense pitié qui semble détachée de tout, qui n'attend rien en retour, qui excuse tout, qui plane au-dessus de tout, — c'est là, je crois, le don rare et un peu surhumain, que le temps, la souffrance, les déceptions, les ingratitude ont fait à cette reine. Mais, avec sa nature ardente, avec son enthousiasme passionné pour tout ce qui est beau et noble, elle a dû passer par bien des surprises, des indignations, des révoltes, avant d'en venir à ce sourire ultra-terrestre qui semble à présent faire partie intégrante d'elle-même : « CHACUN DE NOUS

PRESQUE A EU SON GETHSÉMANI ET SON CALVAIRE », a-t-elle écrit quelque part : « CEUX QUI RESSUSCITENT APRÈS N'APPARTIENNENT PLUS A LA TERRE. »

*
* *

Entre tant de souvenirs que j'ai gardés de ce château de Sinaïa, parmi les plus charmants, je retrouve les courses du matin dans les sentiers de la forêt. Ces moments-là étaient encore de ceux où il m'était permis de causer un peu longuement avec Sa Majesté. A Sinaïa, qui est une résidence en pays sauvage, très haut dans les Karpathes, la vie de la cour était plus simple qu'au grand palais pompeux de Bucarest ; elle prenait même, pendant ces promenades, des allures presque familiales, tant les souverains y mettaient de bonne grâce.

C'était vers neuf heures, généralement, au gai soleil des matinées déjà fraîches de fin septembre. Un huissier venait frapper à ma porte et me disait, avec son accent roumain : « Sa Majesté va sortir et vous demande en bas, monsieur le capitaine. » Alors je descendais vite, courant dans les escaliers, sur l'épaisseur des tapis d'Orient, entre les rangées de panoplies superbes. En bas, dehors, au perron, je trouvais la reine souriante, sa belle taille, aux lignes grecques, libre et droite dans une toilette européenne de drap blanc (le costume roumain et le long voile n'étant d'étiquette qu'à l'intérieur du château). A côté d'elle, en robe noire, s'appuyant à son bras, la princesse de Hohenzollern (mère du roi Charles I^{er} et mère de la feuë reine de Portugal). Puis deux ou trois des jeunes filles de la cour, non plus en costume oriental, mais habillées comme de petites élégantes d'Occident, en couleurs neutres un peu anglaises, — ce qui faisait d'elles de tout

autres personnes tant la métamorphose était complète.

L'air vif des montagnes semblait délicieux à respirer. Le soleil brillait clair, clair ; c'était déjà la grande lumière magnifique des pays du Levant, malgré ce froid, qui déroutait sous ce ciel si bleu. Sur l'herbe et sur la mousse miroitaient des gouttelettes glacées, des petits cristaux de gelée blanche. Et nous partions, par des sentiers sablés qui tout de suite s'enfonçaient dans la forêt, sous des sapins géants.

La reine semblait heureuse, tranquille. Son visage gardait comme toujours sa fraîcheur reposée, — et cependant elle avait déjà travaillé quatre ou cinq heures, levée avant jour, la première du château. Enfermée, à la lueur d'une lampe, dans un petit retiro luxueux, au milieu d'une tourrelle, déjà elle avait fait sa tâche quotidienne, rédigé des lettres, des ordres, couvert plusieurs pages de sa belle écriture franche. Cela, pour être libre ensuite de

s'occuper de ses « filles » et de ses hôtes, de se livrer tout entière aux réceptions de la journée, à la musique, à la causerie et aux jeux.

Quelquefois le roi Charles était aussi de ces promenades du matin. — Il arrivait, boutonné comme toujours dans sa tunique militaire, ce roi qui a été un soldat admirable.

Puisque j'ai prononcé son nom, qu'il me soit permis de dire aussi un mot de son aspect à la fois bienveillant et grave. Des traits d'une régularité et d'une finesse extrêmes encadrés dans une barbe très noire. Au front, un pli de réflexion profonde, de préoccupation peut-être, assombrissant habituellement le visage; mais le sourire éclairant tout, — un sourire bon et attirant comme celui de la reine. Et tant de simplicité distinguée, tant de naturel dans la majesté royale! Et pour ses hôtes, une si parfaite courtoisie!

D'ordinaire, le roi s'isolait bientôt de quel-



ques pas avec la princesse de Hohenzollern, et la reine elle-même, à cette époque-là, ne rompait plus les tête-à-tête de cette mère et de ce fils, unis par une si visible tendresse et qui allaient se quitter bientôt — (car je me rappelle aussi cette journée d'adieux où la princesse repartit pour l'Allemagne et où nous allâmes tous la reconduire jusqu'à la frontière d'Autriche). C'est avec un sentiment de vénération tout spécial que je la retrouve dans mon souvenir, cette princesse-mère, encore si jolie, malgré les années, dans ses longues dentelles et ses robes noires de vieille dame ; elle me paraissait être l'idéal de la princesse, — et aussi l'idéal de la mère, ayant une ressemblance avec la mienne lorsqu'elle regardait son fils...

Comme je ne suis pas Roumain, comme je ne reviendrai sans doute jamais dans ce lointain château où j'ai été honoré d'une si inoubliable hospitalité, je me sens absolument libre de dire combien cette famille

royale est de tout point exquise; je voudrais seulement savoir exprimer cela dans des termes à part, ne ressemblant pas à des éloges de courtisan.

*
* *

A quelque distance du château, dans une clairière, il y a une maison de chasse, étrange, en très vieux style gothique, emplie de fourrures d'ours, de cornes d'aurochs, de têtes de sangliers et de cerfs. La reine y possède un cabinet de travail très mystérieux, très solitaire. Toute la demeure fait songer à quelque chalet de la Belle au bois dormant qui se serait conservé depuis le moyen âge, à l'abri des sapins.

Là était, chaque matin, le lieu du rendez-vous général, avant de rentrer au château s'habiller pour le diner de midi. On y trouvait, arrivées par un autre chemin, les

dames d'honneur et les « filles » de la reine qui n'avaient pas suivi la promenade dans la forêt.

C'est là que j'ai entendu pour la première fois la reine nous lire elle-même une de ces *Nouvelles* qu'elle signe CARMEN SYLVA. Un silence religieux s'était fait tout de suite, dès que la musique de sa voix avait commencé de résonner.

C'était une déchirante petite histoire, écrite avec une rare puissance dramatique, et je me rappelle encore quels frissons me passèrent tandis que je l'écoutais...

Mais ce n'est pas le lieu, dans ces notes rapides, de parler de son talent d'écrivain ; je ne veux même pas effleurer ce sujet-là, qu'il faudrait traiter d'une façon bien autrement sérieuse, dans de longs chapitres ; — si j'ai parlé de cette lecture, c'est seulement pour conter une infime anecdote qui m'est restée dans la mémoire.

Avant de commencer, la reine avait voulu prendre son lorgnon, qui était agrafé

à son corsage simple par un de ces diamants énormes, comme en ont seules les reines. Ses « filles » qui l'entouraient avaient protesté, disant : « Non ! cela ne va pas bien à Votre Majesté. Nous ne voulons pas que Votre Majesté cache ses yeux, c'est trop dommage ! » Une, surtout, qui faisait l'enfant gâté tout près d'elle, s'y était opposée formellement, et la reine, souriante, s'était soumise.

Mais, au bout de quelques pages, ses yeux s'étant voilés un peu, elle adressa à la jeune fille un sourire suppliant et dit, de sa voix d'or, comme une prière : « Oh ! mais... c'est que cela me fatigue bien... »

Cette toute petite phrase, prononcée sur ce ton par une reine, m'a semblé une chose adorable.

Les hauts sapins, qui nous entouraient de partout, répandaient une demi-obscurité bleuâtre sur les boiseries à ogives de la salle où nous étions. On entendait un bruit d'eau se mêler à la voix de la reine : un

ruisseau qui passait près de la maison de chasse, descendant des sommets.

Cependant j'étais assez près de Sa Majesté pour pouvoir un peu suivre sur ses pages qui se retournaient, — et ma surprise fut grande de voir que ce qu'elle lisait en français était écrit en allemand. Il eût été impossible de le deviner, car il n'y avait aucune hésitation dans sa lecture charmante et même ses phrases improvisées étaient toujours harmonieuses.

Une seule fois elle s'arrêta pour un mot qui ne venait pas, — un nom de plante dont elle ne se rappelait plus l'équivalent français. « Oh!... » dit-elle, en promenant son regard sur le plafond, — et elle se mit à faire un petit battement impatient du pied, comme quelqu'un qui cherche. Puis, tout à coup, secouant le bras de la jeune fille assise près d'elle : « Voyons, qu'est-ce que vous attendez pour me trouver ce nom-là, vous... petite bûche ! »

Il fallait sa voix et son charme pour

faire de cette phrase très familière, qui eût semblé triviale dans la bouche d'un autre, quelque chose de souverainement distingué et de souverainement doux ; — quelque chose de tellement inattendu et de tellement drôle que nous nous mîmes tous à rire...

Et pourtant c'était à un moment de cette lecture où des larmes nous montaient aux yeux, à nous qui écoutions si recueillis. — Carmen Sylva lisant elle-même ses propres œuvres est la seule personne qui, avec une fiction, m'ait jamais ému jusqu'à me faire pleurer, et c'est peut-être le plus grand éloge que je puisse faire de son talent, car même au théâtre, où tant d'hommes s'attendrissent, cela ne m'arrive jamais.

Je l'ai entendue une fois accomplir le même tour de force de traduction avec la langue roumaine. Elle lisait une vieille ballade des montagnes et, à livre ouvert, la transposait en un français rythmé qui paraissait être de la poésie. Il semble, que pour elle, une langue ou une autre soit

un moyen à peu près indifférent de rendre sa pensée. Elle est en cela comme ces musiciens consommés qui jouent un morceau dans un ton ou dans un autre avec la même aisance et la même intensité de sentiment...

.....

Voilà... Je suis forcé par la date inexorable qu'on m'a fixée, et par l'heure du courrier, d'arrêter là ces notes. On m'a demandé cela si vite, si vite, que je suis fort inquiet de ce que je viens d'écrire presque au courant de la plume. Je crois que je n'ai rien dit de ce que j'aurais désiré dire. Je voulais parler de Sa Majesté la reine Élisabeth de Roumanie, — et je me suis borné à tourner autour de mon sujet trop profond. J'ai décrit le cadre, — plutôt que la figure à laquelle j'ai à peine osé toucher d'une main légère, dans mon respect extrême et dans ma crainte de ne pas faire assez ressemblant, assez beau.

J'espère que Sa Majesté ne m'en voudrait

pas, si ceci tombait par hasard sous ses yeux d'avoir tenté d'esquisser son ombre. Mais pourtant cette phrase de ses *Pensées*, dans laquelle on dirait qu'elle s'est peinte elle-même, m'épouvante un peu : *Il y a des femmes majestueusement pures, comme les cygnes. Froissez-les, vous verrez leurs plumes se hérissier une seconde, puis elles se détourneront silencieusement pour se réfugier au sein des flots.*

PIERRE LOTI.

QUI FRAPPE ?

NUIT ORAGEUSE

La tempête d'avril mugit et secoue les rameaux en fleurs à les faire plier et se tordre d'angoisse, et tout dégouttants de pluie, ils viennent frapper contre les fenêtres. Les derniers grondements du tonnerre se sont éloignés et les éclairs se sont éteints, mais les noirs nuages qui assombrissent encore la nuit restent suspendus et déversent leur contenu en larges nappes.

Le calme du paisible petit cabinet d'étude qu'éclaire une lampe de travail et que remplissent les parfums d'un immense bouquet de mugets et de lilas, fait un singulier contraste avec toute cette agitation.

En pleine lumière, une jeune femme à l'aspect

virginal est assise à son bureau et, la tête appuyée sur ses deux mains, elle est absorbée par la lecture d'une lettre. De ses doigts délicats elle comprime nerveusement son front. Sa riche chevelure ondulee aux fauves reflets, ramenée en arrière, repose sur sa nuque comme une lourde torsade d'or. Le front est droit, presque carré, le nez mince, peut-être un peu court. Ou bien serait-ce l'ombre de la main qui donne cette illusion ? Cette main exprime la même énergie que le front, comme si elle était habituée à tenir en bride et à dompter des esprits rebelles.

Que peut-il bien y avoir dans cette lettre qu'elle lit depuis une heure et qu'elle devrait savoir par cœur ?

.

« Madame,

» C'est peut-être un mauvais service que je vous rends, mais je ne puis supporter qu'on vous trompe davantage.

» Depuis longtemps votre mari vous néglige et sa maîtresse lui a donné ce qu'un ciel injuste vous avait refusé : un fils. Vous n'avez pu comprendre pourquoi je quittai votre service, alors que je me trouvais bien chez vous. Mais cet état de choses me révoltait. Pardonnez-moi de vous

ouvrir les yeux, du moins vous ne serez plus sans défense et c'est à vous de voir ce que vous avez à faire. Si vous avez besoin de moi je serai toujours à votre disposition.

» ÉMILIE. »

.

Les fenêtres tremblaient. Les fleurs de prunellier, fouettées vers elles, tombaient en pluie. Dans la cheminée, le vent s'engouffrait en gémissant, et sa plainte passait par tous les tons de la gamme. Léonie n'entendait rien. Comme une statue de marbre, elle était assise à sa table à écrire et ses doigts semblaient vouloir refouler le flot de sang qui montait vers ses tempes.

Elle se rappelait le temps où une question de Demètre l'avait remplie d'un bonheur ineffable et où pour toute réponse elle s'était jetée dans les bras de celui qu'elle aimait par-dessus tout. Car elle l'aimait ardemment, avec toute la passion d'une rousse aux yeux gris.

Sa lèvre supérieure dominait un menton ferme et plein, qui en ce moment semblait s'incruster dans le creux de la main, tandis que ses pensées comme des éclairs passaient sur ses lèvres contractées et ses sourcils et les faisaient tressaillir.

Si du moins la lettre avait été anonyme, elle

l'aurait jetée au feu, sans daigner y faire attention. Mais non ; l'auteur semblait vouloir répondre de son assertion. « Émilie ». Et dire qu'elle avait été presque jalouse de cette Émilie ! Ne lançait-elle pas parfois des regards étranges à son mari ? Aussi, quand elle avait demandé son congé, Léonie était-elle persuadée qu'elle avait voulu mettre en sûreté son cœur et sa jolie figure. Car, comment ne pas aimer Demètre avec ses yeux bleus profonds, sa tournure aristocratique, sa barbe et ses cheveux bruns soyeux, sa voix harmonieuse ? Que son rire était joyeux et communicatif !... Et pourtant... Ses yeux et sa voix prenaient parfois une expression dure et froide ; c'est quand revenait cette phrase : « Et comme nous n'avons pas d'enfants... » Léonie frissonna. « Sa maîtresse lui a donné ce qu'un ciel injuste vous a refusé : un fils ! » Ses yeux restaient rivés à cette phrase comme à un aimant, et elle se disait qu'elle eût pu supporter l'infidélité de son mari, si cette ironie du sort ne s'y était ajoutée. Elle avait souvent frappé avec colère ses flancs stériles qui menaçaient d'anéantir son bonheur et son amour.

Et voici que cet anéantissement était accompli. « Du moins vous ne serez plus sans défense et c'est à vous de voir ce que vous avez à faire. »

Un rire convulsif s'emparait-d'elle en lisant cette phrase. Sans défense, absolument sans défense devant la malheureuse femme, mère encore plus malheureuse, aussi faible que si on lui avait lié pieds et mains.

L'autre, elle pouvait à peine la haïr; elle se haïssait elle-même. « Et c'est à vous de voir ce que vous avez à faire. » Ah oui! elle aviserait, avec fermeté et sang-froid, comme si la chose ne la regardait pas. N'était-ce pas pour cela qu'elle était assise là, par cette nuit de tempête ?

Mais elle ne trouvait rien.

De l'autre côté, dans la chambre à coucher aux épais rideaux de damas bleu, Demètre dormait; il dormait d'un profond sommeil, car dès trois heures du matin il s'était levé pour tirer le dernier coq de bruyère de la saison.

Voir ce qu'il y avait à faire? Tout était donc fini entre eux, les liens rompus, l'intimité, l'absolue confiance, ébranlées dans leurs racines. La femme, elle ne pouvait lui venir en aide. L'enfant était un bâtard, et d'aucune façon il ne pouvait devenir l'héritier légitime.

Que faire, quand on ignore encore si l'on saura supporter le malheur qui s'abat sur vous ?

— O Demètre, Demètre! criait sans cesse son

cœur, et il lui semblait entendre une voix étrangère.

Puis elle s'accusait de ne pas l'avoir rendu assez heureux ; c'était peut-être là la cause de son infidélité. Mais elle n'avait pensé qu'à lui, jour et nuit. Se torturant elle-même, elle repassait dans sa mémoire chaque moment où elle aurait dû agir autrement. S'était-elle montrée assez tendre envers lui ? Elle n'était ni douce ni flexible de nature, son amour avait eu quelque chose de volcanique, de démoniaque et ne s'était jamais refroidi qu'à la pensée de sa stérilité. Être mère, c'est la passion dominante de la femme, devant laquelle doit céder l'amour, s'il ne s'y résume en quelque sorte. Jeune fille, une maison sans enfants lui avait toujours semblé désolée, et douze enfants ne lui eussent pas paru de trop. Il ne lui serait jamais venu à l'idée que sa maison dût rester vide et silencieuse. Cette belle et élégante maison entourée de son parc ombreux, elle la prenait en aversion. Elle jalousait les pauvres femmes qui pleuraient d'avoir déjà six enfants. Plus encore, il lui était arrivé de jeter des regards d'envie aux lices fièrement étendues au milieu de leurs petits pendus à leurs mamelles.

Elle aimait tout ce qui était jeune et tous les enfants des environs la connaissaient et l'aimaient.

Sans doute, il ne la trouvait pas assez belle, lui qui était beau et épris de beauté. La nature s'était peut-être vengée de ce que sa femme n'égalât pas l'idéal de beauté rêvé par lui. Pourtant il louait son port, ses cheveux, ses mains et ses dents, la cambrure de son pied. Il avait trouvé beaucoup à admirer en elle — autrefois, — car depuis longtemps il se taisait. Mais elle ne s'était pas aperçue de ce silence, la vanité et la jalousie lui étant également étrangères.

Les pensées se succédaient dans son cœur angoissé, comme les gouttes de pluie qui s'écrasaient dehors sur les troncs gémissants et les feuilles tremblantes. Puis ses yeux cherchaient les mots de « fils » et « que faire ». Et c'est à cela que se heurtait le flot de ses pensées.

Que faire ? Elle avait sur les lèvres une hautaine réponse :

— Je ne ferai rien, rien du tout. Sa punition n'est-elle pas suffisante de ne savoir que faire de son enfant ? Je me tairai. Que lui dirais-je ? Comment donc seulement lui parler encore, et de quoi ? Désormais je converserai avec mes livres ; eux du moins ne mentent que par ignorance.

En ce moment, des coups hâtifs, craintifs se firent entendre à la porte. — Léonie resta saisie. Dans la nuit, ces coups ? La porte de la maison

était-elle restée ouverte ? Qui pouvait s'y être glissé ? Son cœur battit un instant avec force. Puis l'idée lui vint qu'Émilie venait nier tout ce que la jalousie lui avait fait inventer. Prenant sa lampe en main, en trois pas allongés et élastiques, elle fut à la porte, l'ouvrit et projeta la lumière vers le corridor.

D'abord elle ne vit rien, et elle allait avancer, quand son pied se heurta à quelque chose qui gisait sur le tapis. Elle pencha la lampe et aperçut à terre un ravissant enfant, chérubin aux boucles blondes et aux grands yeux d'un bleu profond, rayonnants comme un monde de paix. Elle s'agenouilla rapidement devant l'enfant et posa la lampe à côté d'elle.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle en le considérant sans le toucher.

Une main froide se posa sur son épaule. Effarée, elle leva les yeux et entrevit un visage pâle, émacié, aux grands yeux brillants, empreints d'une indicible terreur. Les cheveux noirs flottaient humides et en désordre autour de la figure et lui donnaient je ne sais quoi de fantastique.

— Où est-il ? murmurèrent des lèvres sèches et pâles. Où ? Voilà bien sa maison, mais lui, ne puis-je le trouver ?

— Qui donc cherchez-vous ? demanda Léonie

de sa voix grave d'alto, tout en se relevant et en examinant la pauvre femme qu'elle dépassait d'une demi-tête.

Mais celle-ci joignit ses mains amaigries et tous les muscles de son visage se prirent à trembler.

— Mon Dieu, qui êtes-vous donc ? balbutia la malheureuse d'une voix rauque, et où est Demètre ? ou ne s'appelle-t-il pas ainsi, et son nom est-il menteur, lui aussi, et ne le retrouverai-je pas ?

Léonie la regarda fixement, puis son regard se reporta sur l'enfant.

— Demètre est le nom de mon mari, dit-elle lentement et sa voix résonnait encore plus grave qu'auparavant.

Comme à l'apparition d'un fantôme, l'autre rebondit en arrière, jusqu'au mur, contre lequel elle s'appuya pour ne point tomber, et les mains en avant, elle cria d'une voix toujours plus rauque.

— Oh ! non, non ! pas sa femme, pas sa femme ! Il n'avait pas de femme, Demètre !

On eût pu voir se refléter sur la figure de Léonie la foule des pensées et des sentiments qui l'assaillaient.

Enfin, la compassion l'emporta.

— Est-ce là son enfant ? demanda-t-elle, et

l'ayant soulevé, elle prit la lampe et dit : Entrez ici !

Elle la précédait. Se retournant, elle vit que la femme s'était affaissée par terre à côté d'un petit tabouret et que le sang jaillissait de sa bouche. Déposant vivement l'enfant sur un divan, elle courut au secours de la malheureuse, lui fit un lit de tous les coussins qu'elle put trouver, et, sur sa demande, — car elle étouffait, — elle ouvrit les fenêtres.

— Il ne vint plus, murmurait la mourante, il ne vint plus chez moi, parce qu'il avait peur lorsque je lui montrais son enfant et que je le suppliais de m'épouser, moi Maria, sa femme. Et alors je tombai malade. Et maintenant, je me meurs. Et je l'ai suivi toute la journée. Il fallait le trouver. Et puis je me suis cachée au jardin et dans la maison jusqu'à ce que tout fût tranquille. Je ne l'avais pas vu partir, et il y avait de la lumière ici. Je me disais : « Il veille encore, et peut-être songe-t-il pourtant à moi ! » Et puis je trouve — je trouve — sa femme !

Et, portant sa main à sa poitrine sifflante :

— Ayez pitié de mon enfant ! Je vous en supplie, pas à l'orphelinat, mon enfant ! Pas chez de méchantes gens, mon enfant ! Il n'en peut rien d'être né !... Moi qui croyais qu'il serait mon

ange sauveur ! qu'il sauverait mon honneur, mon beau garçon, — et je trouve — sa femme !

Elle commençait à râler et des ombres étranges s'étendaient sur ses yeux et ses joues, et glissaient sur son front. Léonie n'avait encore jamais vu mourir. Mais elle sentit que ceci devait être la mort et elle trembla de tous ses membres. Elle ferma la fenêtre. La mourante fit un effort pour se relever.

— Mon enfant ! soupira-t-elle.

Léonie lui apporta le petit et l'exhaussa en roulant un tapis sous son dos. Le bébé se traînait sur sa mère, essayait d'ouvrir sa robe et cherchait son sein.

— Hélas ! gémissait-elle, plus une goutte, plus une goutte ! Et Baldo, mon pauvre Baldo qui a si faim !

— Pour cela, je puis y remédier, s'écria la jeune femme s'oubliant elle-même dans un élan charitable.

Comme elle travaillait souvent le soir, elle avait toujours une petite lampe à esprit de vin pour préparer son thé. L'ayant bien vite allumée, elle donna à l'enfant le lait réchauffé et sucré, et celui-ci but avidement.

De ses beaux yeux la mère regarda Léonie, sourit, et en disant : « Mère, soyez sa mère,

n'est-ce pas ? » elle rejeta la tête en arrière et soupira doucement. Puis ses yeux se retournèrent et sa respiration s'arrêta.

Léonie se sentit glacée de l'horreur qu'éprouve toujours un être humain la première fois qu'il est en face de la mort. Mais c'était une âme virile. Elle abaissa ses paupières glacées et ne parvenant pas à fermer la bouche, elle lui souleva la tête jusqu'à ce que le menton reposât sur la poitrine et que les lèvres se rejoignissent.

Les petites mains s'étaient frayé un chemin jusqu'au sein maternel, mais le trouvant froid, la petite bouche rose se retira et fit la moue comme pour pleurer. Mais Léonie prit le petit dans ses bras et se mit à chanter doucement. Involontairement le vieux et magnifique cantique :

Au milieu de la vie, la mort nous envahit

s'était trouvé sur ses lèvres.

La voix au timbre grave de la jeune femme résonnait comme la voix d'un orgue à travers le bruit de la tempête, tandis qu'elle marchait devant la morte, berçant l'enfant dont les yeux splendides, cessant enfin de la regarder, comme s'ils ne pouvaient s'expliquer ce mystère, se fer-

mèrent de sommeil. Alors elle le plaça sur le divan, prit un fin châle blanc, l'étendit sur lui avec précaution et s'assit ensuite pour réfléchir à ce qu'elle allait faire.

Sa vengeance, elle la tenait à présent. Qu'elle appelât Demètre, et, en une seconde, il aurait expié sa faute de plusieurs années. Toutes les souffrances par lesquelles elle avait passé cette nuit montaient dans son cœur comme une marée ; — son sang en feu bouillonnait tandis que ses doigts s'enfonçaient dans ses yeux, et déjà elle bondissait — quand son regard s'arrêta sur les deux endormis.

Son cœur s'emplit d'une tendresse infinie à la vue de cette petite tête d'ange qui souriait en rêve, les joues brûlantes. N'était-ce pas son enfant à lui, à son mari, qu'elle avait seul aimé, qu'elle aimait encore plus qu'elle-même ? Et elle allait se venger de lui en le mettant face à face avec cet horrible spectacle qui glaçait le sang dans les veines ? Non, il fallait l'y préparer...

Ne voulant pas laisser l'enfant seul, elle le prit dans ses bras, ouvrit doucement la porte de la chambre à coucher, et, à la lueur de la veilleuse, le porta dans son lit. Puis elle fit le tour des deux lits, s'assit sur le bord de la couche de son mari, saisit sa main et dit :

Demètre !

Il se réveilla en sursaut, et tout effrayé de la voir encore habillée, se levant sur son séant, il demanda :

— Qu'y a-t-il, qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé beaucoup de choses cette nuit. Tiens, lui dit-elle avec calme, et ayant allumé une bougie qu'elle cacha à demi derrière le rideau pour que l'enfant restât dans l'ombre, elle lui tendit la lettre.

Les veines du front de Demètre se gonflèrent comme des cordes.

— Tu crois cela ? dit-il d'un ton contraint.

Mais elle souleva le bougeoir et désigna le chérubin endormi.

— Baldo ! s'écria-t-il.

L'enfant se réveilla, rit et tendit les bras vers lui en bégayant :

— Papa ! papa !

— Embrasse donc notre fils ! dit Léonie.

— Léonie, tu pourrais, tu consentirais?...

— Je veux et je peux, avec l'aide de Dieu.

Le travail de la pensée de Demètre était visible derrière son front. Léonie était d'une tranquillité inquiétante, aussi tranquille que la Parque qui coupe son fil. Elle attendit avec calme que la tempête se fût apaisée en lui au point qu'il pût

entendre le reste. Enfin il trouva la force de dire :

— Mais comment l'as-tu trouvé? Comment se fait-il que tu l'aies gardé?

— Je ne l'ai pas trouvé; *elle* m'a trouvée.

— Elle est venue te trouver? Mais elle ne savait ni mon nom, ni ma maison, ni... ni...

— Ni ton mariage. Elle te cherchait pour mourir chez toi.

— Pour mourir? C'est de Maria que tu parles?

— C'est ainsi qu'elle disait s'appeler.

— Et tu dis qu'elle voulait mourir?

— Oh! elle ne voulait pas. Elle ne voulait pas abandonner son enfant. Et maintenant, elle est pourtant étendue dans ma chambre, morte.

Ses paroles tombaient comme des gouttes de plomb fondu. Il se couvrit les yeux de sa main gauche, car il avait le vertige. De sa main droite qu'elle n'avait pas lâchée un instant, il serrait la sienne à l'écraser, comme le naufragé qui se cramponne, et cette main, elle la sentait se glacer. Elle mesura toute l'intensité de sa douleur et de son amour, et ne frémit pas.

— Ne crois pas qu'elle se soit ôtée la vie; elle est morte dans mes bras d'une hémoptysie.

Il grinça des dents et son corps vigoureux se prit à trembler. Elle eût volontiers soulagé sa

641. S. 149
2011



douleur par une parole de compassion, mais elle n'en trouvait pas, sa propre souffrance étant trop grande.

— Ne désires-tu pas la voir? demanda-t-elle après quelques instants; elle est très belle.

— Papa-pa, bégaya l'enfant, et il se rendormit.

— Léonie, dit Demètre, et il regarda l'enfant, Léonie, tu es mon sauveur. Sans toi, je perdrais la raison!

Il porta sa main à ses lèvres. Elle le laissa faire. Puis, s'étant habillé en hâte, il s'avança d'un pas hésitant vers la porte, et son regard contenait une interrogation muette.

— Dans ma chambre... la lampe est allumée... je resterai ici...

Il suivit en tâtonnant le corridor jusqu'au filet de lumière qui filtrait à travers l'entrebaillement de la porte. Il ne put se décider à tout de suite entrer; puis rassemblant son courage, il pénétra dans la chambre et tomba à genoux devant le cadavre.

L'orage avait repris avec une recrudescence de force et brisant un arbre en lança la cime contre les fenêtres avant qu'elle ne s'abattît à terre.

Dans la cheminée, la rafale hurlait comme si des esprits infernaux eussent insulté un damné.

Il resta longtemps là. Enfin, il rentra dans la chambre à coucher, pâle, défait, las, ayant peur de rencontrer les regards de Léonie. Mais elle s'était mise au lit et avait caché sa figure dans les boucles de l'enfant, faisant semblant de dormir, pour lui épargner une souffrance de plus. Alors il se glissa dans son cabinet de travail et l'arpena à grands pas, jusqu'au petit jour.

Le cœur de Léonie avait palpité violemment aussi longtemps qu'elle avait su son mari auprès du cadavre, il avait palpité jusqu'à lui couper la respiration. Puis, quand Demètre avait ouvert la porte, un instant son cœur avait cessé de battre, et lorsque le bruit de ses pas, ce pas qu'elle attendait toujours avec l'impatience d'une fiancée, s'était perdu dans le corridor, il lui avait semblé qu'il disparaissait pour toujours, que jamais plus il ne reviendrait auprès d'elle. Plus loin, toujours plus loin, ces pas résonnaient dans la maison silencieuse, comme un écho affaibli et s'évanouirent enfin au bas de l'escalier.

Léonie plongea sa tête dans les coussins et pleura amèrement. Cette douleur glaciale qui de sa serre d'acier avait empoigné son cœur, se fondit enfin, mais en même temps elle fut prise d'un désespoir sans borne, comme si le monde

finissait, comme si jamais plus le soleil ne devait paraître. Elle se faisait des reproches de laisser Demètre seul pendant cette nuit — mais n'appartenait-il pas corps et âme à la morte?... Elle-même lui serait à charge. « Tout est fini, tout est perdu ! Dieu bon, aide-moi, que je ne me révolte contre ta main ! »

Elle si énergique, si inflexible, se sentait plus faible qu'un petit enfant. Puis elle se redressa et écarta les cheveux de son front. « Comment puis-je être aussi faible, aussi lâche ? » se dit-elle. Son regard tomba sur le petit qui dormait. Elle l'avait presque oublié.

— O mon Dieu ! soupira-t-elle, et moi qui ai promis d'être sa mère ! Elle est morte pour Demètre, mais son enfant, elle ne l'a pas oublié ; et moi je l'ai oublié, tout à fait oublié, le pauvre petit ! Il dira « mère ». Il faut qu'il apprenne vite à dire « mère », pour que j'entende ce mot si doux après lequel j'ai tant soupiré. « Mère » ou « maman » ? Peut-être que « maman » sera plus facile. Mais « mère » dit plus. Seulement, suis-je en droit d'être appelée ainsi ? Comment l'acquérir puisque je n'ai ni risqué ma vie, ni passé par les douleurs ? Oh ! si, cela m'est permis ! J'ai écrasé ma vie, pleuré le sang de mon cœur, joué mon bonheur, j'ai le droit

de prendre le nom de mère. Que me reste-t-il d'autre au monde que ce nom de mère — mère !

Et elle embrassa avec une tendresse passionnée les petites jambes et les petits pieds qui s'étaient découverts pendant le sommeil de l'enfant et se reprit à pleurer.

En ce moment, le jour commençait à poindre et Léonie se rappela qu'elle devait agir, que les domestiques allaient entrer dans sa chambre pour la balayer et, qu'épouvantés, ils jetteraient les hauts cris.

Elle alla rapidement à son cabinet de toilette qu'une portière séparaient de la chambre à coucher, peigna sa luxuriante chevelure et l'ayant enroulée au sommet de la tête, elle se plongea dans le bain. Il lui semblait renaître tandis que l'eau froide baignait son visage brûlant et ses membres lassés. Se ployant en arrière, elle se mit à sourire, car l'idée lui était venue qu'elle se servirait ce matin d'un baquet pour baigner le petit amour, puisqu'elle ne possédait pas de baignoire d'enfant. Trépignerait-il dans l'eau ? Et quelle devait être la température du bain ? Il fallait se procurer tout de suite les meilleurs livres d'hygiène.

Tandis qu'elle réfléchissait encore, une petite voix se fit entendre de l'intérieur, dominant le

clapotement de l'eau et le bruit de la pluie diluvienne. Elle s'élança hors du bain, s'enveloppa dans un drap et courut pieds nus au lit. Le petit chérubin y était étendu, rouge comme une grenade et la regardait tout étonné avec de grands yeux. Mais aussitôt qu'il sentit son frais visage se presser contre son cou, il se mit à rire et à gazouiller.

— Dis maman, murmura Léonie.

Et le petit fripon de rire et de dire :

— Papa... pa!...

En même temps ses petites mains avaient tiré les cheveux en bas et il faisait les plus drôles de grimaces parce qu'ils le chatouillaient. Ce jeu aurait duré plus longtemps encore si Léonie n'avait entendu du bruit en bas dans la maison. Elle passa rapidement sa fine chemise de nuit, dont la fraise de dentelles entourait son cou de neige, puis sa robe de chambre d'un cachemire blanc comme lait et bordée de peluche blanche. Un instant elle regarda la peluche et se demanda :

— L'éclaboussera-t-il dans le bain ?

Puis elle sonna. Plus une trace de douleur ni d'inquiétude ne se montrait sur son visage.

— Malvina, voyez ce que le ciel m'a donné, cet amour d'enfant ! Une pauvre femme vint hier

soir très tard, sous la porte, et je la vis dehors par ce temps affreux et je la fis entrer, et puis elle est morte dans ma chambre! Je ne sais pas du tout qui c'est, mais elle m'a légué son enfant en disant qu'il s'appelait Baldo. Dites qu'on porte la morte au pavillon, tout de suite, avant le matin, et puis chauffez-moi du lait pour mon enfant!

Elle avait dit : « *Mon* enfant, » et ses lèvres ne brûlaient pas... Seigneur Dieu! Mon enfant! Certes, elle avait enfanté cette nuit, car, à présent, elle se sentait si heureuse!

Boirait-il? Se traînerait-il à quatre pattes? En attendant, elle le roulait dans ses coussins et le faisait rire et crier. Comment le vêtir? Il n'a rien que ce qu'il porte sur son corps, se disait-elle. Lui faut-il encore des langes? Certainement le moins possible. Ce serait un crime de cacher ses jolis membres. Malvina saurait la conseiller sans doute.

Celle-ci ne songeait guère à l'enfant, mais, ayant rassemblé toute la maison autour du cadavre, elle l'avait mise dans la plus grande agitation par ses discours, si bien que tous étaient convaincus qu'elle avait été témoin de l'histoire.

Demètre entendait le bruit dans la maison, on

courait précipitamment çà et là ; puis il distingua le pas rythmé des hommes qui passaient devant sa porte, chargés évidemment d'un fardeau et qui chuchotaient entre eux. Il n'avait le courage ni de quitter sa chambre ni de sonner, mais il commença sa toilette à laquelle il apportait toujours un soin minutieux. Ses mouvements étaient lents aujourd'hui, comme s'il avait subitement vieilli. L'eau n'était pas assez froide pour rafraîchir son front et sa tête et pour lui enlever la douleur qui gonflait ses tempes. Le bain ne le ranima pas et les parfums qu'il employait habituellement pour sa barbe lui étaient insupportables aujourd'hui. Puis se laissant tomber sur un siège, il commença à polir ses ongles, et son orgueil se révoltait contre la position qu'il allait occuper vis-à-vis de sa femme. Léonie l'avait brisé, Léonie avait de sang-froid enfoncé un poignard dans sa poitrine et n'avait même pas sondé sa plaie mortelle. Elle était sans cœur il le savait depuis longtemps. L'autre avait du cœur ; elle était morte pour lui. Celle-là l'avait aimé. Tous les mauvais esprits s'étaient réveillés en lui. Les furies qui le poursuivaient s'appelaient : haine, méfiance, froideur, ingratitude, et elles le chassaient devant elles comme la feuille. Il leur était livré sans miséricorde.

L'Oreste moderne n'a ni oracle, ni temple où se réfugier, et sa haute culture et sa grande science n'éloignent aucune Furie du seuil de sa porte, ni de sa couche. Mais un ciel miséricordieux a donné à l'Oreste moderne « l'éternel féminin » comme à l'Oreste antique, — et c'est pourquoi la porte de Demètré s'ouvrit en ce moment et il vit apparaître dans l'encadrement, illuminé par le premier rayon du soleil qui perçait la masse des nuages, ce que depuis longtemps il avait entrevu comme un rêve irréalisable, ce qu'il avait espéré, imploré, pour y renoncer finalement : Léonie dans son vêtement blanc, rayonnante dans la gloire de sa chevelure d'or, tenant dans ses bras le chérubin aux yeux semblables à ceux du père.

Avant qu'il eût eu le temps de se lever, elle l'avait mis sur ses genoux et s'était agenouillée devant eux, apprenant au petiot à mettre en bouche la chaîne de montre de « petit père » et à tenir à son oreille le « tic tac de papa ».

— N'est-il pas ravissant, Demètré? Vois donc cette fossette et ces petites joues, et quand il plie le bras, il reste un petit creux dans le coude, et quand il ferme son petit poing, il y a quatre petits creux dans la main. Et ce soir, il faut que tu le voies au bain. Nous ne pouvions pas t'at-

tendre tout à l'heure, nous avons trop faim. Et maintenant on fait son petit lit à côté du mien, et personne, hors moi, ne lui donnera la becquée. Mais regarde donc ! Mon Dieu, quel beau bébé ! Tic tac, Baldo ! Bon, voilà qu'il demande les ciseaux. Comment donc faire pour qu'il ne pleure pas quand on ne peut pas lui donner ce qu'il demande ?

Elle babillait sans relâche. Le visage sévère de Demètre s'éclaira à plusieurs reprises d'un léger sourire, et il eut même le courage de lever les yeux sur Léonie.

Elle ne sembla pas le remarquer : elle ne voyait que le petit. Il approcha ses lèvres de l'enfant, effleura ses boucles comme s'il se gênait de l'aimer devant Léonie.

— Mais on ne l'embrasse pas ainsi ! s'écria-t-elle. Là, là et là, et elle lui présentait les petites jambes, les petits bras, le petit cou.

— Comme il sent bon ! dit-il, et le petit riait parce que la barbe le chatouillait.

Léonie entendait des pas et le roulement du corbillard dans le gravier humide et parlait avec d'autant plus d'empressement de l'enfant. Mais au moment même où l'on emportait le cercueil, Demètre se tourna vers la croisée et devint pâle comme un linge.

— J'ai tout soigné, dit Léonie précipitamment, n'aie aucun souci.

Il devait vider jusqu'à la lie la coupe de l'humiliation. Elle voulait l'aider, lui faciliter la tâche ; ni plainte, ni reproche. Son silence même lui montrait la profondeur de l'abîme qui les séparait.

S'il n'y avait eu l'enfant, véritable ange envoyé par Dieu, la vie lui eût été à charge. Dès qu'ils ne parlaient pas de lui, un morne silence régnait, les oppressant et pesant sur eux. — Sortait-il, elle le laissait partir sans dire mot, sans demander :

-- Quand reviendras-tu ? Elle n'accourait plus spontanément quand il rentrait, car elle se demandait comment elle avait fait autrefois pour ne pas paraître plus retenue.

Tout était devenu difficile, rien ne marchait plus, — hors les soins que réclamait l'enfant, pour lequel tous ses instincts maternels s'étaient réveillés.

Son mari avait pour elle les attentions les plus délicates, mais une timidité anxieuse le retenait dans ses élans de tendresse. Elle de son côté craignait de lui être désagréable et se faisait violence pour paraître froide.

La table de résonance s'était brisée, et voilà

pourquoi leur ménage avait perdu son harmonie. Si délicate que fût la main qui les touchait, les cordes grinçaient et sonnaient faux, et ce dont ils ne parlaient jamais étendait entre eux des voiles toujours plus épais, au travers desquels regards et paroles devenaient inintelligibles.

II

BALDO

— Demètre, Demètre, viens vite ! Il s'est levé tout seul et a fait le premier pas !

Et, hors d'haleine, Léonie descendait en courant l'escalier et se précipitait dans la chambre de son mari. Il habitait toujours seul à présent, n'aimant pas à dormir dans la même chambre qu'un petit enfant : or, Léonie avait déclaré vouloir être mère tout à fait, puisque le ciel le lui avait non seulement permis, mais, pour ainsi dire imposé. Elle était tout excitée à la pensée que ce petit bout d'homme pût mettre un pied devant l'autre, et Demètre s'empressa d'aller admirer ce prodige.

Léonie s'étonnait de ne pas le voir s'extasier

davantage. Du reste, peu à peu, la clef de son cœur lui avait glissé des mains. Seulement elle ne s'en apercevait pas dans son amour passionné, immodéré pour l'enfant. Elle croyait que le vœu le plus ardent de son mari étant exaucé, il serait désormais parfaitement heureux, et elle pensait, par la générosité de sa conduite, avoir chèrement acheté son bonheur.

Mais il ne pouvait être heureux, car, au contraire, l'enfant était un remords constant. Il se disait qu'il eût oublié Maria plus facilement si l'enfant ne la lui avait sans cesse rappelée et si sa ressemblance avec elle ne s'était accentuée de jour en jour. Et puis il était jaloux de la tendresse de Léonie pour le petit garçon, tendresse qui absorbait entièrement cette nature puissante et concentrée.

— Elle ne m'a jamais aimé, se disait-il souvent, et sa bouche prenait un pli amer et ses yeux se voilaient de tristesse. Léonie s'impacientait et s'attristait alors.

— Il la regrette toujours, pensait-elle, et pourtant elle lui a laissé ce qu'elle avait de meilleur, car elle n'était qu'une fille après tout !

Et quand peut-être elle lui eût fait du bien par une marque d'amour, elle redoublait de froideur, car elle songeait à la morte, que dans

le même moment pourtant il ne voyait pas. Il se rappelait sa femme, alors qu'ils étaient encore fiancés, tendre, aimante ; puis plus tard dévouée, cherchant de toute façon à lui faire pardonner cette absence d'enfants et se faisant à elle-même d'amers reproches, au point qu'il avait été près de lui avouer son infidélité. Maintenant il découvrait qu'elle était orgueilleuse, hautaine ; elle se passait entièrement de lui, car elle n'avait plus de pensées que pour l'enfant. — « A moi, mon bien, tout comme si je l'avais mis au monde ! » se répétait-elle avec passion.

Il disait « maman », et « ta », et « bain » ; il appelait ainsi chaque rivière, chaque ruisseau. C'était trop joli ! Et quels merveilleux progrès ! A chaque instant, un nouveau mot d'appris, un petit pas de plus de fait ! — Elle s'occupait continuellement de lui, beaucoup trop, ignorant qu'il est dangereux de surcharger un petit cerveau. A un an et demi il parlait déjà beaucoup et distinctement, et sa petite voix résonnait dans toute la maison. Demètre ne laissait pas de s'apercevoir que les commentaires allaient leur train sur l'enfant qui avait tout à fait ses yeux. Léonie, tout entière à son bonheur, ne remarquait rien.

— Ah ! Demètre, fit-elle un jour, qui eût dit

que notre vie pourrait encore devenir aussi heureuse ! A présent, rien ne nous manque plus.

Il allait répondre : « Toi, tu me manques toujours ! » mais, réfléchissant qu'il n'avait pas le droit de le dire, il se tut.

Son silence la surprit, et intérieurement elle l'accusa d'ingratitude.

L'enfant devint bientôt l'idole de toute la maison. La vie journalière se réglait sur lui, et toute interruption, toute visite semblait incommode. Mais son excellent naturel empêchait qu'il ne se gâtât, car il avait toujours plus à donner qu'à recevoir, tant son petit cœur débordait d'amour.

— Et tu m'as trouvé dans une fleur ? Dans quelle fleur, maman, montre-la-moi donc ?

— C'est qu'elle s'est fanée, mon enfant.

— Et un ange m'y avait déposé ? Mais d'où l'ange m'avait-il apporté ?

— Du ciel, je crois ; mais alors tu ne savais pas encore parler et ne pouvais raconter d'où tu venais.

— Et tu n'as pas demandé à l'ange ?

— Je n'ai vu que l'extrémité de ses ailes quand il s'envola vers le ciel.

— Et tu as su comme ça tout de suite que c'était pour toi ?

— Oh! oui, tout de suite! Il t'avait déposé dans mon jardin!

— Et petit père était-il aussi content?

La peau transparente de Léonie se colora subitement.

— Oh! oui, bien content, car nous avons prié tous les jours le bon Dieu de nous envoyer un enfant.

Demètre s'était assis après déjeuner près de la cheminée et écoutait ce dialogue, enfoncé en apparence dans la lecture de son journal. Léonie était à son rouet et la petite roue bourdonnait; mais, à la dernière réponse, le fil cassa et elle se baissa pour le reprendre avec le petit crochet d'argent.

— Alors nous voulons le prier tous les jours qu'il m'envoie un petit frère et une petite sœur; d'autres enfants ont de petits frères et de petites sœurs!

Cette fois-ci, les époux échangèrent un rapide regard, et Léonie soupira.

— Mais n'es-tu pas content? Tu as ta voiture à chèvres, et ton gentil petit poney, et les lapins, et le grand chien — et tu n'as pas encore tout ce qu'il te faut?

L'enfant réfléchit un instant et ses yeux devinrent d'un bleu plus sombre.

— Oui, dit-il enfin, je suis trop heureux! Si

je pouvais seulement donner quelque chose aux autres — il faut qu'ils soient aussi heureux.

A partir de ce jour Léonie l'emmena avec elle dans les maisons des pauvres, et elle lui permettait de distribuer lui-même ses jouets et ses habits : aussi les gens cessèrent-ils leurs commérages sur lui ; car quand il entrait avec sa douce voix et sa tête blonde bouclée, il semblait qu'un messager divin apparût. — Il avait une voix pure comme le cristal, et Léonie faisait la seconde voix quand il chantait. C'est ce que Demètre appelait son concert du soir.

Et quand le petit sortait à cheval avec son père et galopait, les cheveux au vent, les gens paraissaient sur le seuil de leur porte et se réjouissaient de voir passer cet homme de tournure élégante, qu'ils aimaient tous, accompagné de son bel enfant, deux chiens magnifiques folâtrant derrière eux.

Léonie ne permettait à personne de s'occuper de l'instruction de son enfant. C'est elle-même qui en prenait soin avec une habileté et un tact rares, et son intelligence était pour elle un objet d'étonnement. Sa facilité était si grande qu'elle se laissait entraîner à le faire avancer plus vite qu'il n'eût été judicieux pour un enfant à peine âgé de six ans. Une fois, poursuivie de la crainte d'être

trop indulgente, elle l'examina devant deux professeurs expérimentés et ses réponses firent leur admiration. Mais ils avertirent la mère de ne pas surcharger son jeune cerveau, de peur de le surexciter. Très surprise, elle regarda ces messieurs. Le surexciter ? Jamais cette idée ne lui était venue. Il devait être son enfant par l'esprit, et il l'était jusqu'à un certain point. Mais il n'en était pas moins le chérubin que sa mère en mourant avait comme baigné d'un rayon lumineux, si bien que les étrangers le trouvaient un peu trop éthéré et disaient volontiers : « On voit bien qu'il n'est pas le fils de sa mère, sans quoi il serait plus robuste, plus mâle ! »

Demètre était d'une activité prodigieuse, car il voulait échapper à la vision de certain visage de morte qui l'obsédait et troublait nuit et jour son repos. Il créa une caisse d'épargne, il fit venir des machines qu'il prêtait aux paysans, et toute la contrée prospéra et le bénit comme son bienfaiteur. On fut redevable à ses efforts d'une voie ferrée avec station, d'une exposition agricole qui attira beaucoup de monde, d'un meilleur élevage de bestiaux et d'excellentes pommes de terre. Un orphelinat et un asile de sourds-muets furent fondés grâce à lui. Partout il apportait la vie et était en bénédiction ; aussi cessa-t-on de jalouser son

bonheur. Il gagnait le cœur de tous par ses manières affables et la victoire lui restait toujours ; les autres suivaient ses conseils et se figuraient que c'était leur opinion qui prédominait. Au début aucun sourire de Léonie n'avait encouragé son activité. Mais à présent ses yeux rayonnaient parfois d'un juste orgueil, et, entendant bénir son nom de toutes parts, elle se jeta enfin d'elle-même dans ses bras.

Les choses avaient été faites grandement à la fête des moissons et Baldo était à la tête des enfants et conduisait leurs jeux. Puis vint la cueillette du maïs avec danses et chants. La vie était gaie au domaine, plus qu'on ne s'y serait jamais attendu de la part du propriétaire. Les voisins se rendaient volontiers aux fêtes qu'il donnait et commençaient à trouver Léonie agréable, malgré la supériorité de son esprit qui les avait toujours gênés.

Souvent on la priait de prendre auprès d'elle des enfants difficiles à élever. D'abord elle ne le fit pas volontiers, de crainte de nuire à Baldo qu'elle élevait sans punitions. Mais bientôt elle remarqua que la société d'autres enfants distrayait et égayait son isolement, qu'elle stimulait son zèle ; aussi pendant des semaines et des mois, elle eut une véritable petite école où régnait une grande

émulation. Baldo était réellement devenu l'ange tutélaire de la maison et il avait réveillé les meilleurs et les plus nobles instincts de ses parents. Les enfants l'appelaient ange Gabriel, car c'était lui qui apaisait toujours leurs querelles et qui éloignait d'eux reproches et punitions. On racontait dans toute la contrée qu'il avait détourné un coup destiné à un autre enfant et que ses yeux avaient pris dans ce moment une expression si angélique que le paysan avait jeté à terre le fouet qu'il brandissait, hors de lui de l'avoir atteint.

Depuis lors, l'enfant dont Baldo avait pris le parti était devenu son inséparable et le suivait comme son ombre. « Gabriel et son Toni », disait-on simplement en parlant d'eux. Ils construisaient ensemble des huttes en bois, recouvertes d'écorce et de mousse et pour lesquelles ils demandaient des vitraux rouges, et ils y habitaient.

Il n'y avait dans la contrée qu'une personne qui fût décidément antipathique à Baldo. Mais cette antipathie, personne ne la partageait avec lui. Loin de là, on n'appelait pas autrement la jeune fille que « la belle Wilma », et si elle eût eu tant soit peu de fortune, le nombre de ses prétendants aurait égalé celui de ses adorateurs. Elle était grande et flexible comme un roseau. Ses cheveux

châtains coupés court et tout frisés, encadraient délicieusement sa fine tête. La nuque, qui était particulièrement belle, restait dégagée, et une boucle brune voilait légèrement son front du côté gauche. Des sourcils magnifiques s'arrondissaient au-dessus de ses yeux de gazelle, tantôt veloutés, tantôt lançant des éclairs. Sa peau était d'un blanc mat, ses joues légèrement rosées, plus ou moins, selon ses impressions ; la bouche semblait dérobée à une statue antique, avec sa fière courbure et sa courte lèvre supérieure découvrant des dents étincelantes. Les plus jolies fossettes du monde se creusaient dans ses joues et son menton, et peut-être pas toujours involontairement. A cheval, à pied, à la chasse, à la pêche, à la danse, à la nage, au tir à l'arc et au croquet, aux parties de campagne et à la comédie de société, toujours et partout elle était la première, d'une gaieté allant jusqu'à l'extravagance, se moquant impitoyablement de ses adorateurs. On prétendait — mais à tort — qu'elle avait sur la conscience deux duels et un suicide. C'est qu'on jalousait la belle Wilma qui enlevait aux jeunes filles leurs soupirants, aux dames leurs sigisbées, tout en restant elle-même aussi inaccessible qu'une statue. Léonie la voyait rarement, étant fort occupée et ne participant guère aux plaisirs qui absorbaient entièrement Wilma.

Aussi Wilma lançait-elle souvent contre elle ses traits les plus acérés. Mais Léonie l'ignorait, car ce n'est pas à elle qu'on se fût permis de rapporter des commérages ; personne ne l'eût osé, pas même Demètre, auquel du reste l'énergie de cette nature inspirait une crainte secrète.

— Mère ! dit Baldo — il lui disait toujours « mère » quand il avait quelque chose d'important et de solennel à lui communiquer — Mère ! elle m'a appelé Gabriel, figure-toi ! Et je ne suis pas son Gabriel, je ne suis Gabriel que pour de bonnes gens, et je la déteste, elle !

— Mais, mon enfant, de qui parles-tu donc ? Et comment peux-tu prononcer un si vilain mot ? Si tu sais détester, c'est que tu ne mérites pas de t'appeler Gabriel...

— Mais tu sais bien, mère, celle que papa trouve belle et qui monte quelquefois à cheval avec nous, et qui est toujours si gaie, et qui parle à tort et à travers. Elle dit souvent des sottises que Toni ne dirait pas.

Léonie était devenue subitement très sérieuse, et elle sembla un instant avoir cessé d'écouter l'enfant et ne suivre que l'ombre qui voilait son regard ; puis elle dit avec l'empire habituel qu'elle avait sur elle-même :

— Si Gabriel entend dire une sottise à quel-



qu'un, qu'il pense tout de suite : « Le malheureux n'a peut-être pas eu une mère suffisamment attentive ! »

— Et si elle ne donne rien aux pauvres et leur tourne le dos, mère ?

— Alors Gabriel se rendra en cachette auprès du pauvre et le secourra. Il faut faire beaucoup pour mériter un aussi beau nom.

— Mais si *elle* m'appelle ainsi, mère ?

— Pourquoi ne pas l'admettre, enfant, quand tant d'autres que tu aimes t'appellent ainsi ? Et qui sait si tu n'auras pas une fois, ne fût-ce qu'une fois, l'occasion de lui rendre un service ?

Léonie soupira.

— Toni, dit Baldo dans la petite cabane, sais-tu quoi ? Si elle tombe de cheval et se casse la jambe, nous la porterons ici et la soignerons nous-mêmes.

— Mais comment ferons-nous pour qu'elle tombe ? demanda Toni.

— Oh ! nous prierons le bon Dieu ! fut l'avis de Baldo.

— Non, Gabriel, nous ferons un trou pour que le cheval y enfonce.

— Oh ! fi ! Toni. Voilà qui n'est pas permis ! Ce ne serait donc pas le bon Dieu, mais nous qui l'aurions fait tomber !

— Et sur quoi l'étendrons-nous dans notre cabane ?

— Sur de la mousse.

Sur des orties, répliqua Toni, qui gardait aucune à Wilma de ce qu'elle l'avait rudoyé une fois qu'il ne s'était pas mis assez vite hors de son chemin ; et il ne s'était pas rangé pour la vexer, parce que Gabriel la déteste et qu'elle est hautaine envers Gabriel ; or, Toni est comme le chien : il gronde et mord sitôt qu'on fait mine de toucher son protecteur.

« Celle que papa trouve belle »... Ces paroles étaient tombées des lèvres innocentes de l'enfant comme un morceau de glace sur le cœur de Léonie. « Celle que papa trouve belle. » Elle s'en voulait de ne pouvoir bannir ces mots de sa pensée. Mais comme elle s'était habituée à garder le silence vis-à-vis de Demètre, dans cette circonstance encore elle se tut, se contentant d'observer.

Elle vit que Wilma s'occupait constamment de lui, l'attirait peu à peu dans ses filets et que lui certainement ne restait pas insensible à ses avances. Mais, avec sa volonté de fer, elle refoula son amertume croissante et ne lui témoigna ni défiance ni irritation. Seulement, elle reporta plus que jamais son amour sur l'enfant.

Elle ne voyait pas de bon œil que Demètre l'emmenât dans ses courses à cheval avec Wilma, et elle était parvenue plusieurs fois déjà à l'en empêcher. Mais aujourd'hui Baldo avait demandé si instamment à les accompagner, prenant de l'humeur et disant qu'il ne pourrait rien lui arriver, qu'il était un grand garçon, qu'elle l'avait laissé partir, le cœur gros.

Inquiète, elle errait dans la maison, feuilletait un livre, puis le laissait là, d'autant plus que le soir approchait. L'on dressait déjà la table sur la terrasse pour le repas du soir et le galop des chevaux ne se faisait pas encore entendre. L'angoisse de Léonie devenait telle qu'elle en perdait la respiration. A plusieurs reprises, elle avait longé les allées sablées jusqu'à la porte du parc, prêtant l'oreille au moindre bruit. Toujours rien. Si elle avait su de quels côtés ils s'étaient dirigés, elle aurait fait atteler et serait allée à leur rencontre. Elle se faisait des reproches de ne pas avoir pris l'habitude de les accompagner ; cette évaporée de Wilma, certainement disposée à commettre n'importe quelle extravagance, ne pouvait calculer les forces d'un petit enfant. Et si quelque malheur était arrivé ! Elle voyait Baldo, la tête en sang, sans connaissance ; elle voyait Demètre, un membre cassé. Une sueur froide per-

lait sur son front, quand enfin les sabots des chevaux retentirent sur le gravier, et le père et le fils entrèrent au galop dans le jardin.

D'ordinaire, le petit sautait le premier à bas du cheval pour s'élançer dans les bras de sa mère ; cette fois-ci il ne bougea pas et se fit aider pour descendre.

— Qu'as-tu, mon enfant ? demanda Léonie, et où avez-vous été si longtemps ?

— Pardon, Léonie, répondit Demètre, nous étions allés un peu loin, et Baldo s'est trouvé tout à coup si fatigué que nous avons dû aller au pas ; de là notre retard.

Elle attira l'enfant près de la lampe.

— Que tu es pâle ! Est-il arrivé quelque chose ?

— Je suis seulement très fatigué, fit l'enfant ; et puis, il faisait si chaud.

— Mais tout à l'heure, pourtant, l'air était frais et agréable ? dit Demètre.

— Oui, il fait froid, non chaud, répondit le petit. Et il regardait fixement devant lui.

Léonie jeta un regard de reproche à Demètre, puis elle prit l'enfant dans ses bras et le porta en haut, sans dire un mot. L'ayant déshabillé en un tour de main, elle le mit au lit et chercha du lait et du pain pour lui. Il goûta un peu au lait, mais ne toucha pas au pain, disant qu'il

était trop fatigué pour mâcher, et qu'il voulait dormir. L'instant d'après, il dormait profondément, ainsi que le prouvait la régularité de son souffle. Léonie appela la bonne d'enfants et lui ordonna de veiller auprès de lui jusqu'à son retour.

Elle trouva Demètre impatienté de ce qu'elle ne fût pas revenue tout de suite ; il avait faim et ne voulait pas être seul à table ; elle donnait trop d'importance au petit, et il valait infiniment mieux le mettre à l'école, elle ne faisait que l'efféminer. Léonie se taisait. Dans son cœur luttaient le ressentiment et l'inquiétude ; ses pensées étaient bien trop sombres pour que l'irritation momentanée de son mari pût la froisser. La soirée se faisait fraîche et le serein tombait. Ils rentrèrent au salon. Tous les deux étaient mécontents d'eux-mêmes et des autres.

Léonie étant montée chez l'enfant, le trouva dormant d'un profond sommeil, mais toujours encore très pâle. Elle redescendit et prit un livre. Demètre fumait et lisait aussi. Une phalène qui papillonnait autour d'eux, se brûla à la lampe et tomba sur le tapis de la table, agonisante et agitant convulsivement ses petites pattes. Léonie considérait la malheureuse bestiole et se demandait pourquoi toujours et toujours les insectes

se brûlent, alors que par millions déjà leurs générations ont été attirées par la flamme et y ont péri... En même temps son regard se tournait vers Demètre, et elle se sentait prise du désir de le rappeler à elle par une parole de tendresse, avant qu'il ne fût trop tard.

Elle allait se lever, approcher de lui un petit tabouret et essayer d'amollir son cœur, quand on frappa à la porte doucement, avec précaution. Léonie sentit ses lèvres se figer. Demètre cria : « Entrez ! » La bonne d'enfants entra lentement.

« Je ne sais ce que c'est, le petit est tout chose. Il crie parfois dans son sommeil et a des joues toutes rouges, et rejette la tête de côté, puis se remet à crier, mais sans se réveiller. »

Léonie n'avait pas attendu la fin de ce discours. Elle vola plutôt qu'elle ne monta en haut de l'escalier, et s'agenouilla auprès de l'enfant. Ses joues étaient en feu ; tout à coup il ouvrit les yeux tout grands, la regarda d'un œil hagard et cria : « Ma tête, ma tête, ma tête ! »

Sur le champ, Léonie fit apporter de la glace et ordonna d'atteler la voiture et de chercher le médecin. Elle enveloppa les pieds glacés de l'enfant de linges chauds et mit de la glace sur sa tête, ce qui sembla le calmer pour quelques ins-

tants ; du moins il ouvrit les yeux, sourit et dit : « Bonne maman ! » puis il parut de nouveau s'assoupir. Mais bientôt les cris recommencèrent.

A l'arrivée du médecin, Léonie ne lui fit pas de questions. Il la loua de sa présence d'esprit, prescrivit des compresses froides sur le corps et des bains froids, mais il avait l'air si soucieux que le cœur de Léonie se serrait. Demètre l'assaillit de questions et gémit quand le médecin prononça le mot de fièvre cérébrale.

— Ne serait-ce pas plutôt un coup de soleil ? demanda-t-il.

— A-t-il donc été beaucoup au soleil, aujourd'hui ?

— Assez longtemps, répondit Demètre en hésitant.

Et il détourna la tête pour éviter le regard désespéré de Léonie.

L'aube les trouva encore autour du lit du petit dont la fièvre et les douleurs allaient croissant.

Ses plaintes déchiraient le cœur de Léonie.

Dans la matinée, Toni arriva et insista tellement pour qu'on lui permit de voir son Gabriel qu'on le laissa faire. Il s'assit dans un coin, pâle comme la mort, regardant le lit avec angoisse.

— Toni, Toni ! appela le malade.

Il s'approcha et prit sa main brûlante. Mais Baldo ne le reconnut pas. Tantôt il délirait, tantôt il criait de douleur et puis un lourd sommeil s'emparait de lui, pendant lequel la maladie ne faisait qu'empirer. Le matin du troisième jour, il était mort.

Léonie s'était jetée sur son ange endormi et l'étreignait dans ses bras. Sa douleur était immense et l'on ne savait comment lui venir en aide. Elle n'entendait ni ne répondait rien. Mais comme le petit Toni s'approchait d'elle en demandant timidement : « Ne puis-je donc pas lui donner un baiser ? » sa douleur se fondit en un torrent de larmes. Elle serra contre elle le petit ami de son cher enfant et le caressa quand il dit avec frayer :

— Mais il est tout froid, Gabriel !

Elle ne voulait pas laisser partir son enfant ; on ne put l'enterrer que le quatrième jour, car elle demandait avec passion à le revoir. Demètre, lui, ne pouvait supporter la vue de ce visage que la mort avait revêtu d'une expression angélique. Il entra une ou deux fois dans la chambre, mais en ressortit précipitamment.

Ce fut de nouveau Toni qui la releva de son abattement. Il venait d'apporter encore des fleurs

fraîches, quand il dit : « Mais maintenant, n'est-ce pas, il a des fleurs bien plus belles au ciel ? » Elle eut honte de son désespoir et se dit qu'elle ne voulait pas faire de la peine à son chéri au ciel par sa violente douleur, et avec son impassibilité habituelle, elle donna les ordres nécessaires pour que l'enterrement eût lieu. Elle commanda une petite croix de marbre blanc. Un seul mot devait y être gravé : GABRIEL. — Et puis une morne tranquillité régna au château : La vue des enfants faisait mal à Léonie. Elle ne voyait Toni lui-même que rarement et pour la plupart du temps auprès de la tombe de Baldo qu'ils soignaient et ornaient tous les deux. Elle était comme par le passé la providence des pauvres, la femme de devoir ; mais on se sentait comme oppressé par sa gravité, surtout Demètre qui autant que possible évitait de rester à la maison.

Elle errait alors seule dans ses vastes appartements silencieux. Ses lèvres se contractaient toujours plus, comme si elle eut voulu désapprendre de parler, et un voile de fatigue et d'indifférence obscurcissait ses yeux. Il lui semblait qu'elle-même était morte, tant le monde l'intéressait peu.

Wilma était venue lui demander pardon, son

imprudence ayant peut-être fait éclater la maladie. Léonie ne voulut pas la voir. — Demètré la reçut seul et, la voyant fondre en larmes et se faire des reproches, il lui dit pour la consoler que le cerveau de l'enfant avait toujours été irritable; que probablement il avait été surmené par de trop fortes études, et que la promenade à cheval avait tout au plus hâté le dénouement.

Bientôt après, le bruit courait, dans toute la contrée, que Léonie se reprochait amèrement d'être cause de la mort de Baldo, et qu'elle en devenait mélancolique. On la regardait avec une certaine crainte; mais elle croyait lire de la compassion dans ces regards, et c'était un baume pour elle de se dire que l'on regrettait encore son pauvre ange envolé.

III

WILMA

Quand Léonie revit Wilma pour la première fois, ce fut dans la forêt, lors d'une promenade à cheval que Demètre avait proposée.

— Quelle belle journée ! avait-il dit. Il n'y aura plus guère de pareilles et il te sera loisible de t'enfermer chez toi tout l'hiver, puisque c'est devenu ta passion

Son ton décelait une certaine impatience.

— Tu as raison, répondit-elle, c'est une mauvaise habitude que j'ai ; mais aussi tu avais tout à fait oublié que je monte à cheval ! Je n'ai jamais eu l'idée que je te manquais !

Elle s'en alla rapidement s'habiller. Lui la suivait du regard, les sourcils froncés. Toutefois,

il ne put s'empêcher d'admirer l'art accompli avec lequel elle maniait son cheval, comme si elle avait toujours été en selle. Léonie était intrépide en toute chose, et elle le prouvait comme écuyère.

L'automne était déjà avancé. Les feuilles mortes bruissaient sous les sabots des chevaux, et les rayons de soleil passaient partout à travers le feuillage jaunissant et les branches dépouillées. Les fils de la Vierge scintillaient, humides de rosée et s'accrochaient au long voile noir de Léonie. Elle montait un alezan dont le poil brillait d'or au soleil, comme la chevelure de Léonie elle-même.

Ils firent halte à un beau point de vue, et Demètre dirigeait sa cravache vers l'horizon, lui désignant ceci et cela. Ses yeux perdaient leur expression vague de ces derniers temps et scrutaient l'espace, comme s'ils eussent vu loin, toujours plus loin.

— Ah oui ! s'écria-t-elle, c'est ici que si souvent nous chevauchions la première année de notre mariage, t'en souvient-il ? Et là, dans la hêtraie, te rappelles-tu comme tu me taquinais, Demètre ?

Il ne répondit pas, car, à ces dernières paroles, un soupir avait échappé à Léonie. Il l'avait ta-

quinée sur l'époque où un fils viendrait à leur naître. Tous deux se l'étaient rappelé subitement, et leurs pensées remontaient ce pénible chemin de la vie, qui jadis pourtant leur avait semblé si facile et si uni.

Leur silence était si profond que le galop rapide d'un cheval et une exclamation de surprise les fit tressaillir de frayeur. Ils se retournèrent et virent devant eux Wilma montée sur un cheval arabe, rouge de confusion, très embarrassée.

— Je ne me serais jamais doutée... Il faisait si tranquille ! Mille excuses de vous avoir dérangés !

Demètre lui aussi avait rougi, et contre son habitude, lui, l'homme du monde accompli, il se tut.

— Vous ne nous dérangez pas le moins du monde ! dit Léonie amicalement. Pourquoi ne jouirions-nous pas nous tous de cette belle journée ? Nous voulions nous rendre à Negreni, et si vous nous accompagnez, vous nous ferez le plus grand plaisir.

Demètre n'en croyait pas ses oreilles. Quel était le but de Léonie ? Depuis leur malheureuse course avec Baldo, lui-même il n'était plus allé à la ferme. — Mais, sans attendre de réponse, elle poussa son cheval vers le milieu de la forêt.

Demètre et Wilma échangèrent un regard et se turent.

Ils avaient plus de deux heures de chemin à faire Léonie n'y avait-elle pas songé ? Il n'avait donc point du tout été question de Negreni.

Wilma avait cru qu'à leur revoir elles seraient ou très compassées ou très émues. Et les choses se passaient de la façon la plus simple du monde. Léonie était presque gaie, seulement un pli profond s'était creusé entre ses sourcils.

Pendant quelque temps, elle se tint en avant. Puis elle se retourna brusquement et les fixa tous deux, et tous deux rougirent. Puis elle regarda de nouveau droit devant elle et fit aller son cheval au petit galop ; mais toute couleur avait disparu de ses joues. Ses pensées travaillaient dans ses yeux qui devenaient tantôt sombres, tantôt clairs, selon que les hêtres jetaient leur ombre ou que des rayons de soleil les illuminaient subitement.

— Cet air creuse, dit-elle. A la ferme il y a du lait et un pain bis excellent ; la fermière en est très fière.

— Tu n'as probablement pas songé à la longueur du chemin, Léonie, ou tu l'as oubliée ? demanda Demètre.

— Il faudrait pour cela que j'eusse la mémoire

bien courte ! — Elle dit cela simplement, et pourtant cette réponse le cingla comme un soufflet.

Tous deux ils cherchaient un sujet de conversation innocent et ne le trouvaient pas ; aussi le silence dura-t-il jusqu'à ce que Léonie dit avec le même sang-froid :

— Voici la ferme. Opreano, donnez quelque chose à manger à la jeune dame : elle désirerait goûter de votre pain. Et tu voudras bien faire les honneurs, Demètre ? Je m'en vais simplement me diriger de ce côté, sur la butte, d'où l'on domine la vallée. Tu nous montreras ensuite le chemin qui mène au grand chêne ?

Et sans attendre de réponse, elle traversa au galop les chaumes comme dans une chasse à courre, et disparut dans le bois de chênes, que couronnait encore un feuillage flétri.

— Voulez-vous descendre de cheval ? demanda Demètre. Il était déjà près d'elle et la regardait dans les yeux.

— Oh ! non, plutôt non ! répondit-elle.

Il lui semblait que prise d'une angoisse indicible elle allait tomber en pleurant dans ses bras. Elle haïssait cette Léonie qui l'avait mise ainsi à la torture, et elle plaignait plus que jamais Demètre, car il eût certainement mérité d'être heureux en mariage. Sans doute elle le tourmentait

par sa jalousie, et elle n'avait voulu les accompagner que pour s'assurer de la façon dont il se comportait avec elle. Mais qu'avait-elle vu ? Rien, absolument rien, car ni lui ni elle n'avaient parlé. Que n'étaient-ils déjà de retour ! — Toutes ces pensées lui venaient à l'esprit tandis que Demètre lui offrait du lait et du pain qu'elle mangeait à cheval, et elle répondait distraitemment à l'intendant. — Ses dents blanches, mordant dans le pain noir, et la superbe fraîcheur de son teint l'occupaient plus, lui, que la raison qu'avait eue Léonie d'agir ainsi, et que ses sentiments et le but qu'elle voulait atteindre.

Léonie fut bientôt parvenue à l'éminence d'où l'on découvrait une petite ruine féodale couronnant un rocher escarpé. En bas, la Negra serpentait, verte, autour de la vieille colline, contre laquelle s'accotait un petit village. Du lierre grim-pait le long des murailles en partie encore intactes ; les fenêtres en resplendissaient aux feux du couchant.

Léonie regardait sans cesse de ce côté, et sa poitrine se soulevait et s'abaissait sous l'effort de sa respiration, tandis que la brise faisait flotter son long voile comme un étendard de deuil. Une larme glissa avec lenteur le long de ses joues. Elle ôta son gant noir pour sortir son mouchoir, elle

secoua les gouttes semées sur son amazone et s'essuya rapidement les yeux. Puis elle entendit derrière elle le reniflement des chevaux et parut très occupée à boutonner ses gants.

— Le pain est réellement exquis ! s'écria Wilma. Mais qu'il fait beau ici ! Qu'il fait beau ! Jamais, dans toutes mes excursions, je n'avais pénétré jusqu'ici !

— L'endroit est attirant, dit Léonie.

— Attirant ? Pas précisément, il a quelque chose de fantastique et de très mélancolique.

— Léonie aime beaucoup ce site, dit Demètre en matière d'explication. Elle a une prédilection pour cette ruine là-bas, Negreni.

Tous les deux semblaient fort excités. Léonie n'y prêtait garde.

— Je me figure qu'il doit faire bon demeurer là, dit-elle.

— Il faudrait encore savoir avec qui ? répondit Wilma en riant.

— Mais, seule, naturellement, fit Léonie, et elle regardait la jeune fille de ses grands yeux.

— Seule ?

Wilma frissonna d'imperceptible façon.

Au retour, Léonie ne cessa de la faire causer. La nuit venant, on fut bientôt obligé d'aller au pas, jusqu'à la maison de Wilma.

— On aura été inquiet, dit Léonie, et il faut que vous m'excusiez de ce que je vous ramène si tard.

— Je ne permets à personne de s'inquiéter à mon sujet, répondit Wilma d'un ton de bravade.

Mais, au même moment, le sang lui monta à la tête, car elle se rappela la partie faite en compagnie de Baldo.

Pendant tout ce temps, elle avait été étincellante de verve, encore plus que d'habitude, peut-être par suite du malaise que lui causait la présence de Léonie. Maintenant, sa respiration était courte, tandis qu'elle montait s'habiller.

Elle venait de jeter son chapeau sur le lit et se tenait devant la glace à considérer le désordre de ses cheveux crépelés, quand, d'un pas rapide, un frère un peu plus âgé qu'elle entra dans sa chambre.

— Quelle idée as-tu de faire de pareilles promenades à cheval? demanda-t-il rudement.

— De m'amuser.

— Mais nous, cela ne nous amuse pas, et ton père te fait prier de ne plus paraître devant lui ce soir, et de te demander s'il peut lui être agréable que tu t'égares à cheval, de nuit, avec un étranger. A ta place, je rougirais de honte!

— As-tu fini? dit Wilma avec un enjouement

inimitable. Eh bien, sache que c'est sa femme qui m'a emmenée; c'est avec elle que j'ai fait cette course, elle a fait pour moi tout ce grand détour, et elle prie papa de l'excuser de me ramener si tard. Elle a même craint que vous ne vous inquiétiez!

— Que signifie cela? dit le jeune homme non sans surprise. Est-ce un caprice de sa part?...

— Cette femme n'a pas de caprices et n'agit jamais de façon irréfléchie. Que peut-elle vouloir?

C'est aussi ce que se demandait Demètre en rentrant en silence. Il ne pouvait déchiffrer cette énigmatique Léonie.

Arrivée à la maison, elle n'ôta que son chapeau et garda son amazone pour qu'il n'attendit pas son dîner. Elle semblait très pâle et ne parla point jusqu'à ce qu'ils se retrouvassent au salon et que Demètre se fût assis, son cigare à la bouche, au coin du feu. Alors elle s'avança vers lui, dans sa longue amazone, et, avec un léger tremblement dans la voix :

— Demètre, lui dit-elle, il faut que nous divorçons!

Il bondit de son siège, mais elle le força doucement à se rasseoir.

— Jamais, au grand jamais! s'écria-t-il.

— Ne dis pas cela, Demètre! Je te connais

mieux que moi même, car je t'aime plus que moi, quoique je n'aie pas réussi à te rendre heureux !

— Tout au plus n'étais-je pas digne de toi !

— Non, cela n'est pas vrai. Je t'ai toujours eu en grande estime et ne cesserai de t'estimer, même après que Wilma sera devenue ta femme.

— Mais je ne songe point du tout à l'épouser.

— Naturellement, non ; tant que je serai là. Mais tu l'aimes passionnément, et je crois — il me semble — j'espère qu'elle t'aime !

La voix de Léonie tremblait un peu :

— En tout cas, elle t'épousera, si la chose est possible.

— Mais, Léonie ! Est-ce bien là ta volonté ? Comptes tu les années pour rien ? Je ne peux me séparer de toi, je ne peux vivre sans toi !

— Tu te fais illusion, Demètre ! Tu m'as appris il y a longtemps déjà à reconnaître que je ne puis remplir ton cœur. Puis un autre est venu et a aidé à le remplir, un court espace de temps — les lèvres de Léonie frémissaient — mais un très court espace de temps, jusqu'au moment où tu vis Wilma. Depuis lors, ton cher cœur lui appartient tout entier, et il serait lâche de ma part de vouloir remplir la place qui appartient à une autre — qui te donnera des fils. Et alors tu seras heureux, Demètre.

— Peut-être ai-je mérité ces paroles de ta part, Léonie, puisque je ne t'ai pas rendue heureuse. Mais que la jalousie entrerait dans ton cœur c'est ce que jamais je n'aurais cru, je te croyais au-dessus d'un pareil sentiment..

— La jalousie ?... Je retourne mon cœur et ne saurais y voir de la jalousie, mais seulement le sentiment de mon insuffisance, de la déception journalière que je te cause, de...

— De ce que j'ai perdu le chemin de ton cœur et que jamais plus je ne l'ai trouvé.

— Peut-être ne l'as-tu jamais cherché...!

— Baldo le remplissait exclusivement.

Les yeux de Léonie lancèrent des éclairs :

— Est-ce toi qui oses me faire ce reproche ?

— Tu dis que je t'oublie, mais tu m'avais aussi oublié, par amour pour l'enfant.

— Tu me donnes la preuve que je ne suis pas celle qui te convient. Laisse-moi partir, Demètre.

— Tu veux me quitter, mon unique amie ?

— C'est ce que je ne cesserai d'être pour toi. Je ne m'éloignerai même pas beaucoup. C'est à Negreni que je me retirerai. J'y habiterai et tu m'y trouveras toujours, si jamais tu as besoin de moi.

— Là, sans âme qui vive ?

Des larmes obscurcissaient les yeux de Demètre.
Léonie soupira :

— Hélas, le mieux pour moi c'est d'être seule,
j'aime à être seule !

Elle était sur le point d'ajouter :

— Ma vie est brisée et sans valeur !

Mais elle dit :

— Et quant à toi, tu brilleras dans le monde,
tu auras une femme du monde à tes côtés. Tu
ne saurais m'ébranler, Demètre ! Voici des mois
que ce projet mûrit en moi. Je voulais seulement
rassembler assez de force pour avoir le courage
de te voir une fois avec elle. Car si elle n'avait
été qu'une froide coquette, je ne lui céderais
pas. Mais elle vaut mieux que sa réputation, et
elle t'aime !

Demètre employa toutes les ressources de son
éloquence pour l'ébranler. En vain. Qui avait
jamais fait chanceler une résolution de Léonie ?
Ils parlèrent et parlèrent la moitié de la nuit, et
les larmes coulèrent à plusieurs reprises des yeux
de Demètre. Il lui semblait qu'il haïssait cette
Wilma qui lui arrachait Léonie. Jamais encore
sa noble femme ne lui avait paru si désirable.
Mais elle lui représenta que son premier devoir
était de veiller à ce que son nom ne s'éteignît
pas.

— Et je crois t'avoir prouvé combien je puis aimer un enfant qui est à toi, dit-elle.

Le jour suivant, on annonça Wilma chez Léonie. — Avant qu'elle eût eu le temps de se lever de son bureau, la jeune fille se trouva devant elle, approcha un petit tabouret et dit :

— Je voulais simplement vous remercier de la belle course que vous m'avez fait faire hier ! J'étais si heureuse !

— N'est-ce pas, chère enfant, dit Léonie, vous êtes toujours gaie et de belle humeur ?

Une rougeur subite empourpra son ravissant visage :

— Cela dépend ! Je fais tous mes efforts pour l'être !

— Mais si votre cœur était satisfait, vous n'auriez plus à faire d'efforts ?

— Mon cœur ? Vous croyez donc que j'ai un cœur ? C'est ce que personne d'autre ne veut croire.

— Pendant un certain temps, j'ai craint que votre cœur ne dormît encore ; mais il s'est éveillé, et vit, et souffre.

Wilma fut très effrayée, mais Léonie continua tranquillement :

— Une fois qu'il sera satisfait, promettez-moi d'être une bonne épouse, — Wilma respira de

nouveau, plus calmement, — et de ne jamais avoir l'idée que vous puissiez assez aimer !

— Je ne veux pas du tout me marier !

— Naturellement, non, jusqu'à ce que vienne celui que vous aimerez...

— Il ne viendra jamais !

— Ne dites pas cela, chère enfant. Le bon Dieu pourrait vous prendre au mot et accomplir vos désirs.

— Le ciel s'effondrerait plutôt !

— Le ciel vient à notre rencontre parfois, avant que nous y ayons songé, et parfois, avant que nous y ayons songé, il se ferme. Et dans les deux cas il faut avoir un grand cœur et des pensées généreuses !

En ce moment Demètre entra d'un pas rapide et resta un instant interdit à la vue de Wilma. Mais elle s'élança à sa rencontre, et un vertige le prit, à la pensée qu'il pourrait la posséder.

— Je venais vous remercier de notre belle excursion. Mon frère m'a grondée, et mon père voulait me mettre aux arrêts dans ma chambre, jusqu'à ce que je leur eusse dit sous l'égide de qui je m'étais trouvée ! J'ai ri alors à leurs dépens à tous et, comme de coutume, j'ai remporté la victoire !

Ces paroles firent mal à Léonie, comme un fer brûlant; mais elle dit en souriant :

— J'espère que vous serez toujours triomphante, chère enfant !

Peu de jours après, on ne s'occupait dans toute la contrée que d'une nouvelle : du divorce prochain de Demètre et de Léonie.

Les rumeurs les plus étranges trouvèrent des échos, on inventa des scènes très dramatiques, l'origine de l'enfant mort fut de nouveau discutée, bref, ce fut une tempête, une agitation dont seuls les intéressés ne semblaient pas émus.

On voyait Demètre et Léonie aller souvent à Negreni que l'on meublait entièrement avec les affaires de Léonie; on voyait Léonie souriante et aimable, Demètre profondément triste.

Wilma seule se doutait des véritables raisons et ne cessait de trembler. Elle claquait des dents et les serrait tant qu'elles lui faisaient mal. En parlant, en riant, elle était surexcitée, ou bien elle restait assise, songeuse, jusqu'à ce que son frère lui dit une fois :

— Personne ne m'ôtera de la tête que c'est toi qui es cause de tout cela. Et tu es capable en fin, de compter d'épouser cet individu.

— Mais oui, très capable !

— En voilà un dont je ne voudrais pas à ta place !

— Mais je le veux, moi ! fit Wilma lentement et d'une voix étouffée.

IV

NEGRENI

La neige s'étendait en une couche épaisse sur les hauteurs et dans les vallées. Sombre, la rivière serpentait au bas des murailles qui jadis avaient défendu château et village. Toutes les lumières étaient éteintes; seule la fenêtre en saillie au haut de la tour s'éclairait du reflet d'une lampe solitaire. Parfois une ombre se mouvait, puis une main semblait soulever une draperie. De temps à autre tout redevenait indistinct par suite de la neige qui s'était remise à chasser.

L'intérieur de la chambre était extrêmement confortable, les murs couverts de gravures, des meubles sombres capitonnés et des tapis, un feu bien clair, et roulé devant, un divan recouvert

d'un tapis de Perse ; les tables couvertes de livres et, dressée contre le mur, une grande bibliothèque.

Léonie était assise près de la table à écrire, dans l'embrasure ; elle était assise à cette même table où jadis elle avait lu la fatale lettre.

Aujourd'hui aussi elle lisait et, comme jadis, elle ne cessait de relire les mêmes lignes. Seulement, ce n'était pas une lettre, mais un journal, et son visage n'exprimait pas une volonté implacable, mais des larmes débordaient de ses yeux et roulaient sans cesse le long de ses joues. C'était le compte rendu des noces de Wilma et de Demètre.

— Mon Dieu ! murmurait Léonie, bénis mon sacrifice et donne lui des fils ! Et que mon déchirement n'ait pas été en vain !

On décrivait le couple ; Wilma, une apparition d'un autre monde, merveilleusement belle et charmante par la timidité que pour la première fois on remarquait en elle. L'assemblée avait été brillante et nombreuse ; car tout le monde était venu, malgré que, pendant des mois, on eût hoché la tête et qu'on se fût éloigné de Wilma. Mais on avait jugé à propos d'être aimable envers Demètre dont l'influence était grande et qui pouvait nuire autant qu'il pouvait rendre service.

— Seigneur Dieu, prouve-moi qu'elle l'aime ! pleurait Léonie. Ah ! si elle l'aime, je ne regretterai pas mon isolement et je le subirai en expiation de n'avoir pas su assurer son bonheur et d'avoir trop pleuré l'enfant !

On avait songé à tous les pauvres. La belle mariée avait fait les honneurs d'une très brillante fête de Noël pour tous les enfants. Toni seul avait manqué. Car Toni avait accompagné Léonie en qualité de petit page et, dans sa livrée neuve, l'avait aidée à arranger dans l'antique salle du château un arbre de Noël pour les plus pauvres enfants du village, auxquels Léonie raconta l'histoire de Noël ; puis elle chanta un cantique avec eux et leur donna un bon souper chaud. C'est ce dont, naturellement, le journal ne disait mot, pas plus qu'il ne mentionnait les branches de sapin dont avait été recouvert le siège de Léonie à l'église, le jour de Noël, et les actions de grâces qu'avait adressées à Dieu le prêtre, de leur avoir envoyé un ange tuteur.

Dans le journal, on racontait la fête splendide que l'on avait donnée aux nouveaux mariés, ainsi que leur départ pour le Midi. On décrivait minutieusement la superbe pelisse de la jeune femme ; mais on ne disait pas qu'en wagon elle s'était jetée dans les bras de son mari en s'écriant : « Je

suis la femme la plus heureuse de la terre ! » — En ce moment Demètre songeait à Léonie, et Wilma vit avec terreur et avec une jalousie naissante l'ombre qui passait sur ses yeux.

Paisibles, placides, les flocons de neige descendent, bien dissemblables de la neige d'orangers en fleurs qui enivre le couple amoureux.

Léonie les voit assis ; peut-être ils sont à Sorrente, ou déjà de retour à Gênes, afin de jouir du printemps de la *Riviera*. Il lui semble qu'en elle aussi pourrait encore brûler le feu de la jeunesse ; mais on l'a étouffé, refroidi, ce feu. Il lui semble qu'au fond sa nature ne soit pas froide du tout. Elle se l'est souvent dit. Et quand elle songe aux orangers en fleurs et aux yeux bleus de Demètre, son cœur tremble, jeune, très jeune encore. Et elle se dit : « C'est toi qui l'as voulu ! Tu as préféré souffrir que de faire souffrir ! Eh bien, souffre !... »

Elle se leva, mit une bûche dans la cheminée et s'approcha de son rouet. Sur ses genoux elle avait posé un livre qu'elle voulait lire en filant, — et la petite roue s'arrêtait, le livre restait ouvert. — Léonie contemplait le feu, les étincelles qui s'en échappaient, tant d'étincelles inutiles.

Dehors, flocon sur flocon s'amassait, si bien que la terre entière semblait reposer dans un

fit de duvet. Negreni avait l'air très paisible.

La porte s'ouvrit et Toni entra, très affairé, roulant une petite table sur laquelle chantait déjà la bouilloire à thé, tandis que, sur la tablette d'en bas, de la viande froide et d'appétissantes beurrées invitaient à manger. Mais Léonie se remit à filer, laissant l'eau bouillir, le feu crépiter et songea profondément.

Elle avait peu d'appétit, comme les solitaires en général, et oubliait souvent de manger. C'est ce que Toni semblait déjà savoir, car après quelques instants il reparut et annonça avec beaucoup de sérieux que le thé était prêt. Léonie ne put s'empêcher de sourire et mangea un peu. En même temps, elle se demandait : « Prennent-ils une glace en ce moment, au bord de la mer, et ont-ils trop chaud ? » Il lui semblait sentir l'odeur de ces roses que lui apportait, tous les jours, Demètre, lors de leur voyage en Italie.

Toni, tout en colère, montra les restes à la cuisinière.

— Si vous faisiez quelque chose de supportable, madame mangerait certainement !

Sur quoi la cuisinière se plaignit amèrement auprès du valet de chambre ; et chacun se mettant à goûter pour sa justification les savoureux morceaux, il n'en resta bientôt plus rien.

Léonie souleva la portière qui conduisait à sa chambre à coucher. Elle avait quelque chose de virginal, cette chambre, dans sa simplicité ; et quand Léonie déroula ses beaux cheveux elle parut rajeunie de plusieurs années.

* * *

Enfin le printemps se montra, après les longues neiges du mois de mars. La délicate verdure des hêtres bourgeonnait et les petites feuilles rouges des chênes se montraient ; la forêt retentissait du gazouillement des oiseaux.

Un matin arriva un messager à cheval avec une lettre :

« Si tu le permets, je te demanderai ce soir une tasse de thé.

» DEMÈTRE. »

La lettre trembla dans sa main et elle répondit en hâte :

« Tu seras le bienvenu ! »

Elle en aurait volontiers écrit davantage, mais elle ne le pouvait pas, absolument pas. Qu'eût-elle écrit de plus ?

Pour la première fois elle quitta sa robe noire et s'enveloppa de cachemire blanc, parce qu'il

aimait la voir ainsi. Elle avait l'air d'une fiancée, allant çà et là, très affairée, et rien ne lui semblait assez bon, de ce qu'elle préparait. — Elle avança près de la cheminée le fauteuil le plus confortable, pour qu'il y fumât, puis elle parcourut la ruine pour y découvrir les premiers muguets.

Enfin, un cheval gravit la colline.

Le cœur palpitant, mais en apparence parfaitement tranquille, Léonie le reçut au bas de l'escalier et en lui disant : « Je vous salue, mon ami ! » elle lui tendit sa main qu'il porta à ses lèvres.

Il lui parut d'une nuance vieilli, depuis les huit mois qu'elle ne l'avait plus vu. Quelques fils d'argent sillonnaient sa barbe et ses tempes.

— Il m'était bien permis de venir, n'est-ce pas ? dit-il. Je ne pouvais rester indéfiniment banni du seuil d'une maison qui abrite mon ange gardien !

— Je vous avais promis de rester votre amie ! Quelle est cette question ?

— Quel calme ici ! dit-il en regardant autour de lui. C'est tout un ciel qui s'ouvre à moi !...

Le cœur de Léonie cessa de battre. Comment ! ne serait-il pas heureux ?

— N'est-ce pas ? On se sent chez une femme

âgée qui vit pour elle à l'écart du monde, dit-elle en souriant. Mais, à présent, parlez-moi de l'Italie et de Wilma, tandis que je prépare le thé.

Le nom de Wilma était sorti si facilement de ses lèvres que Demètre la regarda avec admiration. Mais elle ne s'occupait que de son thé et réprimait le tremblement de ses mains.

— Le voyage a été quelque peu fatigant, répondit Demètre, et, d'un air las, il se laissa choir sur le siège.

— Et ici, vous avez trouvé beaucoup à faire ?

— Naturellement. On ne peut s'absenter impunément aussi longtemps. On ne se fait pas idée de l'accumulation des affaires, auxquelles s'ajoutent des visites à faire en quantité. Il y a beaucoup d'animation chez nous, presque un peu trop.

— Mais il est certainement d'une grande utilité pour vous que vous voyiez beaucoup de monde et que vous étendiez votre influence.

— Mon Dieu, mon influence ! — ici Demètre sourit — je ne m'en soucie plus nullement.

Léonie s'effraya derechef à cette réponse.

— Mais pourquoi cela ? continua-t-elle à questionner.

— C'est qu'une jeune reine tient le sceptre

en ses mains, et alors, moi, je n'ai plus que faire.

— Je ne me déposséderais pas ainsi du gouvernement, cela est parfois imprudent.

— Oh ! je suis devenu très imprudent, car je ne trouve pas qu'il vaille la peine de me mettre en avant. Il ne faut pas forcer le bonheur des gens. On me trouve bien plus aimable et agréable tel quel.

Chacune de ses paroles était un coup de couteau pour Léonie. Qu'était devenu son fier Demètre ? Et il ne semblait même pas sentir combien il avait changé !

— Avez-vous appris à connaître beaucoup de monde intéressant en Italie ?

— Intéressant ? guère, ou bien je ne m'y intéressais pas ; je crains d'être très exclusif et de n'avoir jamais eu une idée juste de la vie.

Léonie songea à son voyage avec lui, qui était son cicerone ; il l'avait introduite dans des cercles d'une haute culture intellectuelle et dont elle avait emporté quelque chose pour toute sa vie. Mais elle répondit avec une grande tranquillité.

— Sans doute, à rester longtemps à la campagne on se déshabitué du contact avec le grand monde, et ses commérages prennent de l'import-

tance à nos yeux parce qu'ils nous sont nouveaux. Nous ne pouvons facilement glisser sur les choses insignifiantes.

— Qu'est-ce qui signifie quelque chose dans la vie ? Tout me semble creux et insignifiant.

Léonie n'en croyait pas ses oreilles. Qui avait fait de cet homme si ouvert aux joies de la vie un philosophe ? L'avait-elle donc si mal jugé ? Avait-elle méconnu sa nature ?

Ils causèrent encore un peu de temps ; mais comme il s'obstinait à ne pas nommer Wilma, elle n'osa non plus le questionner à son sujet. Enfin, il se leva et demanda :

— M'est-il permis de revenir de temps à autre ?

— Toujours ! répondit-elle.

Puis il baisa sa main et tout de suite après descendit la montagne au galop si bien que Léonie en eut une violente frayeur, jusqu'au moment où elle le sut en chemin sûr, le long du fleuve. Elle resta longtemps assise là, regardant fixement la place qu'il venait de quitter. N'était-il donc vraiment pas heureux ? ... Son immense sacrifice... — non — pas réfléchir !... Pas évoquer de fantômes !...

Elle sortit sur la terrasse. La lune se levait et se réfléchissait dans la Negra. Les montagnes s'élevaient en hémicycle, solennelles et silencieuses.

En bas, l'eau murmurait sans cesse, et entre les murailles de la ruine, les chauves-souris voltigeaient. Préoccupée, Léonie voyait leurs ombres se profiler au clair de la lune sur les murs, et une telle douleur s'empara d'elle, un regret si intense, qu'il lui sembla que des ailes devaient lui venir. « Et pourquoi des ailes ? » se demandait-elle. Des ailes elles-mêmes seraient emprisonnées ici et ne pourraient s'égarer au loin. »

L'été lui amena beaucoup de visiteurs, des curieux pour la plupart, qui venaient voir comment cette femme encore jeune prenait son parti de son existence dans ce nid de hiboux. On la trouvait toujours parfaitement sereine, entourée de pauvres et de malades, dont elle était devenue le médecin adoré. On se racontait des cures miraculeuses qu'elle avait opérées et bientôt on ne lui laissa plus de repos ; les gens venaient des villages éloignés implorer son secours. Le prêtre avait en elle une grande aide, et ils devinrent bientôt amis intimes, s'occupant ensemble de jardinage et de la culture des arbres fruitiers qu'ils firent si bien prospérer dans toute la contrée que ce devint une nouvelle source de revenu pour les pauvres habitants. Léonie avait organisé en outre une école de couture ; c'est pourquoi une rangée de petits vêtements que l'on mettait

pendant le travail étaient accrochés dans sa grande salle.

Bientôt Léonie fut occupée du matin au soir. Mais sitôt que retentissait le galop de certain cheval, on mettait tout de côté. Une expression virginale transfigurait son visage, et, à chaque fois, c'étaient des moments de bonheur qu'elle donnait à son hôte bien-aimé.

— C'est étrange ! lui dit-il une fois, tout ce que nous avons maintenant à nous dire ; tandis qu'autrefois nous avons absolument cessé de nous entendre.

Léonie sourit.

— C'est qu'autrefois il y avait entre nous un reproche que nous n'osions formuler.

— C'est moi seul qu'il atteignait, puisque moi j'avais commis la faute.

— Je ne pense pas, dit Léonie, songeuse. J'avais perdu le chemin de votre bonheur et n'ai pu le retrouver qu'en me faisant violence.

— Le chemin de mon bonheur ? Oh ! Léonie ! L'ai-je trouvé ? Et où est resté le tien ?

— Le mien ? C'était chose secondaire. Mais acquérir le votre, fût-ce au prix d'un combat, mon ami, c'était mon droit, et fût-ce au prix de ma mort.

Demètre poussa un gémissement.

— Oh! Léonie! Jamais je ne me pardonnerai ton sacrifice!

— Oh! si! Oh! si! Je me sens si heureuse, depuis lors, répondit-elle.

— Parce que je ne puis plus te rendre malheureuse, dit Demètre avec amertume.

— Parce que je ne vous suis plus un fardeau, la pierre d'achoppement entre vous et le bonheur, Demètre!

— Oh! Léonie! qui peut dire lequel de nous deux a été le plus aveugle?

Léonie sentit ses lèvres pâlir. Mais elle répliqua d'un ton enjoué :

— Je prétends avoir été la plus clairvoyante. La Providence ne permet pas qu'on la critique. Et, ayant joué le rôle de Providence, j'entends qu'on accepte mes décrets sans murmurer.

— Mais la Providence est insensible et ne souffre pas.

— Qui donc dit que je souffre?

Il se leva, prit ses deux mains dans les siennes et les caressa doucement.

— C'est là que je vois les traces du martyre, et autre part encore!

Elle retira ses mains et rit :

— Les traces des années, rien de plus! dit-elle, et elle lui parla de ses fleurs.

Des amis curieux eurent une fois le plaisir d'être présents à une de ces visites et, n'ayant pas eu le tact de se retirer, ils purent, à leur grande satisfaction, raconter à toute la contrée qu'il lui baisait la main, qu'elle l'appelait « mon ami » ; qu'elle rajeunissait en sa présence, tout en restant digne et mesurée ; qu'il la traitait avec grand respect, et qu'elle leur avait fait des reproches, comme ils se vantaient de ne pas encore avoir mis les pieds chez lui.

— Que celui qui m'aime y aille, avait-elle dit.

— Comment donc m'en offenserais-je ? C'est parce que je l'ai bien voulu que les choses sont actuellement ainsi.

Les années passèrent. Demètre commençait à grisonner et Wilma ne lui donnait pas l'héritier impatientement attendu. Léonie abordait-elle ce sujet, Demètre fronçait le sourcil et répondait :

— Que faire, quand on n'accepte aucun conseil ?

Depuis leur premier revoir, ils n'avaient plus parlé de Wilma. Léonie en savait assez sur elle par d'autres. Elle restait comme avant le soleil autour duquel tout gravitait. Elle était devenue encore plus belle, plus présomptueuse et coûtait beaucoup d'argent à son mari. Il satisfaisait tous ses caprices et elle était si rayonnante de bonheur

que chacun l'enviait. Seule, la question de l'enfant devenait toujours plus grave; car si Wilma n'avait pas de fils, la fortune allait à des parents éloignés et elle restait sans le sou. Mais elle paraissait s'en préoccuper moins que personne. Elle était à la tête de toutes les fêtes, et l'on trouvait que Demètre avait l'air souvent bien fatigué, bien résigné. Il n'était plus l'homme influent d'autrefois; car il ne lui restait plus de temps pour le travail et il était contraint de négliger mainte affaire qu'autrefois il aurait prise avec énergie en main.

Les chambres de Wilma étaient d'une élégance extrême; mais nulle part l'amour du travail ne s'y révélait. Cependant, près d'une fenêtre, se trouvait un petit pupitre: elle s'y asseyait parfois pour peindre, car elle avait une grande habileté à peindre sur soie. C'était une façon pour elle de pratiquer la charité, ces esquisses étant destinées à des bazars et à des loteries, et ses admirateurs les achetant très cher.

Fauresti était très changé, plus encore que Negreni, qui n'avait pas perdu sa tranquillité solennelle malgré sa nouvelle maîtresse.

Par une maussade journée d'automne, Léonie revenait de visiter des malades, et elle considérait un brouillard épais qui montait du fleuve et se

suspendait aux murs du château en blanches draperies. Léonie avait toujours aimé le brouillard : il éclairait les chambres, les gravures d'une lumière mate, il la séparait du reste du monde et donnait aux sombres murailles un aspect pittoresque en les agrandissant en quelque sorte et en faisant scintiller leur tapis de verdure comme les plantes exotiques d'une serre. Les araignées tissaient diligemment leurs dernières toiles et suspendaient d'un rosier à l'autre de tremblantes passerelles. Et le brouillard s'attachait à chaque fil en grosses gouttes, comme des colliers de diamants. Il y avait des araignées microscopiques, vertes et roses, et de grands faucheux, et toutes filaient, très zélées. Léonie s'appuyait à la fenêtre et regardait faire les insectes laborieux, ne pouvant assez admirer la régularité des formes qu'elles développaient avec leurs petites pattes. — Tout à coup le piaffement d'un cheval se fit entendre dans la montagne.

— Un cheval, à cette heure ? Était-ce bien Demètre ?

L'instant d'après, Toni ouvrit la porte toute grande, sans annoncer personne, et Wilma entra, timide et épeurée. Très surprise, Léonie alla au-devant d'elle. Que pouvait-elle lui vouloir ?

Mais, avant d'avoir pu dire une parole, la jeune

femme s'était affaissée devant elle sur le tapis et pleurant à chaudes larmes, elle s'écria :

— Pardonnez-moi ! O pardonnez-moi ! J'ai commis une immense injustice envers vous ! Je vous en supplie, pardonnez-moi ! Le ciel ne me bénira pas avant que vous m'ayez pardonné !

— Au nom du ciel, ma chère enfant, dit Léonie, relevant la jeune femme avec douceur, qu'est-il arrivé ? Vous en ai-je jamais voulu ? N'ai-je pas toujours été persuadée que vous rendriez Demètre heureux ? Qu'ai-je à vous pardonner ?

— Mais je ne l'ai pas rendu heureux ! sanglota la jeune femme, il est si changé ! D'abord, je ne m'en suis pas aperçue, jusqu'à ce que d'autres m'en aient avertie. Et j'ai si peur et je ne sais comment m'aider, car je suis si bornée ! Et il vous aime pourtant encore, bien plus que moi, et cela est bien naturel !

Léonie sourit, attira la jeune femme dans sa chambre à coucher, la mena devant la glace, et lui dit tranquillement :

— Regardez donc !

Et Wilma se vit jeune et resplendissante de beauté, à côté d'une femme mûre, au visage sillonné de rides qu'avaient creusées les épreuves

de la vie... Elle se tourna vers Léonie et se jeta dans ses bras :

— Enseignez-moi à avoir un peu de votre grandeur d'âme, rien qu'un peu ! s'écria-t-elle avec passion, enseignez-moi à le rendre heureux !

— Eh bien, dit Léonie avec une tranquille bonté, vous n'avez pas rempli votre premier devoir, vous ne lui avez pas donné de fils !

— Trop tard, trop tard ! gémit Wilma. S'est-il plaint de moi chez vous ? A-t-il vidé son cœur ?

— Demètre ! Il s'arracherait la langue plutôt que de laisser échapper quelque plainte que ce soit. J'ai simplement deviné que le manque d'enfants le tourmente toujours.

Après avoir attisé le feu, Léonie s'était assise à sa place habituelle près du rouet et Wilma s'était agenouillée auprès d'elle sur le tapis. Le brouillard de dehors et le feu à l'intérieur éclairaient merveilleusement les deux femmes dont l'une buvait les paroles de l'autre. Léonie était trop habituée à manier les cœurs et les souffrances des hommes, pour s'égarer en de longs discours. Elle donna à la jeune femme des conseils maternels et pratiques, et Wilma, qui n'avait jamais eu de mère, écoutait attentivement, étonnée et effrayée, et elle ne cessait de murmurer :

— Oh! pourquoi suis-je venue si tard? Et moi qui le tourmentais de ma jalousie journallement! Je savais quand il se rendait ici et j'en étais exaspérée; — avant et après je le torturais de mes reproches. Mais il restait tranchant comme l'acier; j'avais beau pleurer, entrer en fureur, supplier, ordonner! Dès qu'il s'agissait de vous, je n'existais plus! Souvent il ne disait rien; parfois, au contraire: « Wilma! » faisait-il d'une voix sévère, « en toutes choses tu es » mon enfant gâtée! Mais, sur ce point seulement, jamais je ne céderai, ne l'oublie pas! » Et je me disais que sans aucun doute il vous aimait plus que moi! Dernièrement encore, je l'ai tourmenté, sans relâche; alors un accès de violence l'a pris et il m'a dit: « Wilma, Dieu te » punira! Si tu pouvais la voir, cette sainte » femme à Negreni, tu t'agenouillerais devant » elle! Tu ne mérites pas qu'elle se soit sacrifiée » à toi! » Je ne l'avais jamais vu dans un pareil état, et sa puissante colère m'a terrifiée. Ma haine contre vous subitement s'est envolée comme emportée par un souffle, et je n'ai plus eu qu'une pensée: vous voir! Et quand je suis entrée et que j'ai vu votre visage, j'ai eu honte, oui, honte! et j'ai été contrainte de m'agenouiller, tout comme il me l'avait dit. Oh! que je suis mau-

vaise, et que je l'ai rendu malheureux ! Je ne puis comprendre que mes yeux aient été aveuglés à ce point ! J'ai été jalouse de vous dès le premier moment ! Car il ne pouvait m'appartenir, puisqu'il songeait encore à vous... Pardonnez-moi et apprenez-moi à rattraper toutes ces années perdues, ces années pendant lesquelles je l'ai offensé si gravement, et où il a supporté si patiemment tous mes caprices ! Quelle vie perdue !

Il semblait à Léonie que ces paroles sortissent de sa bouche à elle. Dans son grand égoïsme, Wilma oubliait la douleur que ses aveux devaient causer à la pauvre solitaire. Mais l'énergie de Léonie étouffa le cri de son cœur, et elle resta clémente et forte comme un parfait confesseur et comme si elle avait été en dehors de tout cela.

De ce jour, Wilma fut plus souvent chez Léonie que Demètre lui-même, jusqu'à ce qu'une fois Demètre arrivât rayonnant et rajeuni à Negreni :

— Wilma ne peut venir aujourd'hui ; elle m'envoie vous dire qu'elle est très souffrante !

Et, en disant ces mots, il saisit les deux mains de Léonie, les baisa passionnément et dit :

— Et tu m'as cependant rendu heureux, Léonie !

V

REPOS

L'été avait passé et l'on se retrouvait en automne. Léonie avait cousu tout le soir avec ardeur. Devant elle se trouvait une corbeille capitonnée de soie blanche, où s'amoncelaient de tout petits objets : des chemisettes merveilleusement fines et cousues par des mains de fée, de petits souliers blancs à rubans bleus, — « car ce doit être un garçon, il faut qu'il soit en bleu », murmurait Léonie en souriant, « le rose n'est fait que pour les filles ! » — Puis elle se leva et écarta une draperie blanche qui cachait un magnifique berceau. Il était aussi en soie bleue que recouvraient des broderies blanches et des dentelles ; les coussinets brodés étaient tout prêts et la couverture doublée de cachemire blanc. Léonie avait tout fait elle-

même. Nulle autre qu'elle ne devait travailler pour le merveilleux petit être attendu depuis si longtemps. Wilma était si souffrante qu'elle était forcée de rester toujours couchée, et Demètre s'ingéniait à la distraire. Des heures entières il lui faisait la lecture, de contes et de livres d'enfants au besoin, quand toute autre chose la fatiguait. Il la persuadait doucement de se nourrir et redoublait de tendresse quand elle se plaignait comme une enfant d'être devenue laide et maigre. Quand des pressentiments de mort la tourmentaient, il la rassérénait, la faisait rire en lui racontant toutes sortes d'aventures de jeunesse. Souvent elle se disait qu'elle préférerait n'avoir pas d'enfant que de souffrir ainsi, mais elle avait assez d'empire sur elle-même, pour garder ce sentiment pour elle, et elle soupirait en secret quand le médecin la condamnait encore à rester étendue.

Léonie resta longtemps debout devant le berceau préparé, songeant au petit lit de Gabriel, et une douleur si cuisante lui brûla le cœur, que les larmes se reprirent à suivre leur sillon accoutumé. Pourtant, les années avaient passé, et la pensée que Baldo serait maintenant un jeune homme, s'était effacée... Elle se reportait à cette nuit, où pour la première fois, elle avait douté de Demètre, et où le ciel lui avait envoyé un fils ! Enfin, elle passa sa

main sur son front et ses cheveux, prit sa lampe, se dirigea vers sa chambre à coucher, se déshabilla; puis elle tomba à genoux devant son lit :

— Mon Dieu, mon Dieu ! Est-ce toi qui m'as toujours conduite ? Ne t'ai-je obéi qu'à toi, ou ai-je obstinément suivi ma propre voie ? Mon sacrifice t'a-t-il été agréable, Seigneur ? Alors, mets un terme à mes souffrances et prends-moi auprès de toi, ô mon Dieu !

Calmée, elle ferma les yeux et s'endormit, vaincue par la fatigue, encore agenouillée. Et elle rêva de cette terrible nuit de printemps et il lui sembla entendre heurter de nouveau à sa porte. Il lui sembla même qu'on heurtait à plusieurs reprises, si bien qu'elle se réveilla et sourit de s'être endormie pendant sa prière ; mais on heurta plus énergiquement, et elle se leva en sursaut pour courir à la porte.

— Un cavalier vient d'apporter cette lettre ! dit la femme de chambre, pâle, les yeux grands ouverts.

Léonie arracha l'enveloppe.

« Au nom du ciel, venez ! Demètré est subitement devenu gravement malade, et il appelle toujours : — Léonie !

— Faites atteler, tout de suite ! dit Léonie, et elle s'habilla avec précipitation, jeta quelques affaires dans un sac de voyage, désigna ce qu'il fallait lui envoyer après coup et se trouva à la porte de sortie du château avant la voiture.

Quel long voyage dans la nuit ! Il lui semblait qu'il ne dût jamais finir.

Pour la première fois elle passait de nouveau le seuil de cette maison dont elle avait été la maîtresse. Le même palier la reçut, faiblement éclairé par une lanterne sourde que le vieux domestique dirigeait vers elle.

— Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

Les mains et les lèvres du vieillard tremblaient tandis qu'il lui enlevait ses vêtements.

— Je ne sais pas. Monsieur file un mauvais coton. Il n'était pas bien depuis longtemps, mais quand on lui en parlait, il riait toujours, et depuis hier, sa poitrine est oppressée, tellement qu'il ne peut pas respirer, et il ne cesse de tousser.

Il l'éclaira jusqu'au haut de l'escalier. Sans hésiter, elle longea le corridor jusqu'à la chambre conjugale, comme si cela devait être ainsi.

A son entrée, Wilma se leva et alla au-devant d'elle.

— Ils ne me disent pas la vérité, murmura-t-elle. Mais c'est dans le poumon, je le sais !

Elle pleurait.

— Léonie, est-ce toi ? demanda le malade en haletant.

Rapidement elle alla vers lui qui, exhaussé sur ses coussins, cherchait sa respiration. Il saisit ses mains et ne les lâcha plus.

— Je savais — oui, je savais que tu viendrais ! dit-il par saccades. — Je ne puis mourir... sans toi !

— Mais qui parle de mourir ?

Le son de la voix était presque enjoué, tandis que dans les yeux fixes de grosses larmes roulaient.

Elle s'assit sur le bord du lit, Demètre serrant toujours plus sa main, entoura Wilma de son bras et l'attira vers elle :

— Ici, asseyez-vous sur le lit, murmura-t-elle. Il ne faut pas que vous vous fatigüiez.

Wilma ne voulait pas, mais Demètre dit d'une voix entrecoupée :

— Fais ce qu'elle dit ! Fais tout ce qu'elle dit ! Elle te conduira mieux que moi ! J'ai été un mauvais pilote !

Et Wilma obéit en pleurant.

Malgré les soins les plus intelligents, cela n'allait pas bien. C'est ce dont Léonie s'aperçut dès le second jour. Le soir du troisième, Demètre dit :

— Wilma, éloigne-toi pour un instant !

Et elle sortit sans se retourner.

— Léonie! dit-il, sois son soutien — et le tuteur de mon fils. — Et, je te prie, pardonne-moi tous mes péchés!

Il ouvrit ses bras et la pressa contre son cœur avec autant de force que si la vie et la joie de vivre étaient revenues; mais un nouvel accès de toux amena une teinte cadavéreuse sur son front et rappela Wilma, qui retint avec peine un cri en voyant le changement qui s'était opéré. Léonie la poussa doucement dans les bras de Demètré; mais il n'avait plus de paroles pour elle. Il tenait la main de Léonie et ses yeux mourants n'étaient fixés que sur elle. Elle lui sourit aussi longtemps qu'il put la voir; puis elle lui ferma les yeux, porta dehors Wilma évanouie et la déposa sur un lit de repos, la remettant aux soins du médecin et des femmes, qu'elle rappela d'auprès du mort.

A peine étaient-ils tous sortis qu'elle verrouilla la porte sur eux pour s'abandonner un instant sans réserve à sa douleur. Elle prit cette tête chérie dans ses bras, la couvrit de baisers, tandis que ses larmes coulaient sans cesse et que les sanglots déchiraient sa poitrine.

— A moi! à moi, disait-elle à voix basse, et elle baisait ses yeux, ses lèvres qui se refroidissaient.

Puis elle caressait ses mains, comme pour les réchauffer, ou bien enfonçait son mouchoir dans sa bouche pour qu'aucun sanglot n'en sortît. Le fleuve longtemps endigué de son grand amour faisait irruption à présent que *lui* ne pouvait plus rien en sentir. C'était une tempête qui secouait la puissante nature de Léonie, la souffrance de toute une vie concentrée en une heure. Les cousins du mort étaient baignés de ses larmes ; ses mains, chaudes de son étreinte ; mais ses traits étaient comme du marbre, et une grande lassitude s'y reflétait. — Léonie se révoltait contre le ciel qui ne lui avait pas accordé de mourir, de mourir avec lui. N'en était-elle pas digne ? Mais une force de vie animait ses veines, et c'est à cette force qu'il avait confié un legs... — Une main sur la clenche de la porte la fit se relever. Droite et sans défaillance, elle alla ouvrir. C'était le médecin qui l'appelait auprès de Wilma et qui, hochant la tête, lui dit que son état était très inquiétant.

Pour la première fois, Léonie se trouva en présence des parents de Wilma, le père, les frères, qui la reçurent avec un respect mêlé de crainte.

On avait mis Wilma au lit. Quand Léonie s'approcha d'elle, Wilma jeta les bras autour de son cou et se cramponna à elle :

— Léonie, chère Léonie ! ma sœur, ma mère !
Restez auprès de moi, je vous prie !

Comme une enfant, elle pleurait de détresse dans ses bras.

Léonie reconnut sur-le-champ qu'elle était nécessaire ici. Elle ne quitta plus Wilma, s'occupa de tout avec une énergie virile et une délicatesse féminine, et elle fut bientôt aussi indispensable à Fauresti que si elle ne l'avait jamais quitté et que Wilma fût sa fille.

Ce furent six pénibles semaines, que la jeune et inconsolable veuve ne traversa que grâce aux soins les plus dévoués. Mais elle sembla revivre et presque se réjouir de la venue de son enfant quand le soir de Noël les douleurs la prirent.

Léonie la tint dans ses bras toute la longue nuit. Il semblait qu'elle voulût insuffler à la faible créature toute sa force d'âme.

— Avec quelle joie j'aurais supporté tout cela ! pensait-elle à part soi.

Au premier rayon de soleil qui éclaira la fenêtré, retentit le premier cri.

— Wilma, ton enfant vit ! s'écria Léonie.

— Elle vit, dit le médecin.

— Une fille ? demanda Léonie.

Le médecin fit signe que oui. Tous se turent.

En ce moment les lèvres de Wilma bleurent.
— Bonsoir ! A présent, je veux dormir!
dit-elle.

Et, tournant sa tête vers Léonie comme pour se blottir dans son sein, elle expira.

VI

ON FRAPPE ENCORE UNE FOIS

Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis ce jour. Le printemps répandait sur Negreni sa splendeur et ses parfums. Léonie était à l'église, assise devant l'orgue, les cheveux blancs comme neige : son noble visage se levait comme transfiguré vers l'être jeune et charmant qui l'accompagnait et qui chantait puissamment la *Cantate de Pentecôte* de Bach.

— Non, Mona, pas ainsi ; ici il faut entonner plus doucement.

— Mais, mère, comment puis-je ? Quand je voudrais pousser des cris de joie ! Je ne puis pas du tout modérer ma voix !

O mon cœur plein de foi,
Régouis-toi, chante, triomphe !

L'église en retentissait, tandis que des yeux bleus comme des gentianes donnaient à ses traits, qui rappelaient étonnamment ceux de Demètre, une expression profonde et resplendissante. Léonie sourit. Si le jeune gosier ne pouvait se rassasier de chant, ses oreilles à elle ne pouvaient se lasser de l'entendre.

— A présent, assez, dit-elle enfin.

— T'ai-je fatiguée ? s'écria la jeune fille en pressant fougueusement les cheveux blancs contre sa poitrine. Oh ! mère, n'est-ce pas que par cette splendide matinée tu n'es pas fatiguée ?

— Non, mon enfant, mais il y a encore un beau livre qui nous attend et dont nous ne pouvions pas du tout nous séparer.

— Ah ! *Michel-Ange* ! Notre cher *Michel-Ange* ! Mère, n'est-ce pas tout comme si nous nous retrouvions à Florence ou à Rome, quand nous lisons ce livre ? Non, que nous sommes heureuses ! n'est-ce pas, mère ?

— Oui, mon enfant, très heureuses !

Le sourire transfiguré d'une sainte accompagnait ces paroles.

Les deux femmes quittèrent l'église et remon-

tèrent le sentier qui menait au château. Sur leur passage, les têtes se découvraient respectueusement.

— Toni ! cria la jeune fille au valet de chambre en titre, Toni, l'œil-de-paon est sorti de sa chrysalide, il est magnifique, et dans le nid de merles, les petits piaulent, et le petit moineau a volé aujourd'hui sur ma tête.

— Et Minca a des petits, ajouta Toni.

— Vrai ? Combien ? Sont-ils jolis ? Ne sont-ils pas tachetés ? Sont-ils gros ? Minca est-elle contente ?

Les questions s'étaient succédé sans que Toni eut le temps de répondre, tandis que la jeune fille disparaissait comme une bourrasque pour embrasser les petits de Minca l'un après l'autre.

— Mais, neuf petits, c'est beaucoup trop ! dit Toni.

— Oh ! pas les noyer ! Fi ! Toni ! Non, pas les noyer ! Sais-tu quoi ? Nous louerons la chèvre d'Amy pour les petits de Minca ! Nous lui en donnerons beaucoup d'argent, et elle sera très contente.

— Et les enfants d'Amy ?

— Nous leur enverrons du lait de notre étable, n'est-ce pas, mère, cela te va ?

Et, sans attendre de réponse, elle avait disparu

et était sur la route qui descendait au village. Un quart d'heure après arrivait déjà un des nombreux enfants d'Amy, tenant la chèvre en laisse derrière Mona, qui présenta la nourrice improvisée avec force plaisanteries et compliments à la chienne-mère.

Plus tard, Léonie était assise à son rouet et Mona sur un petit tabouret, et le livre sur ses genoux, elle commençait à lire. Au milieu de la phrase, elle leva ses beaux yeux, et, songeuse, les attacha sur Léonie.

— Mère, dois-je épouser le cousin de Fauresti ?

La roue cessa soudain de tourner :

— Qui prétend cela ?

— Le cousin lui-même. Il est venu avec sa sottie figure se planter devant moi, je recule, il me suit, jusqu'à ce que je me trouve au mur et ne puisse plus reculer. Alors il me dit : « Savez-vous quoi, ma petite cousine ? Il serait très raisonnable que nous nous mariions !... » Oh ! oui, lui dis-je, très volontiers, à condition que vous restiez à Fauresti et moi auprès de ma mère à Negreni. Dans ce cas, moi aussi je trouverai la chose extrêmement raisonnable. Et il rit bêtement ; tu connais son rire pâteux ; et moi je m'efface et m'échappe et, lui tirant ma plus

belle révérence, je lui dis : — Au revoir, monsieur mon époux, et soyez toujours bien raisonnable ! Et j'étais déjà loin. C'est que, tu comprends, mère, si je me marie, il faut que ce soit par folie, et il faut que je l'aime, beaucoup, beaucoup, presque autant que toi ! Car, comment pourrais-je te quitter sans cela, mère ? Je suis à toi comme la Negra enlace Negreni, je voudrais couler autour de toi pendant cent mille ans.

Et la jeune fille de s'agenouiller devant Léonie et de cacher dans son sein sa tête brune bouclée.

Le lendemain matin, Mona était assise sur un pan de mur à une hauteur vertigineuse, les pieds ballants dans le vide, à pic au-dessus du fleuve. Sa mandoline suspendue sur l'épaule à un ruban rouge, elle préludait, et son petit pied battait la mesure dans l'air. Puis elle chanta une chanson italienne qui glissa sur les feuilles de hêtre comme le chant d'un oiseau, et elle termina par un long trille, comme si elle n'avait jamais su ce que c'était que de reprendre la respiration.

Elle ne se doutait pas qu'en bas, un voyageur en habit gris la contemplait, la lorgnette à la main, et de si près qu'il voyait chaque mou-

vement du gosier, comme chez un rossignol.

Il sentait une chaleur l'envahir de crainte et de plaisir, comme s'il avait grapillé dans la vigne d'un autre. Croyant les ruines inhabitées, il venait de tirer son album d'esquisses et de commencer à dessiner, quand son œil s'était arrêté sur la chanteuse. D'abord il s'était très effrayé de la voir en position aussi risquée, puis cette voix charmante l'avait captivé et enivré, et il restait là, tandis qu'une chanson succédait à l'autre.

Une voix grave de contralto se fit entendre au-dessous de lui :

— Mona !

— Me voici, mère, lui répondit-on d'en haut, et, comme un chamois, la jeune fille sauta de pierre en pierre, sans s'aider de ses mains, avec lesquelles elle arracha une vigne vierge qu'elle enroula autour de ses cheveux.

Fort surprise, elle s'arrêta devant l'étranger qui ôta son chapeau et demandait :

— Pardon, mademoiselle, sauriez-vous me dire à qui appartient cette ruine ?

— A ma mère.

— Et vous visitez souvent ce ravissant endroit ?

— Non, nous y habitons.

L'étranger fit un pas en arrière.

— Y habiter? Cela m'eût semblé impossible. Mais, sans doute, ce n'est qu'en été?

— Oh! en hiver aussi, quand nous ne sommes pas en Italie.

— Dans cette solitude?

— Nous ne sommes jamais seules; — d'abord nous sommes toujours à deux, ma mère et moi, et puis, il y a beaucoup de pauvres gens, et le prêtre, et les bêtes!

L'étranger se mit à rire et d'un rire si agréable que l'harmonie de sa voix frappa Mona; en même temps, ses yeux devinrent si bons et si tendres, que Mona ne put s'empêcher d'y plonger.

— Et les rossignols ont été vos maîtres de chant?

— Quand j'étais petite! mais ensuite ce fut ma mère et puis un professeur italien.

— Avez-vous été longtemps en Italie?

— Deux hivers de suite.

— Et qu'y préférez-vous? Je la connais à fond.

— Moi? Oh! naturellement le *Moïse* et *Dieu le Père* à la chapelle Sixtine, et puis le tombeau des Médicis à Florence... et puis... vous voulez savoir ce que j'aime en Italie?

— Oui.

— Tout!

— Mona! appela-t-on d'en bas.

— Me serait-il permis de dessiner ici?

— Oh! sans doute, naturellement, je demanderai à ma mère!

— Merci! Et cela me fournira l'occasion de me présenter à madame votre mère.

— Au revoir, donc!

Et la charmante créature disparut comme un oiseau.

L'étranger alla directement chez le prêtre, l'interrogea sur les habitants du château, jusqu'à ce qu'il sût toute leur histoire, et, son intérêt grandissant, il pria le prêtre de l'introduire auprès de ces dames.

Mona arriva sur la terrasse le pas lent et rêveur, le regard vague.

— Qu'y a-t-il donc, mon enfant? demanda Léonie.

— Je songeais à l'Italie.

— En suite de ton chant?

— Oui, d'abord; puis j'ai rencontré un monsieur, un peintre, je crois, qui m'en a parlé, — non, qu'il était étonné! Il me demande à qui est cette ruine, et je lui réponds : « A ma mère! » Tu aurais dû voir sa mine! C'était trop drôle. Et

puis il rit très agréablement, en *ré* mineur. — Il est tout autre que les autres.

— As-tu longtemps causé avec lui ?

— Oh ! non, très peu ! Tu m'as tout de suite appelée !

L'expression de Léonie était singulièrement soucieuse, tandis qu'elle considérait le doux visage de Mona.

— Il serait fort désagréable que toute sorte de voyageurs vinsent nous déranger dans notre solitude pour visiter la ruine, dit-elle.

— Mais si ces personnes sont agréables, mère ?

— Et que l'on s'entretienne tout de suite de l'Italie avec elles, n'est-ce pas ?

Mona rit.

— En voilà un auquel nous chanterons à l'église, n'est-ce pas, mère ?

— S'il veut nous entendre ?

— Mère, celui qui rit ainsi est musicien, je te le garantis.

Le jour suivant, le prêtre amena avec lui son hôte qui s'était installé dans sa maison pour quelque temps, dans le but de peindre.

— Comte Demètre Ralitz ! dit le prêtre.

Et Léonie se retint au dossier de sa chaise tandis qu'elle le saluait. Ce nom avait une signification grave pour elle, et un regard jeté

sur Mona l'assura que ce devait être *celui-là*.

Des fiançailles à Negreni et une noce dans la petite église, c'est tout un poème, et c'en serait un sans ce milieu, quand l'amour éclot en une Mona.

— Mère, il m'a dit qu'il m'aimait ! Te rappelles-tu ce qu'on éprouve ? C'est tout juste comme quand le soleil brille sur une petite feuille. Alors, elle devient un arbre, mère ? Tu n'en as plus souvenance ?

— Si, mon enfant, je crois me le rappeler.

— Mère, s'il cessait un jour de m'aimer, j'en mourrais !

— Oui, si l'on pouvait mourir si vite !

— Mais comment pourrait-on encore vivre ? Non, mère, tu ne sais pourtant pas ce que c'est que l'amour !

— Peut-être non.

— Et sais-tu ce qu'il m'a dit ? (d'une voix mystérieuse) : « Mon tout !... » Et alors mon cœur a bondi jusqu'à ma bouche, et j'ai tremblé !...

— Promettez-moi de rester fidèle à ma belle enfant ! avait dit Léonie le jour des noces. N'est-ce pas, vous penserez toujours à votre serment ? Car vous ne savez pas ce que c'est que de briser un cœur aimant !

Et Mona avait été d'une beauté angélique sous

son voile; la voiture l'avait emportée, et Léonie retourna dans sa chambre solitaire.

Là, elle tomba à genoux devant le siège où Demètre s'était toujours assis.

— Mon Dieu! pria-t-elle, à présent ma dernière tâche est remplie sur terre. A présent, prends-moi à Toi, j'attends déjà depuis si longtemps!...

Il sembla que ce fût une réponse quand, forte et bien portante qu'elle était, pour la première fois elle s'alita, se plaignant de grandes douleurs dans le cœur et dans les membres. Bientôt son état empira tellement que l'on fit revenir les jeunes gens. Et Mona put payer toute sa dette de reconnaissance pendant les longs et pénibles mois de souffrance que Léonie eut à subir comme dernière épreuve. Elle souffrait sans se plaindre, en héros, et Mona était la fille la plus tendre, Demètre un fils dévoué pour elle. Il la portait sur ses bras, il lui faisait la lecture, il relayait Mona de ses soins; aussi Léonie disait-elle souvent: « C'est le temps le plus heureux de ma vie. » Et pourtant ses souffrances dépassaient souvent la mesure de ce qu'on peut supporter. Mais sa constance ne se démentait pas. Avec sa bonté habituelle, elle faisait oublier aux autres ses propres douleurs. Comme une auréole de sainte ses cheveux blancs

encadraient son visage transparent, et des paroles de sagesse tombaient de sa bouche comme des perles de grand prix.

A ses côtés s'épanouissait le bonheur des deux jeunes gens, aussi bien que si la maison n'avait pas été une maison de moribonde ni Léonie une martyre. Elle voulait les voir toujours joyeux. Souvent sa main reposait dans celle de son gendre, et tous deux prêtaient l'oreille à la superbe voix de Mona qui semblait gagner en force et en étendue.

— Cela me fait un tel chagrin, dit-elle une fois, d'avoir troublé votre voyage de noces et de vous lier maintenant à moi, au lieu de vous donner la liberté de vous bâtir votre propre nid!

— Chère mère, répondit le jeune homme, nous rendons grâce à Dieu pour chaque heure passée auprès de toi!

Elle passait des nuits entières dans des souffrances indicibles, mais n'en disait mot, pour qu'on ne veillât pas auprès d'elle.

— N'est-ce pas, mère, mon enfant s'appellera Léonie, ou Léon si c'est un garçon? et je prie Dieu tous les jours qu'il hérite de ton âme de lion!

Mona ne comprit pas l'expression étrange qui passait sur les traits de sa mère; car elle ne savait

rien du passé. Seulement, les yeux de Léonie devinrent plus grands, comme si elle contemplait des horizons lointains, tout son passé de souffrances. Une fois encore, l'ancienne douleur lui serra le cœur, encore une fois ce cri retentit en elle : « Stérile ! » malédiction qui avait pesé sur toute sa vie ; puis elle passa sa main sur son front et sourit.

— Promets-moi, mon enfant, que tu regarderas une abondance d'enfants comme une bénédiction et que tu recevras chaque nouvel arrive avec la même joie et la même reconnaissance que si c'était le premier.

Le prêtre la visitait souvent, et toujours il s'en allait de chez elle consolé et fortifié.

— J'ai traversé un enfer, disait-elle, mais aussi maintenant je suis déjà au ciel ! A présent tout est clair. D'abord je murmurais d'avoir à vivre seule ; mais je sais maintenant pourquoi. Je devais vivre pour Demètre et revivre en son enfant — et maintenant seulement, il m'est permis de m'en aller ! Et tout est lumière autour de moi ! Les ténèbres se sont dissipées, les doutes se sont tus. Maintenant je sais que Dieu a accepté le sacrifice de toute ma vie, par la paix qu'il m'accorde. Le ciel doit pourtant être bien beau, qu'on acquiert par tant de peines !

Un accès de douleur l'empêcha de parler.

Mais elle sortit une petite cassette et la donna au prêtre.

A distribuer! était écrit sur les rouleaux d'or qui la remplissaient.

— Toni, dit-elle, attache-toi à Mona et sers-la bien, elle et son enfant, auquel tu parleras de... Gabriel !

Les larmes empêchèrent Toni de répondre.

Le soleil se couchait dans toute sa gloire, quand ses traits se transfigurèrent soudain.

— Mona, appela-t-elle, n'entends-tu pas? On frappe! Va vite voir! On frappe!

Mona ouvrit.

— Non, mère, il n'y avait personne.

La figure de Léonie devint encore plus rayonnante.

— On frappe encore! Oui, je viens! Demètre! Gabriel! mon Gabriel! Ils sont tous là, et le ciel est ouvert!

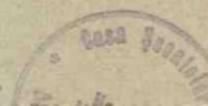
Et un sourire de béatitude sur les lèvres, elle s'endormit dans les bras de ses enfants, qui la virent soudain revêtue du charme de je ne sais quelle jeunesse, de la splendeur du grand amour qui avait rempli sa vie. Et, devant son corps, le jeune homme raconta à Mona en pleurs toute son histoire, que Léonie lui avait toujours

cachée pour ne pas jeter d'ombre sur sa jeunesse.

Mona devint tout ce qu'en avait espéré Léonie et aussi heureuse que Léonie eût pu le devenir, sans ce premier coup frappé à sa porte...

PABLO DOMENECH

RÉCIT DE MŒURS MILITAIRES



PABLO DOMENECH

(D'après le récit d'un témoin oculaire).

Le général don Fernando de Ybarreta, arrivant par la chaussée de Santander pour débloquer Bilbao qu'assiégeaient les carlistes, se trouvait arrêté dans la vallée boisée de Somorrostro, car les collines de San Pedro Abanto étaient fortement retranchées et formaient une série d'insurmontables obstacles.

Or, ce jour-là, il s'agissait d'enlever ces positions; mais cent bouches de canon vomissaient la mort.

Don Fernando s'était installé avec son état-major dans une maison de ferme dont les fenêtres murées de briques étaient percées d'étroites meurtrières. Les balles grésillaient ferme sur la façade qu'elles criblaient de trous.

Les troupes montaient courageusement à l'assaut ; mais elles étaient reçues si vivement, qu'elles s'arrêtaient, hésitantes.

— Señores ! fit le général, cela ne marche pas ; les enfants donnent tant qu'ils peuvent, mais il en tombe trop par terre ; ils finiront par perdre courage : il faut leur rendre du cœur au ventre ; je vais avec eux un moment là-haut, et s'il vous plaît, vous pourrez m'accompagner.

Puis, s'approchant d'un jeune Français qui avait suivi l'état-major :

— Vous, lui dit-il tout bas en français, restez ici !

La rougeur monta au visage du jeune homme jusque sous la racine des cheveux.

— Bon, bon ! c'est compris, reprit le général en riant. Vous êtes Français au milieu d'Espagnols ! deux peuples vaniteux. Venez avec nous, enfant, puisque vous n'êtes pas raisonnable !

Il s'élança sur son cheval, donna de l'éperon et galopa jusqu'au haut d'un petit tertre gazonné qui dominait le tournant de la route.

C'était un homme de bonne mine, très humain, aux yeux bruns très doux, moustaches blanches à pointes tombantes, barbiche à la française, les joues couperosées, d'un embonpoint sérieux, d'une bravoure élégante à force de simplicité.

Les compagnies de *cazadores* allaient intrépidement jusqu'à un certain ravin où la mort tombait en grêle; là, comme affolés, les hommes se retournaient en courant, cherchant des rochers, des arbres, n'importe quel abri; et, s'étant reformés derrière les mamelons, ils revenaient à la charge.

A chaque fois qu'un nouveau détachement passait, le général se dressait sur ses étriers, ôtait son képi :

— Ah! criait-il, voici Cordoba, vive Cordoba! Voici Mendigorria, vive Mendigorria! Nous allons voir si les gars de Cordoba ont de quoi plaire aux filles! En avant, Cordoba! En avant, Mendigorria!

Et les pauvres diables de crier : « Vive le général! »

— Vive l'Espagne! répondait le général.

Deux mille hommes étaient déjà tombés. Don Fernando cependant fumait tranquillement un énorme cigare, très cher et délicieux, qu'il n'ôtait de ses lèvres que pour en secouer délicatement la cendre du bout de son doigt ganté de blanc, ou pour pousser un cri de guerre.

Les autres fumaient, eux aussi, mais nerveusement, par bouffées à saccades; un cigare ne durerait guère que cinq minutes; car, sur le mame-

lon, les balles pleuvaient. A côté du général, se tenait son petit trompette, qui, une main sur la botte droite de don Fernando, dans l'autre son clairon d'argent, interrogeait sans cesse son chef du regard, prêt à sonner une fanfare quelconque. Une balle le toucha au front. Sans pousser un soupir, il roula dans l'herbe.

— *Pobreito!* (Pauvre petit!) fit le général. Rappelez-moi ce soir, messieurs, que je veux moi-même écrire à ses parents; ce sont de braves gens d'à côté de chez moi.

A ce moment arrivaient les chasseurs du régiment « Havana », commandés par le lieutenant-colonel don Vicente de la Cueva. Sitôt que le général l'eut aperçu, se dressant plus haut encore sur ses étriers, il poussa un formidable hurra qui les électrisa.

Don Vicente passait pour un lion de bravoure.

Il y avait peu de temps, — don Vicente étant encore capitaine, — que dans l'armée de don Fernando une compagnie après l'autre s'était « prononcée ».

Après une chaude journée, le capitaine avait cru pouvoir s'endormir, et, s'étant déshabillé à moitié, s'était laissé choir sur un lit.

Tout à coup, il lui sembla entendre du bruit au-dessous de lui. Nu-pieds, en chemise et en

caleçon, la tête entourée d'un foulard rouge, il descend et voit ses hommes en train de rassembler leurs effets et de boucler leurs ceinturons aux fumeuses lueurs de torches de résine.

L'entrée subite du capitaine les stupéfie ; un seul, plus effronté, s'avance vers lui, et, d'un air menaçant :

— Eh bien, don Vicente ?

Mais lui se saisit d'un escabeau, en assène un coup sur la tête du mutin, qui s'abat à terre ; puis, d'une voix de tonnerre, il commande :

— *A las armas!* (Aux armes!)

Après s'être consultés d'un regard peureux et en dessous, ils obéissent et prennent leurs fusils.

— Attention!... Présentez armes! commande le capitaine, et il passe lentement devant eux, les perçant de son regard de flamme, si bien que le sol se dérobaît sous leurs pieds. Je devrais tous, dit-il, vous livrer à la justice ; mais je tiens compte de votre retour à l'ordre, et je n'en ferai punir que quelques-uns, au hasard. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf... Sortez, numéro dix ! Onze, douze, etc... Sortez, numéro vingt !

Les hommes obéissaient, pâles, à demi morts de frayeur. Mais un sourire glissa sur son fin visage.

— Allons, dit-il, garçons (*muchachos*)! je vois que vous êtes au fond aussi bons que braves; je vous pardonne à tous, couchez-vous et dormez bien!

A partir de ce jour, il fut l'idole de ses hommes.

Le lendemain matin, ils montaient à l'assaut d'une redoute, y compris l'assommé qu'il avait guéri lui-même.

Petit, maigre, don Vicente s'abstenait de toute boisson alcoolique, mangeait à peine, avait de petits pieds, des bagues à tous les doigts, une petite moustache teinte de noir, une forte mâchoire, signe d'une grande puissance de volonté.

C'est donc à bon escient que le général avait si joyeusement acclamé les chasseurs de « Havana ». Néanmoins, eux aussi, en dépit de leur bravoure, hésitaient à franchir le redoutable fossé. La plupart des officiers étaient tombés; les hommes, indécis, regardaient ce chemin de mort qu'il fallait gravir.

— Garçons! qu'est-ce qu'il vous prend? s'écrie un jeune homme agile et bien pris, aux yeux bruns étincelants, et dont la barbe rare, en deux pointes, frisotte autour du menton.

C'est lui, Pablo, Pablo Domenech, dont l'indomptable courage est passé en proverbe dans le camp tout entier.

— Avez-vous peur qu'il ne fasse chaud là-haut? Allons donc! c'est un jeu d'enfants!

Et, ce disant, il avance délibérément, mais sans hâte, tire sa blague à tabac, roule une cigarette qu'il fiche derrière l'oreille, en roule une autre, l'allume et se met à fumer.

Puis il regarde autour de lui. Les autres hésitent toujours. Alors il jette son fusil sur l'épaule, et, les mains dans les poches, marche en fumant, aussi tranquillement que s'il s'agissait d'une simple promenade et que l'on tirât à petits pois, par plaisanterie.

Un frisson passa dans les rangs; ils s'ébranlent, et, poussant un vibrant hurra! tous s'élancent à sa suite.

Du haut du tertre, le général observe à travers sa lorgnette les phases de la lutte; son visage s'empourpre.

— Quel est celui-là qui monte tout seul à l'assaut? s'écrie-t-il. En vérité, il fume! Voilà que les autres se ravisent; ils prennent leur élan; ils le suivent au pas de charge. Bon nombre reste encore debout. Hurra! la redoute est prise! la journée est à nous! Qu'on m'amène l'individu qui les a entraînés!

L'aide de camp pique des deux et revient avec Pablo Domenech, encore noir de poudre.

— Voici la croix d'honneur pour toi, mon garçon !

Pablo salue avec une grâce et une dignité tout espagnoles, aussi imperturbable dans la joie que sous la grêle de balles.

— Tu es fée, sans doute, pour aller ainsi tout seul à l'assaut des redoutes ?

— Oui, mon général.

Légère hilarité dans l'état-major.

— Comment, tu serais réellement invulnérable ?

La bonne figure du général a pris une expression malicieuse. Mais, d'un air très sérieux, Pablo sort de dessous sa chemise une petite image de saint.

— C'est ma *novia* (fiancée) qui me l'a donnée; les balles ne peuvent rien contre moi.

Pablo a la voix douce et agréable, l'air un peu gouailleur, des lèvres minces et mobiles sous sa fine moustache, petits pieds et petites mains; tous regardaient avec plaisir ce gars de svelte et robuste allure.

— Présente-toi pour la grand-croix, la croix laurée de San Fernando, mon garçon ! dit le général.

Cette fois-ci, une rougeur a passé sur le teint mat de Pablo, ses prunelles étincellent, ses narines se gonflent un peu, à en paraître presque

transparentes, et sa poitrine s'élargit tandis que ses lèvres se serrent légèrement.

La croix de San Fernando ! Il faut la postuler soi-même et prouver qu'on en est digne. Puis on désigne un avocat qui conteste votre droit à la posséder, jusqu'à ce que les chefs eux-mêmes viennent témoigner de votre action d'éclat. Cette croix n'est pas attachée en évidence, mais cousue sous la tunique pour être portée toujours.

Quelques jours plus tard, Domenech se tenait debout à côté d'un compagnon à lui, lequel avait placé une feuille de papier sur un tambour entre ses jambes et écrivait sous sa dictée, la tête penchée, la main pesante et maladroite. C'était un grand chagrin pour lui et pour tous, cette ignorance d'écrire qui l'empêchait de passer sous-officier.

La lettre était rédigée comme suit :

« Ma chère Paquita,

» J'espère que tu es en bonne santé et que tout va comme tu veux. Moi, je vais bien. On m'a donné la croix de San Fernando. Pourquoi, je ne sais pas. Le général m'a demandé si j'étais à l'épreuve des balles. Alors, je lui ai montré l'image sainte que tu m'as donnée. J'espère qu'on me renverra dans quatre semaines, et si tu ne

m'as pas oublié jusque-là, nous ferons notre noce.

» Je te salue.

» Ton

» PABLO DOMENECH. »

Il y avait longtemps encore jusqu'au terme fixé par Pablo, quand le commandant l'appela chez lui.

— Le médecin du régiment veut t'avoir pour brosser, mon garçon, parce que tu es adroit et consciencieux.

— Mon commandant, épargnez-moi cela, je vous en prie ! Je ne peux pas servir. Nous sommes d'une noble famille et, de père en fils, maîtres dans nos propres terres. Je ne peux pas être serviteur.

— Mais, Domenech ! Toi, le soldat le plus rangé, le plus obéissant de l'armée, aujourd'hui, pour la première fois, tu te rebelles ? Mais songe donc que c'est toujours encore le service du roi !

Les lèvres de Pablo se contractèrent et il devint très pâle.

— Soit, j'obéirai, mon commandant, puisque c'est vous qui le voulez ! dit-il à mi-voix et avec un regard singulièrement triste.

Le soir, il se présentait chez le médecin du ré-

giment, et tout en tortillant son bonnet dans la main :

— Je vous promets, dit-il, d'être un fidèle serviteur, mais je voudrais vous adresser une prière.

— Eh bien, parle, mon garçon.

Le médecin du régiment, don Ramon Etchebaster, un excellent chirurgien, était Basque. Il était grand, replet, fortement sanglé dans sa tunique; il avait le visage coloré, la moustache blanche et hérissée, des yeux gris clair, agaçait volontiers les jolies servantes d'auberge; il était irascible, mais bon.

— J'aime à travailler et ne me plaindrai jamais de trop de travail, reprit Pablo lentement et avec une certaine hésitation dans la voix. Vous me gronderez si vous voulez, me direz des gros mots. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne jamais lever la main sur moi, ne pas me toucher! Sinon, je ne sais ce que je ferais.

— Comment me viendrait-il à l'idée de te battre? Je compte sur toi et te traiterai toujours bien.

— Je voulais simplement vous avertir. On ne sait jamais ce qui peut arriver, et c'est une chose que je ne saurais supporter. Vous y songerez, n'est-ce pas?

— Sans doute, mon garçon. Mais je suis sans

appréhension. Je sais qu'on peut avoir confiance en toi : aie donc aussi confiance en moi.

Pablo sortit le visage très sérieux, et commença à faire son service avec zèle et conscience. Mais l'expression gaie de son visage s'était envolée, les joyeux discours se taisaient sur ses lèvres. La démarche élastique avait perdu de sa fierté et de son aisance.

— Que fait Domenech ? avait demandé le commandant.

— Oh, il est pour moi comme une mère ! répondit le chirurgien. Je n'ai plus à penser à rien. Domenech pense pour moi, il soigne pour moi comme une mère, me laisse le bougonner, sans s'émouvoir, il est éveillé, ne bavarde pas ; bref, c'est une perle.

— Un héros ! répliqua le commandant.

Pablo s'ingéniait à procurer à son maître toute espèce de petits agréments, quand celui-ci revenait harassé, navré, des salles d'ambulance, où maint vigoureux jeune homme exhalait son dernier souffle, d'où maint père de famille sortait estropié à jamais ; et l'ennui de don Ramon se traduisait fréquemment en impatience et en violences.

Mais jamais Pablo ne se départait ni de sa douceur, ni de son calme.

— Ce soir, Domenech, je serai de retour à sept

heures, fais en sorte que mon souper soit prêt à mon arrivée ; j'ai à faire une opération difficile et rentrerai fatigué.

Et, ce disant, don Ramon endossa son uniforme, le boutonna et sortit en hâte.

Pablo, lui, de préparer avec soin le repas du soir ; il fait griller un bifteck aux pommes ; au coup de sept heures, tout est prêt et un arôme engageant se répand dans la chambre. Mais le docteur ne venait pas.

Contristé de ce retard, Pablo couvre les mets pour les empêcher de se refroidir. Il songe bien à tout jeter et à cuire à nouveau ; mais d'instant en instant son maître pouvait rentrer, affamé, impatient. Mieux valait-il qu'il trouvât un mauvais repas que rien du tout, après un long jour de fatigant labeur.

Tantôt il s'asseyait sur le seuil de la porte, tantôt il rentrait dans la chambre. Huit heures sonnèrent, puis huit heures et demie. Le ciel s'était couvert de lourdes nuées, grosses d'orage, l'obscurité tombait rapidement. Enfin, dans le crépuscule et se détachant sur les noirs nuages accumulés, parut la silhouette de don Ramon, et du pas fiévreux qui lui était habituel dans ses moments d'irritation, celui-ci entra brusquement, jeta son képi dans un coin, se laissa tomber sur

l'unique chaise du logis, éloigna les lumières, rapprocha les aliments.

Pablo fit remarquer qu'ils seraient mauvais, qu'ils étaient prêts depuis longtemps déjà. Don Ramon, lui, semblait ne rien entendre du tout, mais se versait rasade après rasade, tempêtait contre les aides, des ânes ! contre les soldats du train, des chenapans ! contre cette stupide Croix-Rouge, et contre les bandages qui étaient détestables. Puis il se tut et commença de manger.

Mais le repas si appétissant, si soigneusement préparé était perdu, la viande coriace, les pommes de terre froides.

— Sale manger ! Bon pour des chiens ! fit le docteur à plusieurs reprises ; puis il cracha ce qu'il avait en bouche, jeta les plats à terre avec fureur et frappa Pablo au visage.

Celui-ci se précipita hors de la chambre, dans la nuit et l'orage. Le docteur restait là, immobile et comme subitement dégrisé. Il se rappelait la prière de Pablo et, poigné par la honte, regardait les débris épars sur le plancher. Il alla à la fenêtre que fouettait l'averse. Il sortit sa montre, vit qu'il était en retard d'une heure et demie, et un sentiment de malaise et d'angoisse l'envahit, car son cœur se gonflait dans sa poitrine.

Il attendait, épiant le retour de Domenech.

Les chandelles coulaient et les flammes vacillaient au courant d'air que laissaient passer les fenêtres disjointes.

Don Ramon arpenta pendant longtemps l'étroit réduit.

— Mauvaise journée, pensa-t-il. Plusieurs opérations manquées et, pour comble, cette humiliation!

Il se rappelait ses fréquents emportements envers Pablo qui, lui, n'avait jamais murmuré. Chaque petite scène de ce genre repassait devant ses yeux, mais accentuée, exagérée. Par exemple, il réparerait certainement ses injustices. Il achèterait une bague pour la *novia*; il aiderait à monter le jeune ménage.

Mais il avait beau s'arrêter, prêter l'oreille au moindre bruit : aucun pas ne se faisait entendre, et seule la pluie ruisselait le long des carreaux.

Lassé enfin il se jeta sur son lit et éteignit les lumières. Longtemps le sommeil le fuit, car près de s'assoupir, il lui semblait entendre le pas de Domenech, et il se réveillait en sursaut, jusqu'à ce qu'enfin, la fatigue ayant vaincu l'oppression de son cœur et son désir de réparer sa faute, il se fût endormi d'un lourd sommeil.

Cependant Pablo errait dans la campagne comme un insensé. Parfois, à la lueur d'un éclair,

voyant émerger une croix, il s'agenouillait, essayait de prier. Mais la prière ne montait pas jusqu'à ses lèvres. Un seul mot y revenait sans cesse : « Vengeance ! » Vengeance de l'homme qui l'avait frappé en plein visage, lui, l'orgueilleux Pablo, le libre, l'innocent Pablo ! Puis il réfléchissait que la religion chrétienne exige qu'on soit patient, et que s'il se vengeait, lui-même il mourrait.

— Et ma belle petite *novia*, ma bien-aimée ! gémissait-il. Ils me prendront, me fusilleront comme un chien, et comme un criminel, on ne me donnera même pas une tombe chrétienne, en terre bénite !

Il se disait cela ; mais le soufflet brûlait sa joue, et les ruisseaux de pluie ne la lavaient pas, ne la rafraîchissaient pas. Il se jeta par terre et mordit l'herbe ; il se cogna la tête contre le pied de la croix, mais on eût dit que de l'airain en fusion coulait dans ses veines. Il lui semblait que sa poitrine et sa tête allaient éclater. Parfois il ouvrait toute grande la bouche, se sentant étouffer, et se frappait la poitrine à poings fermés pour pouvoir respirer.

« Et je l'avais averti, pourtant ! Et il n'en a pas tenu compte ! et pourquoi ? parce que peut-être un blessé était mort entre ses mains ?

Comme si ça ne revenait pas au même, un de plus, un de moins, qu'on tombe sur le champ de bataille, ou sous le couteau, où... »

Il n'acheva pas, car à ces dernières paroles, son cœur avait cessé de battre.

Puis il songea qu'il avait toujours été honnête, sans reproche et bon, et que dans peu d'heures il ne serait plus le même...

Mais ce coup au visage ne l'avait-il pas déjà dégradé? Pouvait-il tomber plus bas? Il se secoua. Une telle haine l'emplissait contre don Ramon, qu'il eût voulu se précipiter sur lui, l'étrangler dans son lit. Mais non, pas ainsi, pas ainsi...

Il s'assit sur une pierre, laissant l'eau couler à travers ses vêtements, et se mit à tirer nerveusement les pointes de sa barbe, comme s'il eût voulu les défaire. — Il avait la croix des braves, il était désigné pour la distinction la plus insigne, et il allait commettre l'action d'un lâche!

Mais l'action de don Ramon était encore plus lâche; car Pablo était sans défense, et il l'avait déshonoré!

Il enfonça la paume de ses mains dans ses yeux, car il sentait y monter comme des gouttes de sang. A cette heure, il haïssait aussi le commandant qui l'avait humilié, lui si orgueilleux,

en le forçant à servir. Et pourtant il l'aimait passionnément, son commandant. C'est pour lui qu'il avait accompli son haut fait d'armes et mainte autre action héroïque ; pour lui, il avait accepté cette humble position ; il eût passé par le feu pour lui !

— Ah ! don Vicente ! don Vicente ! disait-il tout haut. Et je t'aime pourtant, car tu es un héros. Ah ! don Vicente, pourquoi as tu trop demandé de moi ; Et si je fais *cela*, don Vicente, tu me feras fusiller, et ensuite tu seras très triste !

Et une chaleur lui montait de la gorge aux yeux et des sanglots secouaient violemment sa poitrine. Il frappa le sol du pied, grinça des dents, se leva et s'enfuit plus loin.

Dans une gorge sauvage, il s'appuya contre un rocher suintant la pluie ; il eût voulu mettre des espaces entre don Ramon et lui, pour ne pas faire ce qu'il était forcé de faire. Rien ne pourrait laver sa honte que le sang. Et tuer, c'était jouer sa propre vie. Sa vie ? Que lui importait ! Vivre flétri, déshonoré !...

Et alors l'image de sa petite fiancée lui revenait.

Comme elle pleurerait, quand elle apprendrait sa mort. Mais comment oserait-il encore l'embrasser ? Il passa à plusieurs reprises sa manche trem-

pée d'eau sur son visage, comme pour en éloigner ce qui y était attaché.

Mais l'eau du ciel ne lave pas du déshonneur!

La pluie tombait avec un bruissement sinistre dans la gorge; des torrents s'étaient formés qui dévalaient en bas des rochers et se réunissaient au fond en un fleuve écumant. Pablo entendait le bruit et sentait l'eau dégoutter de sa nuque. Mais l'obscurité était encore si opaque qu'il n'eût pu distinguer sa main devant ses yeux. Il frappa du poing le rocher contre lequel il s'appuyait et réfléchit que la destinée était non moins dure et froide envers lui que ce rocher; mais que lui aussi saurait se montrer dur et froid.

La douleur ou la souffrance existaient-elles encore pour lui? Il ne savait plus qu'une chose: « Vengeance! » Et la gorge sonore répondait en accords menaçants, comme si elle eût gardé l'écho des batteries retentissantes qui avaient rugi audessus d'elle et qui, elles aussi, entonnaient un chant de vengeance.

Enfin l'aube froide, blafarde, commença à poindre.

Pablo leva les yeux vers le ciel. Sa bouche était amère, ses yeux empreints d'une tristesse farouche; telle Némésis, lorsqu'elle effleure la terre

chargée de crime et va écraser ceux qui se croyaient en sûreté...

Il chercha la croix devant laquelle il était resté longtemps si agenouillé; et, ne la trouvant point, s'agenouilla devant une autre, où était suspendue une couronne flétrie et dégouttant l'eau, et dit :

— Doux Jésus ! pardonne au pauvre pécheur qui m'a frappé et à l'autre pauvre pécheur qui n'a pu supporter l'infamie!...

En ce moment, les nuages s'entr'ouvraient et très haut s'empourpraient comme des montagnes qui flamboient.

Le soleil se levait.

* * *

La parade du dimanche. Les troupes sont alignées. Le général don Fernando et son brillant état-major arrivent au galop de leurs chevaux. Le thym encore humide de pluie embaume sous les sabots des chevaux qui l'écrasent. Dans le ciel d'un gris de cendre, les nuages, charriés avec lenteur, montent comme une fumée de canons. Les arbres secouent la pluie et le sol détrempé cède sous les pieds des chevaux.

Radieux, le général passe au pas en revue ses troupes, salue et leur crie :

— Bonjour, mes enfants!

A quoi on lui répond par un cri retentissant de :

— Vive le général!

Il les examine complaisamment, aperçoit aussi Pablo et s'étonne de le voir si sombre, mais l'oublie l'instant d'après. Puis suivent les commandants, les aides de camp, les médecins... Pablo est dans son rang et présente les armes. Personne ne remarque de quels regards affamés il dévore don Vicente; celui-ci, par contre, s'aperçoit qu'il ne porte pas sa croix... mais il ne voit pas qu'à la place où elle avait été accrochée jusqu'ici, son cœur bat violemment... Maintenant, don Ramon arrive... Alors Pablo devient pâle comme la mort, fait trois pas en avant, épaule, tire, et don Ramon, frappé au cœur, tourne le regard vers lui, entr'ouvre les lèvres, puis tombe de son cheval sans proférer une parole...

Pablo jette alors son fusil à terre, croise les bras, laisse retomber sa tête sur sa poitrine et attend tranquillement qu'on l'arrête.

On se demandait si Domenech avait perdu la tête, et l'on attendait avec anxiété le dénouement...

L'après-midi même, il passait en conseil de guerre.

— Est-cè volontairement que tu as tué don Ramon ?

— Volontairement !

— Que t'avait-il fait ?

— Il m'avait frappé au visage.

Tous se regardèrent.

— Et qu'avais-tu commis pour qu'il te frappât ?

— Rien.

— Il t'a frappé pour rien ?

— Pour rien, je le jure !

— Mais comment cela se peut-il ?

Il raconta les choses tranquillement, simplement. On cherchait des circonstances atténuantes.

— Savais-tu que ton fusil était chargé ?

— Je l'avais chargé moi-même.

— Et tu es venu avec l'intention de le tuer ?

— J'y étais fermement résolu.

— Et tu n'as pas réfléchi que tu mourrais ?

— Je le savais.

Un imperceptible tremblement des lèvres dénotait seul son émotion. Les officiers se consultèrent ; mais la loi était implacable.

— Demain, au lever du jour, toi, Pablo Domenech, tu seras fusillé.

Les muscles de son visage ne bougèrent pas ; les yeux grands ouverts, il écouta la lecture de son arrêt de mort.

Sa dernière nuit, il la passa presque tout entière avec le prêtre, auquel il remit sa croix et son image sainte pour les donner à sa *novia*.

— Elle ne m'a servi, dit-il avec un triste sourire, que contre les balles, non contre les coups!

Dans le camp, on était réuni par groupes autour des feux et l'on commentait l'affaire, tantôt avec violence, tantôt à voix basse, les uns louant, les autres blâmant, selon la nature de chacun; et quand vint l'aube tous avaient le cœur gros.

C'est dans un ciel bleu, sans nuages, que le soleil se levait.

Au-dessus de Somorrostro, sur un plateau, est situé un petit cimetière à moitié en ruine, d'où l'on aperçoit entre deux coteaux boisés le golfe de Biscaye. Encadrée de chênes et de hêtres, la nappe de la mer bleuit au loin. Le sol est rouge, là où les fleurs ne le tapissent pas.

Le vieux mur du cimetière, que recouvre une luxuriante végétation de mousses et de fleurs, se teintait de rose. Les arbres séculaires avaient des chuchotements en s'inclinant sous la légère brise de mer. Et un oiseau se prit à jeter sa claire chanson dans l'air du matin.

Alors, le sol retentit de pas fermes et cadencés, tandis que le son voilé des tambours se faisait

entendre, et, se déployant sur une vaste étendue, les troupes avancèrent, en tête le superbe régiment de hussards *Pavia y Princesa*, les lanciers de la *Lucana*, puis l'artillerie, composée d'Aragonais, beaux hommes, braves, au muscles de fer, aux yeux de braise. Suivaient les chasseurs de la *Havana* ; neuf sapeurs en furent détachés qui se placèrent dans le voisinage du cimetière.

Ils étaient là, tous en ligne ; sauf quelques brefs commandements, profond silence. Si profond qu'on eût cru entendre le bruits des lames sur la plage — ou les battements de son propre cœur...

C'est presque à voix basse que don Vicente avait donné l'ordre de détacher les sapeurs. Ses traits étaient si tirés que la peau semblait adhérer aux os. Un frisson traversa les rangs et tous regardèrent le prêtre qui, vêtu des insignes sacerdotaux, montait à pas lents les degrés du petit autel, hâtivement, grossièrement équarri.

L'image du Sauveur se détachait, austère, sur sa croix, et semblait contempler la scène... et deux cierges brûlaient sans lumière au grand rayonnement du jour.

Puis on amena Pablo, dont les mains étaient liées. Mais sa démarche était franche, sa tenue

fière, son œil vif. Agenouillé devant l'autel, il entendit dire la messe et reçut la communion avec dévotion et recueillement. Puis, s'étant relevé, son regard embrassa en un adieu suprême les hauteurs boisées, et loin, loin, l'Océan...

Un officier s'approcha de lui et lui demanda s'il avait encore un vœu quelconque à émettre ?

— Oui, dit-il. Le commandant don Vicente me tendrait-il la main ?

— Sans doute, et avec joie !

On le conduisit devant le commandant ; mais alors il agita les mains pour montrer qu'elles étaient liées. Sur un signe de don Vicente, les cordelettes furent dénouées.

Puis solennellement leurs mains s'étreignirent pour la dernière fois. Le commandant avait les joues sillonnées de larmes ; Pablo avait le visage presque serein.

Sans une hésitation, Domenech regarda le mur et se tournant encore une fois vers don Vicente :

— *Ahora?* (maintenant?) dema da-t-il d'une voix ferme.

Celui-ci inclina la tête. Alors Pablo s'avança vers les sapeurs, leur fit à chacun un signe de la main, et leur dit adieu. Ils pleuraient, eux.

Puis, se plaçant tranquillement contre le mur,

il contempla encore une fois le soleil, et commanda lui-même d'une voix forte :

— *Fuego!*

Au même moment, la décharge retentit, et il s'affaissa à terre...

Ils étaient en petit nombre, ceux dont les yeux étaient restés secs et, durant plusieurs minutes, tous ces braves rassemblés sur la colline de Somorrostro, cherchèrent vainement à reprendre leur sang-froid.

Enfin le général, élevant la voix, commanda de faire défiler les troupes devant le cadavre.

— Hélas ! est-ce donc bien nécessaire ? demanda timidement le Français.

— Oui, mon enfant, cela doit être pour la discipline. Mais là-bas, dans la chapelle, est étendu le cadavre de don Ramon. Et tous mes officiers vont défiler devant, lui pour qu'ils n'oublient jamais qu'on n'offense pas celui auquel on ne peut pas donner satisfaction.

UNE BELLE-MERE

UNE BELLE-MÈRE

Les yeux bleus vont aux cieux, les yeux noirs vont en purgatoire! Des bouches joyeuses se renvoyaient en chantant ce refrain dans la salle d'études du couvent.

— Et les yeux verts? demanda une jeune fille élancée aux yeux vert de mer, longs cils noirs et sourcils allongés qui se rejoignaient presque à la racine d'un nez mince et aristocratique.

— Les yeux verts vont en enfer! riposta la jeune fille aux yeux noirs, comme si sa part à elle avait été de beaucoup préférable, malgré que le ciel lui fût fermé.

Les sourcils de la première se froncèrent un peu; mais sa bouche entr'ouverte souriait en dé-

couvrant à demi les dents, quand la porte s'ouvrit et une religieuse au visage sévère fit son apparition.

— Éléonore! dit-elle, en allant droit à la jeune fille.

Celle-ci tressaillit et une rougeur fugitive passa sur l'ovale irréprochable de son visage qui, l'instant d'après, reprit sa pâleur sous une chevelure abondante, dorée et crépelée.

Ses cils s'abaissèrent un instant avec une légèreté d'ailes, puis les yeux verts, les pupilles dilatées, fixèrent la religieuse avec une expression de menace à la fois et de malice.

— Sauriez-vous me dire, Éléonore, qui a rempli notre piano de hannetons?

Silence profond, inquiet.

— Pourquoi est-ce moi que l'on accuse toujours de tout? balbutia enfin la jeune fille.

— Parce que voici qui vous trahit! dit la religieuse en enlevant de dessus sa robe l'animal en question et en le tenant en l'air.

Des rires étouffés se faisaient entendre dans toute la salle. On était reconnaissant à la délinquante d'avoir mis fin pour nombre de jours aux ennuyeuses leçons de piano.

— Un hanneton ne peut-il s'être accroché à moi au jardin?

— Sans doute, au jardin, où vous avez passé la moitié de la nuit ! Si vous ne vous avouez coupable à l'instant même, toute votre classe sera punie.

— Naturellement, c'est moi, et je ne le regrette pas du tout, répondit Éléonore d'un air de bravade.

— Eh bien, vous serez mise aux arrêts pour huit jours, au pain sec et à l'eau, et méditez à votre aise sur les regrets qu'il vous plaira d'avoir ou de n'avoir pas. De plus, pendant deux mois, l'entrée du jardin vous est interdite.

Ce beau visage s'assombrissait étrangement quand les sourcils se fronçaient ; une ombre passait sur les yeux et les plis autour de la bouche avaient une expression d'amertume.

Éléonore baissa la tête et suivit la religieuse sans se retourner ; mais, en passant devant ses compagnes, elle entendait murmurer :

— Chère Léo ! bonne Lona ! ma petite Ello !
Pauvre Éléonore !

Et plus d'une lui serrait la main à la dérobée.

A peine la sœur eut-elle fermé la porte derrière elle, qu'il y eut une véritable explosion de paroles. Les plus raisonnables blâmaient Éléonore. Celles, au contraire, qui étaient plus indisciplinées, jubilaient.

— Sais-tu quoi? s'écria la jeune fille aux yeux noirs, cette nuit, j'enlèverai le battant de la cloche de l'école. La sœur tourière est sourde. Elle aura beau sonner, et sonner, et sonner, nous dormirons comme des marmottes. Et si l'on me punit, j'irai tenir compagnie à ma chère Éléonore; ça me va tout à fait.

— Et moi, exclama une autre, je froterai de savon tout l'escalier. Quand les nonnes descendront le matin, ça ira plus vite qu'elles ne voudraient.

— Huit jours d'arrêt au pain sec et à l'eau... et deux mois sans entrer au jardin! fit une jeune fille aux joues roses, aux yeux clairs et bleus, il ne fait pas bon là-haut, allez! Je vous conseille d'être raisonnables!...

.
 Tout en haut, sous le toit, se trouvait la petite chambre bien connue, grise, à carreaux de brique, qu'éclairait par une lucarne un petit coin de ciel gris et froid, l'unique éclaircie vers laquelle nécessairement se tournaient sans cesse, qu'ils le voulussent ou non, des yeux fatigués de pleurer.

Rien dans ce réduit; hors une planche et une couverture de laine. Jadis, Éléonore se le rappelait, il y avait eu en plus une table et une chaise ;

mais, depuis qu'on l'avait surprise, ayant juché la chaise sur la table et s'étant glissée comme une chatte à travers la lucarne sur le toit, où elle avait passé des heures, au-dessus du Paris tumultueux, on avait enlevé table et chaise, et la planche seule restait.

Sur une tablette, contre le mur, avaient été déposées une miche de pain et une cruche à eau ; du reste rien dans l'étroite chambre, pas même un poêle. Avait-on froid, on n'avait qu'à s'enrouler dans la grossière couverture de laine dont l'épaisseur ne laissait rien à désirer. Autrefois, toute sorte de caricatures et d'inscriptions ornaient pittoresquement les murs. Mais on les avait recrépis et, à son grand désespoir, Éléonore fut contrainte de se déshabiller et tous ses objets lui furent enlevés, — crayon, canif, son petit ouvrage, jusqu'à son calepin, qu'elle portait religieusement caché dans son sein. D'un geste rapide, elle voulut le déchirer. Mais, la prévenant, la religieuse le lui arracha.

La porte s'était déjà refermée, et la sœur, emportant son butin avait disparu sans mot dire, qu'Éléonore était encore en chemise, tremblant de colère, de honte et de froid.

Le calepin, immédiatement remis à la supérieure, n'était pas pour adoucir la punition in-

fligée à la jeune rebelle. Des vers satiriques, des caricatures trop ressemblantes, pêle-mêle avec de chaleureuses effusions d'âme, en remplissaient les pages.

Éléonore voyait en esprit les sœurs se voiler la face devant son petit livre, la condamner, la mépriser, l'accuser de maint méfait qui avait passé inaperçu. Elle considéra ses vêtements qui gisaient encore à terre, puis réfléchit que si c'était l'hiver, elle ne les remettrait plus et se laisserait mourir de froid. Elle avait espéré être chassée du couvent après ce dernier méfait. Mais non : les arrêts, sous leur forme la plus rigoureuse. Un pensum eût presque été une distraction agréable. Mais l'inaction, le vide la stupéfiaient. Et il fallait subir huit jours de cette solitude ! Aucun bruit ne parvenait jusqu'à elle, pas même les gémissements du piano qu'on nettoyait, ce qui eût été une consolation.

Mais déjà sa pensée errait ailleurs. Elle songeait qu'elle était orpheline, seule au monde, enfermée pour de longues années peut-être encore dans ce couvent détesté. Puis une immense nostalgie s'empara d'elle subitement ; elle se rappela le pays de son enfance qu'elle avait presque oublié, le grand soleil de Roumanie, les champs de blé infinis, les paysans aux yeux bruns, aux

chemises blanches avec de larges ceintures, le doux langage natal, si riche en tendres appellations : *Duduia*, *Mititica*, *Dragulitza*, *Inimioara*, et tant de doux mots, que sa mère et sa nourrice épandaient sur elle ; car elle, l'enfant unique, avait été l'idole, le tyran de la maison.

Des sanglots la secouaient, tellement qu'elle dut s'appuyer contre le mur. Puis elle se jeta sur ses vêtements, s'y enfonça et gémit :

— Mère ! ma mère ! *maiculitza* ! Prends-moi à toi ! Je suis si malheureuse ! Petite mère ! pourquoi es-tu morte ? Dis encore une fois *duduia* ! Mère ! *maiculitza* !

Enfin elle se releva et endossa lentement ses vêtements du couvent. Ils lui paraissaient plus insupportables encore depuis ce ressouvenir de sa patrie ensoleillée et ardente, ~~abondante en~~ fleurs, avec ses jeunes filles portant couronnes et vêtues de jupes rouges et de chemises richement brodées. Un peu plus, et si la honte ne l'eût retenue, elle arrachait sa robe de dessus elle. Il lui semblait entendre les mélodies dansantes des tziganes, des mélodies depuis longtemps oubliées ; elle se représentait chaque chose d'une façon singulièrement précise : l'odeur du foin coupé, les belles cruches vertes, les jattes de bois blanc que les jeunes filles portent sur

l'épaule. Elle eut si soif qu'elle se mit à boire.

Mais elle replaça immédiatement la cruche à terre en se secouant. Ce n'était pas là l'eau sapide de la patrie, cette eau délicieuse qui, dans ce climat brûlant, joue le premier rôle.

— Oh! mon cher pays! s'écriait-elle en ouvrant les bras.

Et, derechef, des larmes s'échappèrent de ses yeux.

La première nuit, fatiguée de pleurer, elle dormit profondément, rêvant de la patrie, de sa mère...

Sa mère.... elle avait oublié les traits de son visage, mais elle savait encore l'impression de ses bras souples, de son sein contre lequel elle s'appuyait. Son réveil fut confus; elle oubliait où elle était. Puis des douleurs dans le dos et dans les membres lui rappelèrent sur quoi elle avait couché. Maintenant elle se sentait brisée de fatigue et la faim la tourmentait. Le pain de la veille était sec et dur; elle n'en mangea qu'un petit morceau et se trouva aussi rassasiée que si elle avait trop mangé. Pour se réchauffer, elle se mit à arpenter l'étroit espace, mais le froid la gagnait de plus en plus. Quand le soleil se leva, une lumière rosée effleura le plafond, puis rapidement s'éteignit. Le ciel reprit sa couleur grise.

L'ennui, qui est un bienfait pour les malades, est une maladie pour les bien portants, et plus leur nature a de sève, plus il les enfièvre. Les natures lymphatiques sont portées au sommeil, à la mélancolie; les natures sanguines, au contraire, s'exaspèrent, et la réclusion est pour elles une dangereuse expérience.

Le soir du second jour, les joues d'Éléonore étaient en feu, et, dans la nuit, elle vit des fantômes. Une hallucination chassait l'autre et son cœur ne cessait de palpiter avec force. Son imagination travaillait sans relâche et cauchemar après cauchemar surgissait, si bien que, baignée de sueur, elle se recroquevillait sous sa couverture, n'osant respirer.

La sœur servante qui montait son eau et son pain rapporta qu'elle n'avait point encore desserré les lèvres et que ses yeux étaient profondément cernés. Mais la supérieure fut inexorable. Il fallait qu'elle expiât les impertinences du carnet, dût-elle en tomber malade.

Éléonore avait peur de la nuit suivante et ne se coucha point, mais arpenta la chambre au milieu des épaisses ténèbres, jusqu'à ce que, comme ivre de sommeil, elle chancelât contre le mur et s'endormit enfin d'un sommeil sans rêves.

Le jour suivant, elle avait recouvré tout son

orgueil. Tous les démons s'étaient réveillés en elle, comme il arrive chez les ermites et chez les ascètes. Ce qu'il y avait de mauvais dans sa nature dansait une folle ronde dans son cerveau, et elle souriait à ses idées de vengeance.

Une telle haine l'animait, qu'elle eût voulu assommer les religieuses et incendier le couvent, et c'est avec volupté qu'elle se représentait les flammes léchant les murs et les toits. L'obscurité la réjouissait ce matin, car ses pensées en travaillaient mieux, et elle voyait rouge...

Une fois pourtant elle regarda en haut : une étoile scintillait à travers la lucarne. Pour quelques instants le cours de ses pensées fut détourné. Elle se rappela le ciel ; mais elle n'y croyait pas. Elle avait grandi sans religion, car il était interdit de l'élever dans la foi catholique. Elle en connaissait les cérémonies, mais non le sens, et les trouvait vides et creuses.

Ses doutes, elle les renfermait en elle ou les confiait au carnet qui maintenant passait de main en main et donnait de grandes inquiétudes au confesseur. Privée de sommeil, elle se débattait cette nuit-là contre la foi et l'espérance... Le désespoir l'envahissait et elle se trouvait mauvaise, n'ayant jamais été bonne et ne pouvant jamais l'être.

Le matin une expression tragique reparut sur son visage, la même expression qui causait aux religieuses tant de soucis et provoquait leurs plus sinistres prédictions. Immobile, elle regardait devant elle. Elle ne parut faire aucunement attention à la sœur servante; celle-ci descendit très angoissée, disant que la petite demoiselle perdait la raison.

— Et s'il y a un Dieu, il y a aussi un diable! murmurait Éléonore, les lèvres blanches. Dieu ne me vient pas en aide, Dieu m'a oubliée et délaissée; j'aurai donc recours au diable!

Elle tira une épingle de ses cheveux, se fit une piqûre au bras et traça sur le mur, en grands caractères de sang, son nom : ÉLÉONORE.

— Diable! m'entends-tu? Je t'appartiendrai, si tu m'arraches d'ici!

Elle avait parlé haut et s'arrêta effrayée; elle regarda derrière elle, s'attendant à voir apparaître le Malin en personne, et manqua pousser un cri en entendant une clef grincer dans la serrure. Elle n'avait pas entendu marcher.

— Descendez de suite au parloir, dit la religieuse.

Éléonore la fixait sans parler.

— Avez-vous entendu? Descendez de suite, votre tante est ici.

— Ma tante? Ma tante Sabine!

Sa respiration était coupée par l'émotion quand elle arriva au parloir. Sa tante, une jolie jeune femme, accourut à sa rencontre en lui disant :

— Sais-tu que je t'emmène avec moi? J'ai trouvé un mari pour toi. Dans trois semaines tu seras mariée. Ne t'en réjouis-tu point?

Le regard d'Éléonore allait de sa tante à son oncle, et si ce dernier eût été un tant soit peu psychologue, l'expression énigmatique du visage de la jeune fille l'eût surpris. Mais il se contenta de hocher de sa tête chauve et de se frotter doucement les mains en disant :

— Oui, c'est un excellent parti!

— Mais je ne connais personne!

— Oh! c'est absolument inutile! s'écria la tante, je lui ai montré ta photographie et fait miroiter ta fortune, et, sans hésiter, il a tendu la main.

— Il a un beau domaine et un haras; il s'appelle Scherbane et son domaine a nom Boldeni. Boldeni est très joliment situé, sur la Jalomitza, et tu t'y sentiras heureuse! continua l'oncle.

Éléonore entendait ces paroles comme dans un grand éloignement. Elle frissonnait et craignait de se retourner, comme si le diable qu'elle avait invoqué se fût trouvé en personne derrière elle.

Elle eût donné un monde pour oublier ce qu'elle avait fait...

Ses compagnes cessèrent de l'envier quand elles la virent si changée. Elle prit congé d'elles, les yeux rêveurs, les joues pâles, comme si, revenant d'un monde étranger, elle allait disparaître dans un autre monde étranger, ainsi qu'une étoile filante.

« Vendue au diable ! » Il lui semblait que quelqu'un murmurât cela à son oreille.

Le charme ne pouvait être rompu avant que les lettres de sang de son nom ne fussent effacées... Une des jeunes filles qui s'était glissée en haut dans l'espoir de découvrir quelque trace de ce qui avait bouleversé Éléonore, vit ce nom et en parla aux autres qui montèrent en cachette le voir.

Ces lettres de sang les intriguèrent vivement. La sœur servante fut interrogée par elles, mais elle ne savait rien ou ne voulait rien dire. Le cachot fut longtemps sans être habité, et les caractères du nom, noircissant avec le temps, ne furent pas remarqués par les nonnes.

La plus étonnée fut la supérieure, en voyant entrer chez elle l'indomptable Éléonore, se jeter à ses genoux et lui demander instamment pardon de toutes ses fautes. Elle n'osait demander sa

bénédiction, s'étant vendue au diable; aussi quand la supérieure lui mit d'elle-même la main sur la tête, fut-elle prise d'un tel accès de sanglots, que la vieille dame pensa s'être trompée toutes ces années durant sur le caractère de l'enfant et craignit de l'avoir traitée avec trop de rigueur. Le grand repentir d'Éléonore confirma les bonnes dames dans leur idée de l'excellence de la prison cellulaire, au lieu de leur en démontrer le danger.

Éléonore eût voulu maintenant s'emprisonner elle-même, confesser son action, se défaire de la malédiction qui pesait sur elle, à force de jeûne et de discipline; mais trop tard. Les portes du couvent refermées derrière elle, sa jeunesse innocente s'était évanouie du coup, et elle entra dans la grande vie.

Le pilote qui gouvernait momentanément son petit navire, était peu fait pour comprendre et pour apaiser la tempête qui secouait son âme. Sa bonne tante la traînait de magasin en magasin pour lui préparer un trousseau magnifique et pensait agir ainsi en mère dévouée à l'égard de l'orpheline. Puis on se rendit chez le photographe. Sa beauté devait être mise en valeur par douze poses et toilettes différentes.

Éléonore ne connaissait guère Paris; ce qu'on

lui en montrait à présent, c'étaient les rues, les magasins; mais l'animation la distrait, et elle éprouvait une joie enfantine à se voir élégamment mise, à se sentir belle. Elle n'était guère impatiente de rentrer dans sa patrie, appréhendant le fiancé inconnu qui l'attendait et qui ne l'attirait nullement.

Néanmoins, une fois Vienne dépassée, elle se prit à se réjouir de revoir son pays. A l'approche de la frontière roumaine, l'aspect des charrettes traînées par des bœufs fit battre son cœur, ainsi que les attelages de douze à dix-huit petits chevaux que conduisait un seul gars à cheval, en chemise blanche serrée par une large ceinture de cuir, et portant un bonnet en peau de mouton.

Déjà le ciel changeait, était saturé de ce bleu profond qu'éclaire le grand soleil d'Orient, bien plus riche en rayons que dans les pays septentrionaux...

L'air se faisait chaud et, malgré l'épaisse poussière, Éléonore jouissait de cette chaleur comme le lézard... Ce soleil, elle avait soupiré après lui et souvent avait ri de ses compagnes qui parlaient de chaleur et baissaient les jalousies, tandis qu'elle-même recherchait ce pâle soleil parisien pour se réchauffer.

On avait quitté la voie ferrée et l'on était monté

dans une voiture commode et vaste, attelée de huit chevaux et conduite par deux postillons, et l'on traversait la plaine luxuriante avec la rapidité roumaine, en partance pour Morineni, domaine de l'oncle.

La rapidité de la course, le claquement des fouets, les cris des postillons, les robes rouges, les chemises et les voiles blancs des femmes qui travaillaient dans les champs ravissaient Éléonore. Des paysans passaient à cheval, si bien en selle qu'ils semblaient faire corps avec l'animal; leurs manteaux blancs, doublés de fourrure, tombaient en plis raides sur leurs épaules; à l'extérieur, le cuir en était richement brodé, de même que la chemise qui s'ouvrait sur leur poitrine. Et des femmes passaient elles aussi à cheval, à califourchon, à la manière des hommes, et donnant le sein à leurs nourissons. Des troupeaux nombreux cheminaient vers les monts. Éléonore s'amusa à l'aspect des ânes si velus, qu'ils semblaient porter une pelisse, et des chiens semblables à des chacals cu à de jeunes ours.

Tout ceci défilait comme en un rêve. Comme en un rêve, son insoucieuse jeunesse passait devant ses yeux; elle se voyait galopant à travers champs avec son père et goûtant de la mamaliga qu'on sortait toute chaude de la marmite pour le repas

du matin. De partout les sons bien connus de sa patrie frappaient son oreille. « O ma douce langue ! » pensait-elle, puis voulant former des phrases dans sa tête, elle ne le pouvait, et des larmes montaient à ses yeux à la pensée d'avoir oublié sa langue maternelle... Elle se prit à rire en voyant un petit garçon qui pour tout vêtement avait une très courte chemise et un immense bonnet de peau de mouton, et qui serrait dans ses bras une oie presque aussi grande que lui-même, qu'il défendait contre l'attaque menaçante d'un énorme cochon.

De loin elle voyait se dresser dans les champs les branches minces des puits, qui soutiennent le seau ; et alentour des jeunes filles se pressaient, nu-pieds, les jupes relevées et des jonquilles derrière l'oreille...

Un troupeau de buffles vint à leur rencontre ; ils étaient bien une centaine, de ces animaux antédiluviens ; ils se précipitèrent à la nage dans le fleuve, si bien qu'on ne vit plus que leurs mufles reluisants et leurs cornes recourbées émergeant de l'eau. Puis l'équipage atteignit lui aussi le gué, et on passa en pressant et en animant de la voix les chevaux. Le fleuve était gonflé par suite d'une averse, le cœur d'Éléonore battait à voir l'eau bouillonnante pénétrer presque jusque dans la voiture, mena-

çant de renverser ou d'entraîner tout l'équipage.

— Nous voilà bientôt arrivés! dit la tante. Scherbane, je suppose, viendra à notre rencontre. Et le voici, — sur le cheval de son oncle!

Au même instant, deux cavaliers caracolèrent autour de la voiture, l'un venant de droite et saluant l'oncle, l'autre de gauche et s'inclinant devant la tante. Celui de gauche, qui était barbu, trapu, et peu beau, Éléonore ne daigna y prendre garde. Celui de droite, au contraire, était élané comme un sapin; il avait des yeux noirs enfoncés sous d'épais sourcils, une moustache longue et soyeuse, un nez recourbé — une superbe figure de bandit. A le voir s'incliner avec aisance devant elle, Éléonore éprouva comme une crainte mêlée de plaisir.

Madame Sabine avait causé avec son compagnon de façon si animée, qu'un instant elle en avait oublié sa nièce. Maintenant elle se tourna rapidement vers elle :

— Éléonore, mon cousin Scherbane!

La jeune fille rougit jusque sous la racine des cheveux et s'inclina gravement sans mot dire. Un froid la saisit au cœur.

— Quoi, celui-là, qui n'était pas beau du tout?

Sans doute sa tante s'était méprise.

Celui qui lui agréait lui fut présenté sous le nom

de Mihaï. Il en était donc pourtant ainsi ; l'autre individu d'apparence nulle était son fiancé, son maître ! Horreur !

Les deux jeunes gens galopèrent à côté de la voiture ; puis d'autres cavaliers vinrent à leur rencontre, intendants, fermiers, chasseurs, maîtres d'école, jusqu'à ce que tout une cavalcade fit son entrée dans le jardin et la cour de Morineni.

Les deux messieurs sautèrent à bas de leurs chevaux et aidèrent les dames à descendre de voiture, Scherbane tendant la main à madame Sabine, Mihaï à Éléonore. Ils entrèrent dans le frais vestibule où étaient réunies en groupe les servantes chargées de fleurs et qui les débarrassèrent avec empressement de leurs manteaux.

Du vestibule on pénétrait directement dans le salon, tandis qu'à droite et à gauche les portes s'ouvraient sur les chambres à coucher. Les fenêtres du salon s'ouvraient sur un vaste horizon ; le fleuve au premier plan, puis plus loin des étangs, la forêt et la plaine scintillante.

Immédiatement on apporta sur des plateaux la *dulceatza* avec de l'eau fraîche comme glace, délicieuse aux voyageurs échauffés et altérés. Éléonore prétendait n'être nullement fatiguée, tandis que sa tante se laissait vivement tomber sur un divan bas et se saisissant d'un

éventail, se mettait à s'éventer bruyamment.

On ne fut pas longtemps ensemble; sitôt que l'oncle eut eu salué les personnes présentes, chacun se rendit dans les différentes pièces de la maison pour s'habiller.

Éléonore, rapidement prête, était accoudée rêveuse à la croisée, quand sa tante entra précipitamment chez elle :

— Eh bien, comment te plaît-il?

— Qui?

— Scherbane!

— Pas du tout, ma tante.

— Mais, mon enfant, comment peut-on dire pareille chose! Il *faut* qu'il te plaise, à présent!

— Il faut? L'autre me plaît bien mieux.

— Quel autre? Ah! oui! Lui!... Bonté divine!

Il lui est interdit de te plaire, à celui-là. Il a perdu toute sa fortune au jeu, et il vivote chez nous, il porte le linge de son oncle, monte ses chevaux, et, de temps à autre, obtient un peu d'argent, quand il m'en prie bien humblement. Ce n'est pas un monsieur qu'on épouse, mon enfant. Tandis que Scherbane est un homme excellent, rangé, bon envers ses paysans et sa mère. Ah! sa mère, elle te le fera aimer!

— Demeure-t-il avec elle? demanda froidement la jeune fille.

Le discours de sa tante lui avait extrêmement déplu, et un désappointement la glaçait, qui lui faisait paraître grise cette journée de mai resplendissante.

— Naturellement, toujours ! Elle remplacera ta mère !

— Mais je ne suis pas encore fiancée dans toutes les règles ?

— Tout ce qu'il y a de plus fiancée, avec ta permission ! Tout le voisinage le sait.

— Ce que sait le voisinage est plus ou moins indifférent ?

— Point du tout : impossible de revenir sur nos pas. Si tu crois pouvoir encore obtenir l'autre, un vaurien, un misérable, tu es dans l'erreur ; jamais tu ne l'auras ! Tu es bien ingrate, Éléonore, envers nous, qui nous sommes donné tant de mal !

Et la tante de fondre en larmes.

— Eh bien, eh bien, ne pleurons donc pas, ma petite tante, — je parlais pour parler.

Après dîner, les quatre firent leur whist. N'y pouvant tenir, Éléonore sortit sur la large véranda, elle voulait être seule. Scherbane avait été à côté d'elle à table ; il l'avait entretenue sans relâche de ses plans d'avenir : ils étaient nombreux, mais de voyager, point question. Éléonore s'en

aperçut et un immense ennui la saisit à la pensée de passer ses jours entre cet homme et sa mère. Si elle lui ressemblait, il ne lui restait plus qu'à mourir.

Mais elle ne lui ressemblait pas ; c'est ce qu'elle constata le jour suivant, quand elle vit entrer au salon une femme de haute taille, au nez aquilin, aux yeux grands et noirs, aux sourcils sombres qui se recourbaient hardiment et se rejoignaient presque à la racine du nez. Ses dents s'allignaient en deux rangées blanches, illuminant en quelque sorte son visage au teint foncé, et sa voix résonnait pleine et sonore. Les cheveux très noirs, sans un fil blanc, se lissaient sur un front droit et ferme, un peu bas. Deux filles l'accompagnaient, dont l'une ressemblait à la mère et l'autre au fils. Elles considérèrent avec curiosité la fiancée de leur frère ; tandis que leur mère, madame Pulchérie, l'ayant enveloppée et sondée du regard, la baisait amicalement sur le front, en même temps que la jeune fille effleurait sa main de ses lèvres.

Éléonore éprouva un léger sentiment d'anxiété en face de cette apparition imposante et songeait : « Que son fils n'est-il comme elle ; je lui serais volontiers soumise !... » Elle se sentait attirée vers cette femme, malgré la crainte qu'elle lui ins-

pirait, et se réfugiait auprès d'elle pour échapper aux questions des jeunes filles et à celles de son fiancé. Elle eût volontiers causé avec Mihaï. Mais il semblait l'éviter.

— N'est-ce pas qu'elle a de beaux yeux verts ? demanda Scherbane à Mihaï.

— Qui ?

— Éléonore, naturellement, ma fiancée !

— C'est vrai qu'ils sont verts, répliqua Mihaï avec indifférence.

— Pour un adorateur du beau sexe, je trouve que tu manques d'enthousiasme en présence d'une pareille beauté.

— Moi?... D'abord, j'en ai vu beaucoup qui la valaient. Et puis, ce n'est pas *ma* fiancée... « Je voudrais qu'elle le fût, » murmura-t-il la cigarette entre ses dents, mais si bas, que Scherbane ne l'entendit pas.

.
Les semaines suivantes, la vie à Morineni fut extraordinairement animée. Et voyant le jour du mariage approcher, Éléonore réfléchissait que toute cette gaieté s'envolerait à jamais. Elle ne voyait jamais son fiancé seul ni n'en avait envie, mais elle aimait à faire en compagnie de ses deux sœurs et de lui, de Mihaï et de son oncle des chevauchées sans fin, et à danser le soir au

son des valse et des polkas de la tante Sabine. Car Mihaï était un excellent danseur, qui lui donnait la sensation de voler au-dessus du parquet. Des voisins venaient de tous côtés, et l'on s'amusa au jardin, on mangeait des glaces, on ramait sur l'étang, on visitait les écuries, on mangeait les bonbons qui, selon l'usage, arrivaient tous les trois jours de Bucarest en même temps qu'un superbe bouquet. Par bonheur, les fiançailles durent peu, sans quoi un fiancé se ruinerait en bonbons et en fleurs...

— Sais-tu quelle personne est ta belle-mère? demanda un jour l'oncle d'Éléonore à sa nièce.

— Elle est admirable, et j'ai un culte pour elle!

— Ce n'est pas assez, pas assez! C'est parce que Scherbane est son fils que nous l'avons choisi pour ton fiancé. Celui qui a une telle mère doit être quelqu'un!

« Que ne ressemble-t-il à Mihaï? » songea Éléonore; et elle eut peur de sa propre pensée.

— Il lui ressemble bien peu! répondit-elle.

— Ça ne fait rien, mon enfant, il a été élevé par elle, et elle lui a inculqué de nobles sentiments.

Éléonore regarda son oncle avec surprise. Elle n'avait pas encore entendu son fiancé faire parade de nobles sentiments; peut-être les réservait-

il pour plus tard. Mihaï, au contraire, lui avait dit bien des choses charmantes et senties, qui lui avaient donné à réfléchir; même il lui avait fait des sonnets français; certainement il était instruit, lui. Scherbane ne parlait que de moissons, des pauvres de son domaine, de ce qu'elle aurait à faire. Elle eût préféré s'épanouir, ayant conscience de sa beauté, que de se charger du poids de la vie.

— Ta belle-mère a sauvé son mari de la Sibérie! reprit l'oncle.

— De la Sibérie?

— Oui, du temps où les Russes étaient maîtres chez nous. C'est dont on ne se fait à présent plus aucune idée. Mais alors une main de fer pesait sur le pays et on en usait sans façon avec qui regimbait. Madame Pulchérie avait nombre de soldats en logement; et la chose était d'autant plus pénible que leur capitaine était un homme grossier et se comportait en maître dans la maison. Il faisait enlever les chevaux des écuries, pour y mettre les siens; il criait, jurait toute la journée, faisait des incartades sans nombre. Un jour, il demande quelque chose que personne ne comprend, lui ne parlant que le russe. Madame Pulchérie était assise sur le divan avec son mari, lorsque le manant entre,

tempête, sacre dans sa langue et marche sur le maître de maison, le poing levé. Celui-ci bondit, prêt à se défendre. Mais, en un clin d'œil, madame Pulchérie est debout et applique à l'intrus deux si vigoureux soufflets, qu'il en trébuche et manque de tomber. Puis elle descend du divan et sort majestueusement. — « Mais, femme, qu'as tu fait ? dit ton beau-père. — Ce que tu allais faire toi-même et ce qui t'eût coûté la tête ou tout au moins t'eût envoyé en Sibérie pour le reste de tes jours. Mais, sois tranquille. Le voilà à présent calmé pour un long temps ! » Et, de fait, une demi-heure ne s'était pas écoulée que le Russe revint très humble, très soumis, priant, suppliant que rien ne transpirât, ce qui lui aurait valu de grands ennuis ; et depuis lors, il fut d'une extrême politesse.

Eléonore approuva l'histoire, admira sa belle-mère et se consola à la pensée de demeurer auprès d'elle. Sa conversation serait plus intéressante, sans doute, que celle de Scherbane.

Pendant la cérémonie du mariage, elle ne fit paraître aucune émotion, mais laissa ses regards errer à travers l'église. Elle était très belle avec les fils d'or qui, en place de voile, ruisselaient de sa tête jusqu'au bas de sa longue traîne, comme des cheveux d'or,

l'entourant de splendeur et de rayonnement.

— Quand tu feras le tour de l'autel, avait recommandé sa petite belle-sœur Linza, n'oublie pas de penser à moi et de glisser un peu sur la plante des pieds ; alors, moi aussi, je me marierai !

Éléonore y pensa, et, tandis qu'une nappe de fleurs tombait sur elle, elle releva les yeux vers la figure brune et les yeux de braise de la petite Linza ; mais, à sa place, son regard rencontra l'œil flamboyant de Mihaï qui la contemplait avec une avide admiration. Elle en fut si terrifiée, qu'un instant elle hésita. Était-ce le diable qui la regardait ? Pourquoi ce souvenir oublié, croyait-elle, lui revenait-il soudain ?

Et, quand elle se pencha sur l'autel pour baiser l'évangile et la croix, le cercle d'or, que l'on porte pendant une partie de la cérémonie, glissa de sa tête et roula à terre — présage effrayant !

Ses deux belles-sœurs, la pétulante Linza et la grave Zoé, se regardèrent avec surprise ; un sourire ironique errait sur les lèvres de Mihaï, et il mordillait les longues pointes de sa moustache. N'avait-il pas aussi remarqué le rire étouffé d'Éléonore au moment où l'on posait la couronne sur la tête de son époux ? Car elle lui allait fort mal.

Peut-être madame Pulchérie n'était-elle guère édifiée de tout cela, mais elle n'en témoigna rien, se tenant à côté de sa belle-fille, à qui elle servait de marraine, immobile comme une statue...

* * *

Un an et demi avait passé.

Ce jour-là, la petite Linza rentrait d'une de ses longues promenades habituelles. Elle aimait à s'asseoir la tête nue, en plein soleil de juillet. Or, en Roumanie, le soleil de juillet fait monter le thermomètre à 60 degrés centigrades. Elle avait été très loin et se sentait subitement fatiguée. — Ayant aperçu un cheval de paysan qui paissait, les jambes de devant attachées par des lanières, et qui avançait par petits bonds pour découvrir quelque place moins aride, elle dénoua rapidement les cordelettes et, en moins de rien, se trouva assise sur le dos du cheval non sellé, à la façon des garçons. Elle lui faisait comprendre par de petites tapes sur le cou et les oreilles, où elle désirait qu'il la portât. L'animal avait d'abord secoué la tête d'un air de refus, mais Linza lui donna à dévorer tout le bouquet qu'elle rapportait pour en orner la table, sa robe, ses cheveux,

et le persuada par cette amabilité d'aller de l'avant. Bientôt elle fut dans un bois épais et ombreux et le cheval trouva infiniment plus commode de brouter l'herbe fraîche et les feuilles tendres que de faire d'autres efforts. Linza attendit un moment et voici qu'elle saisit un murmure de voix dans le voisinage. Prêtant l'oreille elle eut bien vite reconnu l'organe d'Éléonore, qui disait :

— Non, Mihaï, laisse-moi ! Je veux m'en aller, je veux rentrer, j'ai peur de toi !

Linza allongea sa tête brune sur le cou du cheval et retint sa respiration, ses yeux étincelant comme ceux d'un chat sauvage.

— Rien ne saurait te venir en aide ! répliquait l'autre. Tu as assez longtemps joué avec moi. A présent la chose est devenue sérieuse et tu ne m'échapperas pas.

— Je n'ai pas joué du tout ! haletait Éléonore, ce n'est pas vrai ! Mais tu es le diable, je le sais ! Tu m'induis en tentation. Tu vois que je suis faible, et malheureuse, et désespérée, et au lieu de m'aider, tu en profites ! Laisse-moi !

— Je ne te lâcherai que quand il me plaira, pas avant !

— Ah ! je t'en prie, laisse-moi ! J'ai mortellement peur !

— Peur ? De quoi ? Des arbres ? Car il n'y a pas d'hommes loin à la ronde. Appelle tant que tu voudras ! Personne ne t'entendra ! Tu es en ma puissance !

— Je te hais !

— Non, tu ne me hais pas. Tu m'as aimé dès la première heure, et si néanmoins tu as pris Scherbane, c'est ton affaire, car tu as parjuré ton propre cœur ! Alors déjà, Éléonore, tu étais perdue, tu m'étais échue en partage ! Tu le sais !

— Oh ! Mihaï, n'as-tu pas pitié de moi ? Ne suis je pas assez malheureuse ?

— Précisément, par pitié je te rendrai heureuse, je t'enseignerai l'amour. Tu n'en as donc encore nulle idée, pauvre enfant !

En ce moment Linza, ayant arraché une branche à un arbre, en cravacha le cheval qui se mit à prendre le trot, et c'est ainsi qu'elle passa devant le couple, faisant des signes de tête et riant. Elle se retourna encore longtemps après eux, montrant ses dents blanches.

Arrivée à la maison, elle courut chez sa mère et lui raconta par le détail ce qu'elle avait vu et entendu.

Une heure plus tard, Linza et Zoé regardaient à la fenêtre.

Éléonore arrivait lentement, la tête basse.

— Je la hais ! fit Zoé.

— Notre mère a dit que Scherbane ne devait rien savoir. Figure-toi, ce pauvre Scherbane !

— N'as-tu encore rien dit à personne ?

— Dieu m'en préserve ! A personne.

— Oui, sauf à Ketî, et Maritza, et Sophie, et...

— Arrête, arrête ! pas à Soj hie !

— Ainsi, aux deux premières seulement ? Je te connais bien, tu es incorrigible !

— Éléonore ! résonna la voix grave de madame Pulchérie depuis la fenêtre.

La jeune femme tressaillit visiblement et devint très pâle.

— Éléonore, viens, je te prie, un instant chez moi.

Quand elle fut entrée, madame Pulchérie ferma la porte derrière elle et laissa retomber la portière.

— Ce dont nous avons à causer n'est pas fait pour des oreilles étrangères, dit-elle. Que tu ne te plaises pas chez nous et que tu nous le fasses sentir, nous pouvons le supporter en patience. Mais que tu te mettes à chercher des consolations dans d'autres liaisons, c'est ce que nous ne sommes pas forcés d'admettre. Pour le moment, je me tairai, ne voulant pas briser le cœur de mon

fil. Mais si tu continues à couvrir son nom de honte, je ne tremblerai point devant le coup mortel que je devrai lui porter, et, quant à toi, je te ferai chasser à coups de fouet hors de notre cour. Compris ?

Éléonore tomba à genoux.

— Tout cela n'est que calomnie ! balbutia-t-elle, ce n'est pas vrai ! Oh ! chère mère, aie pitié !

— Je t'ai avertie. Je ne demande point d'aveux, je ne veux rien savoir. A présent, va !

D'une main ferme elle ouvrit la porte et fit sortir Éléonore qui défaillait sous le regard de flamme de sa belle-mère.

On sait qu'il n'est ni verrous ni murailles susceptibles de s'opposer à l'amour.

Des mois avaient passé. Scherbane était à Bucarest, retenu par des procès. On ne savait quand il reviendrait. Octobre faisait rayonner sa splendeur. Partout les vendanges. L'abondance était telle que l'on vidait d'anciens tonneaux, les nouveaux n'étant pas en quantité suffisante ; et, néanmoins, des vignes entières restaient intactes.

La maison et la cour étaient vides, toutes les mains étant occupées aux vignes.

Madame Pulchérie, elle aussi, avait été les visiter, et, rentrant à présent chez elle, elle s'arrêta un

instant devant sa maison, à contempler la campagne étincelante. Tout à coup, elle entendit chuchoter dans la chambre au-dessus d'elle; elle ne put saisir que quelques mots.

— Le diable, Éléonore ?

— Oui, je lui appartiens!

Ici les paroles devinrent indistinctes.

— Je t'en prie, va-t'en! on pourrait venir!

— Qu'importe? Ne m'est-il pas permis de te faire visite?

— Oh! si tu savais de quoi m'a menacée ma belle-mère! Je tremble d'effroi.

— Tu admireras mon aplomb.

— Ah! va-t'en plutôt, Mihaï!

Madame Pulchérie s'était adossée au mur, la main comprimant son cœur, ouvrant et fermant les lèvres, comme lorsque le corps se tord de souffrance.

Ah! si Éléonore avait vu la flamme dans ses yeux!

La porte s'ouvrit, et Mihaï se trouva face à face avec elle.

Tous deux restèrent muets quelques minutes durant. Madame Pulchérie la première reprit son sang-froid.

— Mon fils sera dans quelques instants ici. Ne voulez-vous pas l'attendre? demanda-t-elle.

— Oh ! non, certainement, — je ne sais pas, — je voulais seulement voir, — je n'ai malheureusement pas le temps du tout, — on vendange chez mon cousin, — je n'étais d'aucune utilité ; je croyais trouver Scherbane ici.

Il balbutiait, s'égarant dans ses phrases.

Madame Pulchérie dardait sur lui ses regards de flamme.

— Nous aussi nous sommes très occupés, fille.

— Aussi je demanderai la permission de me retirer.

Madame Pulchérie fit une inclination de tête et, passant devant lui, rentra dans la maison.

Éléonore se tenait blottie contre le rideau de la fenêtre, quand sa belle-mère entra. Elle tremblait comme la feuille et voyait déjà en esprit le châtiement fondre sur elle. Mais madame Pulchérie ne dit mot, se contentant de la fixer un bon quart d'heure durant. Éléonore se retenait au rideau pour ne pas tomber, et le rideau tremblait avec elle, menaçant à tout instant de se déchirer.

Mais madame Pulchérie se taisait toujours.

Éléonore n'osait élever la voix, ne sachant ce que sa belle-mère avait entendu, et craignant de se trahir si elle cherchait à s'excuser.

Enfin Zoé entra dans la chambre pour deman-

der quelque chose à sa mère, et madame Pulchérie sortant avec elle, Éléonore resta seule. Elle se mit au lit, prise d'un violent mal de tête et ne parut plus ce jour-là. Elle ne cessait de trembler sous ses couvertures et ne parvenait pas à se réchauffer.

*
* *

Éléonore était devenue si irritable qu'on ne savait comment la prendre. Linza et elle ne cessaient de se chamailler et se jouaient des tours quand elles pouvaient.

Un jour qu'elles s'étaient querellées selon leur habitude, Éléonore parcourait la maison, nourrissant des projets de vengeance, et ne parvenait à trouver cette petite sorcière de Linza.

Tout à coup, elle entendit résonner son violon dans la chambre de bain. Surprise, elle ouvrit doucement la porte. La jeune fille était dans la baignoire de cuivre et écoutait avec ravissement les sons rendus plus sonores par la résonnance du métal.

Éléonore s'approcha d'elle à pas de loup, puis ouvrit soudain tous les robinets et fit jouer la douche, si bien qu'en un instant Linza et son violon furent inondés. La pauvre enfant pleurait

de rage, car elle craignait que son violon bien-aimé ne fut entièrement perdu.

— *Fille de Tsigane* ¹ ! lui cria Éléonore en riant et se sauvant avant que Linza pût l'atteindre.

Tandis que cette petite scène se passait, Scherbane galopait à bride abattue à travers les champs. Son superbe étalon était couvert d'une écume qui volait en flocons et qui s'agrippait au cavalier. Le soleil était ardent, si ardent qu'une seconde floraison revêtait les arbres et que l'herbe se remettait à verdir. Des fils d'argent brillants de rosée étaient suspendus dans les airs, et les collines couvertes de vignes se renvoyaient des échos de violon, des cris de joie, des rires, des trépidations cadencées. Les jeunes gars avaient mené une voiture attelée de quatre bœufs devant la maison du pope et cherché sa jeune et jolie fille ; puis l'ayant couronnée de pampres, ils l'avaient conduite au son des flûtes et des violons devant le pressoir, où, dans un sac bien blanc, les plus beaux raisins étaient entassés.

La mère ayant déchaussé sa fille et relevé ses jupes, la jeune fille se mit à danser au son de la musique. Ce fut le commencement du pressurage,

1. Grosse injure en roumain.

et le vin le plus ardent en devait résulter. Quand elle les eut suffisamment foulés, son fiancé s'approcha, lui baisa la plante des pieds, ce que les autres jeunes gars virent avec envie.

« Que tu es belle et rose ! — Le printemps t'a-t-il souffletée, Viorica ? » chantait-on.

Scherbane allait, sans prendre garde à cette splendeur et à cette joie. D'ordinaire cette jeunesse exubérante le réjouissait, ces jeunes gars aux longs cheveux flottant sur les épaules comme des ailes de corbeau, aux yeux noirs comme des mûres, ces gracieuses jeunes filles à la taille souple, à la poitrine délicate qui s'arrondissait sous une chemise richement brodée.

Il était aimé de tous, jeunes et vieux. Aussi, quand ils le virent passer ainsi au galop, ils le regardèrent avec de grands yeux, gravement et en silence. Puis, bientôt après, les joyeux discours revolèrent sur leurs lèvres, spirituels et souvent empreints d'une grande poésie. Jamais jeunes gens ni jeunes filles n'étaient à court de réponses. C'était un feu roulant.

Arrivé dans le jardin, Scherbane sauta à bas de son cheval pour entrer chez lui sans être vu ni entendu. L'animal tremblait ; ses naseaux frémissaient, et, sous sa peau, se dessinait comme un réseau de petites veines. Sa robe brillait

d'or, comme les feuilles automnales sous ses pieds et au-dessus de sa tête, saturées de soleil. On eût dit que les feuilles avaient bu ce soleil qu'elles avaient contemplé tout l'été, et qu'elles voulussent à présent rayonner comme lui.

Madame Pulchérie, dont l'oreille était fine, avait entendu le galop du cheval et se tenait à la fenêtre quand son fils arriva d'un pas rapide, mais plus pâle que la mort. Ses sourcils se froncèrent d'angoisse et de sollicitude en le voyant paraître; mais son œil profond reposa tranquillement sur lui lorsque entrant, sans saluer, et le front baigné de sueur, il jeta deux lettres sur la table.

— Lis, mère, elles sont anonymes, mais il faut pourtant que tu les lises.

— Qui va s'occuper de lettres anonymes?

— Je sais, mère, que c'est une lâcheté, c'est de la folie, c'est tout ce que tu voudras, — mais lis quand même!

Elle laissa errer son regard sur les deux papiers. Elle les eut lus en un instant — elle se doutait bien de leur contenu — mais ses paupières restaient baissées, car elle se recueillait et cherchait ses mots.

— Mère! c'est une atroce calomnie! Mihaï est mon ami! Il ne commettrait pas cette indignité...

ma femme!... Et il plongeait sa tête dans ses mains.

— Naturellement, non, Scherbane! Comment peux-tu croire un instant ce que des misérables inventent?

— Non, je ne le crois pas un instant!... Mais comment a-t-on pu inventer pareille chose, s'ils n'ont pas été imprudents?

— Des gens innocents sont précisément souvent imprudents.

— Tu as pleine confiance dans ma femme, mère?

— Je ne ferai jamais l'injure à notre maison de permettre qu'un soupçon tombe sur ta femme.

— Tu l'as plus observée que moi, mère? Tu ne l'as pas trouvée inquiète ou distraite?

— Pas que je sache.

— Mihaï a été souvent ici?

— Non, moins souvent que d'habitude.

— Moins souvent? Mère, cela est ridicule, mais ce « moins souvent » me remplit d'angoisse. Dis-moi que ma femme est innocente, je te croirai! car tu vois tout, ni une démarche ni une parole ne t'échappent!

Madame Pulchérie fixa son fils, sans que ses paupières bougeassent, comme s'il se fût agi d'exorciser un monstre...

— Ta femme est innocente, Scherbane.

— Jure-le!

Elle réprima un tressaillement qui faisait vibrer sa haute taille et trembler ses lèvres.

— Je le jure!

Elle le vit avec épouvante courir à l'extrémité de la chambre où les saintes images se trouvaient sous la lampe qui brûle toujours. Il les lui apporta.

— Mère, pose ta main sur les images saintes et jure-moi que ma femme m'est fidèle.

Il la regardait comme un animal affamé, suivant chacun de ses mouvements.

Comme si sa main eût été de plomb, elle la leva lourdement et la posa sur les images saintes :

— Je jure!

Elle avait les yeux levés vers le ciel, et son cœur envoyait l'ardente prière que ce faux serment fût pardonné à l'immense amour d'une mère.

-- Oh! merci, mère! merci, mère!

Il mit les images sur la table, tomba à genoux devant elle et couvrit en pleurant sa main de baisers.

-- Tu m^e sauves la vie, mère! J'aurais pu supporter tout au monde, mais cela, non! Je ne suis ni beau ni aimable, mais je l'aime en insensé!

Elle doit le sentir!... Peut-être en sera-t-elle touchée, peut-être m'aimera-t-elle un jour... Mon cœur eût été brisé. J'eusse commis une lâcheté. Tu m'as sauvé, mère! Car tes yeux savent voir, et jamais ta bouche n'a péché contre la vérité!...

Puis il la quitta.

Un instant encore elle resta clouée à sa place, le regardant s'en aller; puis, à son tour, elle tomba à genoux, voulut prendre les images et les baiser, puis les repoussa.

« Ces lèvres n'ont plus le droit de jamais toucher une croix ou une image! » pensa-t-elle; et, le front appuyé sur le rebord de la table elle se mit à pleurer avec véhémence comme dans ses jeunes années. « Je *devais* préserver mon fils! Pardonne, mon Dieu, pardonne-moi! Je ne suis qu'une pauvre mère faible. Sainte Vierge, pardonnez-moi! Vous savez ce que c'est que d'être mère!... »

Quand elle se releva, elle comprit qu'elle aurait à porter sa vie durant et à expier une faute qu'aucune puissance sur la terre ne pouvait effacer. Mais c'était une âme forte, et elle se dit que par amour pour son enfant elle souffrirait ce que dans le cours de sa vie austère et sans reproche elle avait toujours su tenir loin d'elle : le sentiment d'avoir péché.

Lui ne se doutait pas du sacrifice de sa mère, tandis qu'il embrassait sa femme, devenue subitement rouge à son aspect.

L'après-midi, comme il s'était rendu dans les vignobles en compagnie de ses sœurs, madame Pulchérie entra chez Éléonore qui, sous prétexte de fatigue, était restée chez elle.

— Tu ne sais pas encore que des lettres anonymes ont mis ton mari au fait de tes relations avec Mihaï et que je lui ai juré que tu es innocente.

— C'est Linza qui en est l'auteur ! s'écria Éléonore.

— Je ne trouve point que tu aies le droit d'accuser les autres, alors que tu aurais peine à te disculper toi-même. Les lettres étaient anonymes.

— Peu importe, s'il y croit.

— Il n'y croit pas ; mais sache que sa passion est si grande que, s'il a de nouveaux soupçons, il te tuera et se tuera !

En ce moment des coups de fouet et des cris de postillon retentirent, et une voiture entra dans la cour, amenant madame Sabine, l'oncle Radu et le cousin Mihaï.

— Nous revoici, s'écria gaiement madame Sabine, car nous supposons qu'on doit s'amuser ici pendant les vendanges !

— Tout le monde est allé dans les vignes, dit

madame Pulchérie en allant à la rencontre de ses hôtes.

— Tous ? Éléonore aussi ?

— Non, chère tante, je suis ici ! fit une voix depuis la fenêtre, et la jolie tête d'Éléonore se pencha en avant en rougissant.

— Alors, viens ! Où est ton mari ?

— Dehors ; j'arrive !

— Tu étais souffrante tout à l'heure, dit madame Pulchérie d'une voix brève et le regard menaçant.

— Ne puis-je me sentir mieux ? répondit-elle d'une voix provocante.

— Non, tu ne vas pas mieux, et je t'ordonne de rester à la maison.

— Oh ! quelle sévérité ! fit l'oncle.

— Je suis une belle-mère désagréable ! repartit en souriant madame Pulchérie.

— Dans ce cas, moi aussi je resterai ici ! s'écria la tante Sabine.

Éléonore eût préféré rester seule pour exhaler sa mauvaise humeur. Les yeux affamés, elle suivit les messieurs qui se dirigeaient vers le vignoble. Madame Sabine s'assit sur un petit sofa et attira Éléonore vers elle.

— Vous ne vous entendez guère, ta belle-mère et toi ? dit-elle à mi-voix et d'un air important.

— Comment en serait-il autrement, ma tante? Il paraît que je suis indisciplinée!...

— Elle te tient un peu à la lisière? Mais c'est par amour pour toi.

— Tu crois? riposta avec amertume la jeune femme. Des paroles mauvaises et impatientes lui montaient à la bouche; mais elle se sentait coupable et se contint.

— Et ton mari est bon pour toi?

— Oh! excellent, naturellement, comme un mouton. Il fait tout ce que je veux.

— C'est mal, très mal! dit madame Sabine, l'air aussi soucieux que le permettait son gai visage. Il vaudrait mieux pour toi, reprit-elle, que tu eusses un peu peur de ton mari; tu l'en aimerais bien davantage.

Éléonore restait méditative.

— Tu as peut-être raison, ma tante! répondit-elle lentement.

— Je lui apprendrai à te tenir la bride haute! s'écria madame Sabine en riant.

Sa nièce lui parut ce jour-là singulièrement distraite. Elle prêtait l'oreille au moindre bruit du dehors, épiant ce pas que seul elle désirait entendre. Mais les ombres du soir s'étendirent, et son oncle revint seul. Mihaï, dit-il en matière d'explication, était rentré.

Éléonore sentit son cœur se pétrifier dans sa poitrine, et son angoisse redoubla quand elle entendit son oncle annoncer leur prochain départ pour la ville, le théâtre ayant déjà ouvert. — Quant à Éléonore, madame Pulchérie décida qu'ayant besoin de repos, elle resterait à la campagne.

* * *

Le mois de janvier faisait étinceler son givre cristallin sur la terre, dans les airs. Le 2, il y avait encore eu 15 degrés de chaleur; à présent le thermomètre était tombé brusquement à 18 degrés de froid. Il gelait à pierre fendre. Le froid étant très intense, les jeunes filles avaient dû renoncer au patinage et se préparaient au carnaval, le premier qu'elles dussent fêter dans la capitale.

Madame Pulchérie respirait plus tranquillement, délivrée pour quelques mois du voisinage dangereux de Mihaï, et, n'ayant plus à veiller sur l'honneur conjugal de son fils, elle songeait à marier ses filles.

Éléonore craignait moins la solitude que ces yeux terribles qui la sondaient toujours, comme une conscience implacable. Il lui semblait aussi qu'elle supporterait plus facilement l'amour fait de sou-

mission de Scherbane, une fois que sa mère et ses sœurs n'en seraient plus témoins, le lui reprochant plus cruellement parfois par un rapide regard que par leurs paroles. Il était plein d'attentions pour elle ; aussi dans leurs causeries intimes, ses sœurs donnaient-elles libre cours à leur ressentiment contre elle qui ne méritait pas cette bonté. Mais elles n'osaient en parler à leur mère, qui avait sévèrement interdit de toucher ce sujet.

Aujourd'hui enfin le traîneau attendait devant la porte, et Scherbane déclara qu'il accompagnerait sa mère, ne voulant pas exposer les siens à faire seuls ce trajet en plein hiver.

— Dans trois jours je serai de retour, mon amour ! Ne t'ennuie pas trop. Tu as ton piano, tes livres et ton ménage pour te distraire. Je me dépêcherai beaucoup !

Et, sans bruit, le traîneau glissa si rapidement que le bruit des clochettes s'éteignit en quelques instants dans le lointain.

Éléonore rentra dans sa chambre en soupirant. Elle songeait aux bals, aux toilettes parisiennes qu'elle n'avait même pas déballées.

En ce moment des pas crièrent sur la route, un messager parut sur le seuil de la porte, une lettre à la main.

Elle l'ouvrit en tremblant et, défaillante, s'assit.

Elle lut :

« A la nuit tombante, un traîneau stationnera dans le jardin. Si tu m'aimes, emballe quelques effets, prends de l'argent; au prochain carrefour je te rejoindrai, et dans quelques jours nous serons à Nice. »

Éléonore s'appuya contre le dossier de la chaise, près de tomber évanouie. Prendre une décision qui, d'un coup, transformerait sa vie! — Mais, avec lui à ses côtés, ne serait-ce pas le ciel?

Vingt fois elle se leva et commença à rassembler ses affaires, puis s'assit, tordant ses mains entre ses genoux. Jusqu'au soir elle fut décidée à rester. Puis elle entendit le tintement des clochettes à la porte du jardin et, sans réflexion, s'enveloppa dans sa belle pelisse, s'emmitouffa la tête, saisit son paquet et son argent et courut, sans se retourner, vers la clôture du jardin. Elle ne connaissait ni le cocher ni les chevaux. Mais, à peine dans le traîneau, elle fut emportée en un galop vertigineux. — Elle interrogeait l'obscurité croissante, cherchant Mihaï, mais ne le voyait point. Son cœur se mit à battre avec force quand, longeant la lisière de la forêt, elle

aperçut un grand nombre d'animaux qui erraient sur la neige. Dans l'obscurité, ils semblaient énormes.

— Sont-ce des buffles? demanda-t-elle effrayée.

— Non, des chiens, murmura le cocher sans se retourner, et en tenant plus haut la bride.

— Singuliers chiens! pensa Éléonore. Ce ne sont pas des loups, pourtant? Scherbane n'avait pas voulu que sa mère s'en allât seule; il n'avait pas parlé de loups.

— C'est-il véritablement des chiens? demanda-t-elle à haute voix, quand on s'approcha de la forêt.

— Des chiens, oui, des chiens! dit le cocher.

Le traîneau s'arrêta un instant et une forme noire y sauta en demandant :

— Peux-tu te fier à tes chevaux?

— Ils courent comme des licornes! fut la réponse.

Éléonore se coula contre Mihai, qui ne la regardait pas, mais scrutait la lisière de la forêt, où les chiens augmentaient rapidement en nombre.

En ce moment, la lune se levait et jeta sa pleine lumière dans l'air pur, éclairant splendidement les champs et la forêt. La plaine s'éta-

lait en champ de neige bossué; la forêt s'élevait comme un dôme scintillant, hérissé de millions de pointes de cristal qui se dressaient vers l'immensité du ciel.

Maintenant ils pénétraient sous ce dôme, sous les ombres fantastiques des hêtres et des chênes, et en un instant ils furent entourés d'une horde d'animaux hurlants.

— Des loups! cria Éléonore en se cramponnant au bras de Mihaï.

— Lâche-moi! dit-il d'un ton brutal qu'elle ne lui connaissait pas. Lâche-moi, sans quoi je ne pourrai tirer. En avant, cocher!

Le cocher cinglait ses chevaux qui n'ayant jamais senti le fouet détalaienent avec la rapidité d'un tourbillon. Mihaï sortit un fusil de dessous sa pelisse et tira sur les loups. Ceux-ci fondirent sur celui qui avait été atteint. Mais il y en avait trop; ils serraient de près le traîneau et l'entouraient. Qu'un cheval glissât, et tout était perdu. — Mihaï tira encore, recharga rapidement et tira une troisième fois. Alors seulement la bande interdite resta en arrière.

Quand Mihaï se retourna vers Éléonore, elle était entièrement évanouie; et, proférant des jurons, il se mit à la battre et à la secouer, jusqu'à ce qu'elle revint à elle.

Encore égarée, elle murmurait :

— Les yeux verts vont en enfer. Le diable me tient et nous allons en enfer!...

— Éléonore, cesse de parler ainsi! C'est au ciel que nous allons, — vers le doux Midi, vers les roses, les orangers, vers le soleil et l'amour!

Et, à part lui, il ajouta :

— Et à la maison de jeu de Monaco!

* * *

Scherbane se tenait appuyé contre une colonne de la salle de bal, où la lumière ruisselait comme en plein jour, et il contemplait avec plaisir la foule des belles dames, leurs riches toilettes, leurs gracieux mouvements. — Un bal à Bucarest est et était surtout alors une des belles choses que l'on pût voir. C'était une véritable galerie d'exquises apparitions féminines, combinant le goût parisien avec l'amour de la couleur orientale et douées d'un esprit naturel que rehaussait une parfaite éducation. Les étrangers étaient comme éblouis à l'aspect d'une salle de bal de Bucarest ou de Jassy. En outre, l'amour de la danse est inné aux Roumains : c'est là que brille leur sens artistique et que se révèle leur chaleur de sentiment.

Linza passait précisément devant son frère. Elle

était habillée de crêpe jaune, ce qui donnait à son visage ambré la coloration chaude d'un fruit doré par le soleil ; ses yeux brillaient et pétillaient et ses petites boucles crépues semblaient plus que de coutume s'entortiller sur son front, fascinatrices comme de petits serpents... Ses pieds mignons ne touchaient point le sol ; et, ayant été d'emblée reconnue pour danseuse parfaite, elle volait de bras en bras, jusqu'à ce qu'elle demandât grâce, pour pouvoir respirer.

Zoé avait un air de reine dans sa toilette blanche piquée de roses blanches ; elle avait une façon de parler parfaitement digne aux messieurs qu'on lui présentait, en inclinant avec une grâce inimitable sa tête aux cheveux lisses à reflets bleuâtres ; si bien que Scherbane entendait demander : « Qui donc est cette imposante jeune fille, cette nouvelle beauté ? »

Une fois elle tourna ses yeux vers lui avec un sourire et elle en fut encore plus belle. Sa propre mère s'en étonnait. Elle connaissait sa fille pour être sérieuse et intelligente, mais sa beauté lui était révélée par son nouvel entourage.

— Ah ! si Éléonore était ici, pensait Scherbane, ce serait elle la plus belle !

— Où peut être Mihäi ? se demandait madame Pulchérie.

Et ses yeux erraient à travers la salle.

Madame Sabine s'approcha d'elle.

— Que tes filles sont jolies ! Il faut que je te félicite. Dommage qu'Éléonore manque. Les trois Grâces eussent été réunies. Mihaï lui aussi nous fait faux bond. Il est à la chasse aux loups. Ce bal si impatiemment attendu lui-même n'a pas été pour le retenir. Qu'il eût bien fait avec Zoé, tous deux grands et sveltes ! Dommage, vraiment dommage.

Ce discours déplut à madame Pulchérie. Songeait-on par hasard à sa fille pour le remettre à flot ? Au même moment, Scherbane entendit prononcer derrière sa colonne le nom de Mihaï, et si fort, qu'il n'eût pas besoin de prêter grande attention pour comprendre ce qu'on disait. Et ce qu'il entendit figea son sang dans ses veines et fit blêmir ses lèvres et ses joues.

— Où donc Mihaï est-il ce soir ?

— A la chasse aux loups.

— Allons donc ! la chasse aux loups, quand il y a moyen de danser !

— Pas vrai ? On ne le reconnaît plus !

— Ah ! que si, je les connais, moi, les chasses au loup de Mihaï !...

— Ah ! j'y suis. Il s'agit d'un gibier particulier ?

— Naturellement. Pour l'instant, on parle d'une

certaine Éléonore, la belle-fille de la dame imposante qui est là-bas. On le dit féru d'amour.

— Est-elle belle?

— Sans doute, belle comme le péché! Et l'on se raconte une singulière histoire sur elle; on dit qu'elle s'est vendue au diable!

— Au diable! Et alors a paru Mihaï?

— Peut-être. Étant aux arrêts au couvent, elle écrivit son nom avec du sang sur le mur et appela le diable, et alors parut...

— Satan en personne?

— Non, une religieuse, qui lui annonçait l'arrivée de sa tante et son prochain départ à elle.

— Et la tante avait déjà choisi un mari?

— Naturellement, le mari et... l'ami. En femme avisée, elle les présenta tous deux en même temps!... Que si on les compare, point n'est besoin de demander lequel des deux doit l'emporter!

— Qui t'a raconté cette histoire?

— Mais Mihaï lui-même. — Il m'a donné à entendre... enfin, tu comprends!

— L'heureux coquin! La chance ne lui a jamais manqué.

Scherbane s'appuyait lourdement contre la colonne, comme s'il fût devenu lui-même de pierre. Ses yeux étaient dilatés et sans regard;

ses dents grinçaient à vouloir réprimer le cri qui montait de son cœur; ses narines étaient largement ouvertes, mais aucun souffle ne semblait les faire palpiter; il ne voyait plus l'agitation cadencée du groupe qui le cachait à sa mère; il ne savait plus où il était. Mais une douleur cuisante, quelque chose de jamais deviné, d'insupportable, de furieux le bouleversait, comme si son cerveau eût forcé les parois du crâne, comme s'il agonisait d'une blessure reçue en pleine poitrine.

Tout à coup, il lui sembla entendre dans un lointain infini un mugissement de mer; il ne pouvait comprendre ce que c'était, et de ce lointain mugissement une voix se dégagait :

— N'es-tu pas bien, Scherbane ?

Lentement il tourna ses yeux fixes vers cette direction. Il reconnut Linza, au regard perçant de qui rien n'échappait. Il n'avait toujours pas compris ce qu'elle disait.

— Mais, Scherbane, que t'arrive-t-il ?

— A moi ?

Sa voix était profonde et rauque. Il lui semblait qu'un autre que lui-même parlât.

— Tu es extrêmement pâle !

— Dis à notre mère qu'il me faut rentrer ; qu'elle ne s'inquiète point. Je suis très bien ; mais on m'a rapporté que ma femme était souffrante

et je m'en retourne immédiatement à Boldeni.

Il se redressa, dans le sentiment de vouloir cacher sa plaie mortelle au monde. A pas pesants, il descendit l'escalier et fit avancer son traîneau.

Le temps s'était radouci. Par contre, la neige s'était mise à tomber à gros flocons, semblables à des lambeaux de mouchoirs ou de drapeaux, que le vent aurait arrachés, et ils arrivaient à terre avec lenteur et sans poids. Scherbane traversa les rues encore animées, où traîneaux et passants se pressaient, se rendant en soirée, sortant du théâtre, ne songeant qu'à s'amuser après le long et laborieux été à la campagne ou les séjours aux bains à l'étranger.

Il se hâta d'aller dans sa chambre, jeta quelques effets dans une valise, fit jouer et chargea son revolver qu'il empocha, et, tandis qu'il attendait le postillon et le traîneau, il écrivit à sa sœur Zoé qu'elle ne s'effrayât pas : Éléonore lui avait fait dire qu'elle ne se sentait pas bien. Il donnerait de ses nouvelles sitôt arrivé.

Puis il resta longtemps la tête appuyée sur sa main, la plume en suspens. Enfin il écrivit quelques mots qu'il glissa dans son portefeuille, puis s'enveloppa dans sa pelisse, enfonça son bonnet sur ses yeux pour se préserver de la neige et du

vent et monta en traîneau. Un seul postillon était présent.

— On n'a pas pu trouver l'autre assez rapidement; mais ces quatre chevaux courent aussi vite que huit autres, dit le domestique en voulant monter sur le siège.

Scherbane lui commanda de rester auprès de sa mère.

— Mais je crains une tempête de neige. Les flocons tombent plus fins et le vent s'est levé.

— Peu importe, quand on connaît le chemin.

Un cri, un claquement de fouet, et le traîneau de filer, avec un gai tintement de grelots, le long des maisons éclairées, des magasins, des passants hâtifs; puis il enfila des rues plus solitaires, les maisons se firent toutes petites et sombres, et enfin l'on se trouva en plein champ. Un vent violent balayait l'immense surface. Les chevaux relevèrent la tête en reniflant; puis ils la baissèrent très bas et détalèrent ventre à terre. Le postillon, lui aussi, tenait la tête baissée, car la neige, fine et acérée, lui cinglait les yeux. Scherbane regardait au loin; mais il ne voyait que la nuit noire et comme le reflet d'une moire blanche. On n'entrevoyait le tourbillon de neige qu'à la lueur des lanternes.

Le vent soufflait, toujours plus violent, les flo-

cons se changeaient en pointes d'aiguilles et en grains de sable, qui pénétraient dans les yeux dans le nez, les oreilles, le cou, aveuglants et brûlant la peau comme des coupures.

A la troisième heure, la tourmente mugissait et hurlait, la neige tourbillonnait de haut en bas, de bas en haut, de tous les côtés à la fois. Les cheveux secouaient la tête et tiraient sur la gauche pour échapper au vent du nord.

Scherbane ne faisait guère attention à ce déchaînement. Il appuyait la main sur ses pistolets et se représentait comme en fièvre la façon dont il les tuerait tous les deux, puis soi-même après. Le revolver avait six coups, et il n'y aurait point de merci. Au point du jour, il devait avoir atteint Boldeni, il entrerait alors chez eux et les tuerait dans leur lit. Il se figurait leur épouvante, leurs lamentations, sa beauté; mais sa volonté s'en affermissait.

Le vent claquait en coups violents. Le postillon ne reconnaissait plus son chemin; les chevaux inclinaient toujours plus à gauche; la neige tourbillonnait autour de leurs pieds, de leurs poitrails, de leurs naseaux; le postillon fermait souvent les yeux pour faire dégeler les aiguilles de glace qui se suspendaient à ses paupières et l'empêchaient d'y voir.

La neige se faisait toujours plus épaisse ; les chevaux y enfonçaient presque jusqu'aux genoux avec un piétinement sourd.

— Et si elle me jure qu'elle est innocente, et si je ne trouve pas ce misérable auprès d'elle ?

Ma mère savait tout ! ma mère n'était sévère envers elle que parce qu'elle savait tout ! Mais elle voulait m'épargner pour ne pas me tuer. Pauvre, pauvre mère ! — Lui d'abord, puis elle ! — Et si elle me parle de l'enfant ? — Ah ! je tuerai son enfant dans son sein ! Bah ! l'enfant ! Mieux vaut qu'il soit mort, qu'il ne naisse jamais ! Plutôt, que les loups le dévorent, que de le laisser venir au monde marqué du sceau de l'infamie.

Les chevaux avançaient en décrivant de grandes courbes ; mais, comme la neige avait fait disparaître toute trace de chemin, le postillon ne s'en apercevait pas. Ils fumaient tellement que les vitres des lanternes en étaient ternies et se recouvraient d'une croûte de glace. Scherbane et le postillon avaient déjà la barbe et les cheveux blancs de neige, et de petits glaçons hérissaient les oreilles et la crinière des chevaux. Et toujours ils s'efforçaient d'avancer courageusement, enfonçant parfois jusqu'au poitrail dans la neige mouvante, mais sortant néanmoins, excités qu'ils étaient par les cris du postillon.

— Maître, dit enfin celui-ci, je crains que nous ne nous soyons égarés. On ne s'y reconnaît plus ici.

Scherbane sursauta au milieu de son monologue. Alors enfin il vit l'ouragan furieux, la neige tourbillonnante.

— Dirige-toi vers un tas de foin, si tu peux, nous y ferons du feu.

Le postillon chercha à distinguer une butte dans l'immensité de la plaine et entrevit enfin quelque chose qui ressemblait à une meule de foin. Scherbane s'empara des rênes; le postillon déblaya la neige et tordit le foin en forme de corde. Quand elle lui parut suffisamment compacte, il l'alluma et se mit à chercher son chemin; puis, croyant l'avoir trouvé, il mit le feu à toute la meule et se remit en selle.

Le vent portait les flamèches haut en l'air. Elles montaient en gerbes comme un feu d'artifice et, se confondant avec la neige, se répandirent en un clin d'œil en pluie de feu sur la steppe. — En vain. La nuit en sembla plus noire, la contrée plus déserte.

Tout à coup deux chevaux s'abattirent dans un profond fossé que la neige avait entièrement nivelé. Le postillon fit entendre un juron, et, dans la neige jusqu'aux épaules :

— Maître, fit-il, le cheval s'est cassé la jambe!

Scherbane sauta à son tour dans le fossé, et, ayant examiné le cheval, sortit son revolver et lui en déchargea un coup dans la tête.

L'autre animal semblait indemne, mais incapable d'avancer encore. Ils coupèrent les traits et le laissèrent gisant à terre.

— En avant! fit Scherbane qui était sauté dans le traîneau. Encore cinq, pensait-il, cela suffit.

La contrée se faisait toujours plus désolée, le vent hurlait toujours plus fort. Parfois c'était comme des détonations, comme une grêle; on eût dit que le sable de tout un désert tourbillonnait en une ronde vertigineuse. Le postillon prenait peur. Scherbane ne remarquait pas le danger. Les soulevées de neige devenaient si impétueuses que les chevaux, à tout instant, en avaient jusqu'au poitrail. — Un craquement : le timon venait de se rompre. Le postillon chercha des cordes dans le caisson pour rafistoler le timon, mais ses doigts, raidis par le froid, rendaient la besogne difficile. Les chevaux ronflaient, tremblaient et fumaient, et, au premier effort, tous deux s'abattirent.

— Maître, dit le postillon, impossible d'aller plus avant cette nuit. Renversons le traîneau et

mettons-nous à l'abri du vent pour ne pas geler.

Scherbane le regarda d'une étrange façon.

— Geler? répéta-t-il lentement.

Une idée nouvelle semblait germer dans son cerveau, et une sorte de calme s'emparait de lui...

Ils tournèrent les chevaux à l'opposé du vent, mirent le traîneau sur le flanc, étendirent la couverture sur la neige et se couchèrent. Et peu à peu une singulière et délicieuse lassitude les engourdit, et les pensées de vengeance semblaient se pétrifier et se changer en glace...

Le postillon avait emporté un peu d'eau-de-vie; ils la burent. Les chevaux, altérés, mordaient la neige, et leurs paupières cillaient de sommeil. Scherbane pensait que ce serait fini de toutes ses souffrances, s'il s'endormait ici, qu'alors d'autres ne mourraient pas, et il s'étonnait que cette idée ne lui fût pas venue plus tôt.

Sa mort ne les délivrait-elle pas tous deux du péché et de l'angoisse? Pourquoi sa douleur avait-elle été si égoïste? Que n'avait-il d'abord songé à se retirer et à laisser la place libre à l'homme qui était plus séduisant, plus digne d'être aimé?...

Une paix profonde s'épandait sur lui.

— Sois heureuse, pauvre enfant, dit-il presque

à mi-voix et en souriant, je te bénis ! Et toi, pauvre mère, tu n'auras pas un meurtrier pour fils !

Ses pensées se faisaient toujours plus sereines, et il avait cessé d'entendre le mugissement de la tourmente. Cette neige le réjouissait qui hâtivement s'amoncelait sur lui, comme pour le couvrir, comme pour le préserver d'un dernier désespoir et pour le conserver dans son innocence et sa pureté...

Puis il eut un rêve merveilleux. Il voyait Éléonore avec son enfant tomber dans les bras de sa mère, et sa mère serrait l'enfant sur son cœur et l'appelait Scherbane.

Puis plus rien.

La tourmente continuait à faire rage, ensevelissant sous la neige hommes et bêtes. Bientôt on ne vit plus que les ridelles du traîneau. Le jour venu, tout avait disparu.

* * *

Cette tourmente dura trois jours et trois nuits ; le ciel semblait s'être changé en neige, comme si tous les vents étaient accourus de Sibérie pour faire bouillonner la mer Noire et changer le Danube en glace.

La neige, rien que la neige au loin, si épaisse que les soleils futurs semblaient impuissants à la fondre. Le ciel, tout gris, rejoignait l'immense nappe blanche ; aux portes mêmes de Bucarest, les gens périssaient avec leurs attelages ; les maisons des faubourgs étaient ensevelies, à peine voyait-on émerger une cheminée ; et les loups pénétraient jusque dans la ville. Des traîneaux de paysans en longue file amenaient péniblement du bois, et mainte riche forêt ne devait plus revoir la lumière du printemps.

— Mère, dit Linza, un deuil nous menace : l'icone a craqué !

La tourmente apaisée, madame Pulchérie s'inquiétait de rester sans nouvelles de son fils. Elle envoya un messenger à Boldeni. Il ne revint que quelques jours après avec le vieil intendant. La tête basse, son bonnet à la main, il entra chez elle. Il apportait avec lui une atmosphère glacée, car il gelait de nouveau à pierre fendre.

— Est-ce mon fils qui vous a envoyé ? demanda-t-elle en s'approchant vivement de lui.

Le bonnet trembla dans les mains du vieillard.

— A vrai dire, il ne m'a pas envoyé : je suis venu de moi-même.

— Alors il est malade ?

— Je crains qu'il n'aille pas bien du tout.



— Qu'a-t-il ? Avez-vous cherché un médecin ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

— Parce que nous ignorions absolument que monsieur viendrait, surtout que madame était partie.

Les grands yeux de madame Pulchérie devinrent presque hagards.

— Ma belle-fille partie, dites-vous ? Quand et pour où ?

— Mais nous pensions qu'elle se trouvait ici ; elle est partie seule en traîneau.

— Et vous vous êtes informé... ?

— Non, puisque nous la croyions ici.

Le bonnet tremblait toujours plus.

— Et alors mon fils est venu et ne l'a pas trouvée ?

— Non, il n'est pas venu.

— Que dites-vous ?

La femme forte bégayait et saisit le bras d'un fauteuil.

— Nous avons appris d'abord par le messager qu'il avait été en route par la tempête, et alors nous l'avons cherché jour et nuit, avec des torches et des chiens, et maintenant, nous l'avons trouvé.

Madame Pulchérie poussa un sourd gémissement puis s'évanouit.

Le vieillard s'arrachait les cheveux ; il s'agenouilla devant sa maîtresse, lui tapa dans les mains, lui soulevait la tête et finalement courut chercher du secours. Il trouva Zoé qui arriva en hâte à ses cris et fit longtemps de vains efforts pour ramener sa mère à elle.

L'évanouissement semblait devoir se changer en mort.

— Que lui avez-vous dit ? avait demandé une fois Zoé, mais sans obtenir de réponse.

Linza était accourue, elle aussi, avec les femmes de chambre. Ces dernières pleuraient. Le messager leur avait tout raconté.

Linza se jeta en sanglotant sur sa mère.

— Pas de ces façons là ! dit Zoé sévèrement.

Puis, regardant autour d'elle, elle vit que tout le monde pleurait :

— Pourquoi pleurez-vous donc ? demanda-t-elle en tremblant.

— Scherbane, Scherbane est mort ! gémit Linza.

A ce nom, la mère ouvrit les yeux et regarda lentement autour d'elle, comme pour chercher à comprendre. Quand son regard tomba sur le vieillard, elle vit de nouveau noir ; mais on fit tout pour la maintenir éveillée. Alors elle poussa un long soupir, et deux grosses larmes roulèrent lentement le long de ses joues pâles.

Une image de paix, Scherbane reposait dans sa maison, quand sa mère et ses sœurs y entrèrent en grand deuil. Le prêtre était aux pieds du cercueil et murmurait les oraisons d'usage, tandis que de nombreux cierges jetaient sur le calme visage un reflet rougeâtre.

Madame Pulchérie se jeta sur la poitrine de son fils et resta longtemps, longtemps là, comme si elle eût dû lui rendre la vie. Quand, enfin, elle se releva, le vieil intendant vint à elle et lui tendit un papier :

— Voici ce que nous avons trouvé dans son portefeuille; et ceci dans sa main, ajouta-t-il en déposant le revolver sur la table.

Madame Pulchérie déplia la feuille en tremblant et lut :

« Ne pleure pas, mère. Je ne puis rester. J'ai appris l'infidélité de ma femme. Je ne puis y survivre. Tu l'as sue; et tes saintes lèvres ont proféré leur premier mensonge. Je t'en remercie, mère, du fond de l'âme; car je te dois quelque temps de bonheur et de paix. Pardonne-moi d'avoir exigé cela de toi dans mon désespoir. Je m'en vais tuer ma belle jeune femme, puis je me tuerai moi...

» Pardonne-moi, mère, et prie pour mon âme! »

Madame Pulchérie baisa la feuille avec des lèvres ardentes et la cacha dans son sein, sans en trahir le contenu.

* * *

Deux ans s'étaient écoulés.

Une voiture entra dans la cour de Morineni. Toutes les têtes parurent aux fenêtres, car, depuis la catastrophe, l'isolement s'était fait autour de la maison.

Dans la voiture une femme était assise, pâle, avec des yeux infiniment tristes, et sur ses genoux était un petit garçon, très beau, aux yeux d'un gris vert, cils noirs et une abondance de boucles brunes. Il jetait autour de lui des regards de chérubin et montrait ses petites dents en souriant, car en ce moment il souriait à une colombe qui volait à sa rencontre.

Un domestique s'approcha de la voiture.

— Madame Sabine est-elle là? demanda l'étrangère.

Le domestique la regarda curieusement et crut la reconnaître.

— Oui, je crois, je vais aller voir.

La dame écrivit sur un feuillet de papier :

« Éléonore. »

— Donnez-lui cela, dit-elle.

Un long temps se passa avant que le domestique revînt. Enfin il reparut, ferma la porte et dit d'un air froid et compassé :

— Pas à la maison.

Éléonore appuya ses lèvres sur le front de l'enfant.

— En avant ! dit-elle au cocher, — par l'allée de droite !

Le domestique courut à la cuisine raconter les choses et témoigner son étonnement de ce qu'elle eût pris le chemin de Boldeni.

Éléonore se fit conduire à la maison de l'intendant, paya le cocher et le renvoya. Puis elle entra. Le vieillard tressauta en la voyant.

— Je vous en prie, fit Éléonore, un peu de lait pour mon enfant, il meurt de soif.

Puis elle se laissa tomber sur une chaise.

L'intendant chercha du lait sans dire mot, puis se tint devant elle, le visage inquiet.

— Je veux aller chez madame Pulchérie. Voulez-vous m'y aider ? fit-elle enfin.

— Vous voulez voir madame ?

— Je me serais rendue chez une des jeunes dames, si je n'avais appris qu'elles étaient toutes deux mariées et loin d'ici. Je ne puis plus aller que chez elle.

L'intendant secoua la tête.

— Cela sera très difficile !

— Alors j'irai seule !

Et, prenant désespérément son enfant, elle s'élança dehors, dans l'ardeur du soleil, vers la maison.

Un domestique la reçut, qui ne la connaissait pas ; elle lui demanda si madame Pulchérie pouvait sortir un instant : quelqu'un était devant la porte qui avait absolument à lui parler.

Après quelques instants, madame Pulchérie parut, toute droite encore, mais les cheveux blancs. Ses vêtements noirs lui donnaient l'air d'une abbesse.

Éléonore tomba à genoux et, soulevant vers elle son enfant :

— Par la miséricorde divine, dit-elle, protégez l'enfant ! Ils veulent me le prendre après avoir fait de moi une mendiante ! Je vous en supplie, prenez l'enfant !

— Et tu viens à moi ? demanda madame Pulchérie de sa voix grave.

— Je sais que je n'ai plus le droit de paraître devant vous, mais j'ai été repoussée de partout, comme une mendiante. Je vous en supplie, je vous en supplie, protégez mon enfant !

— A qui appartient-il ? demanda madame Pulchérie.

Éléonore laissa tomber sa tête sur l'épaule du petit.

— *Il s'était tant réjoui ! murmura-t-elle, et il avait dit qu'il s'appellerait Dan.*

Madame Pulchérie tira de dessous son habit quelque chose qui était cousu dans un mouchoir de soie ; elle déchira le mouchoir et tendit à Éléonore la dernière lettre de Scherbane. Elle la lut d'un regard et la rendit d'une main tremblante.

— Oh ! que ne m'a-t-il tuée ! s'écria-t-elle. Mieux eût valu mille fois ! il m'eût préservé de la honte et de la misère ! O mon Dieu, ce que j'ai souffert de brutalités et de mépris est indicible ! J'ai été traitée plus indignement que la fille la plus vile. J'ai vécu dans un enfer. Et maintenant il veut me prendre mon enfant et le rendre aussi mauvais que lui-même. O mère, prends mon enfant et fais-en ce qu'a été ton fils ! Je ne mérite pas de l'élever ! Fais-moi fouetter hors de ton seuil, comme tu m'en as menacée autrefois, et je le supporterai sans me plaindre, — mais protège mon enfant ! Fais-en un homme et ne lui parle pas de sa mère. Laisse le croire que c'est toi sa mère, et il deviendra bon et noble

comme Scherbane, et il ne restera plus trace de moi!... Ne crains point que je reparaisse jamais devant toi, moi qui l'ai tué!... O mère, prends mon fils!

Madame Pulchérie s'inclina lentement, prit l'enfant des bras d'Éléonore, puis, la relevant, lui tendit la main :

— Entre, et reste auprès de moi ! dit-elle.

Et les rossignols chantaient dans le parc un hymne à la bonté de Dieu, et les hirondelles décrivaient leurs courbes joyeuses autour de la maison, car la paix y était rentrée...

DRAGOMIRA

DRAGOMIRA

Krim-Ghiraï, chef des Tartares, tenait à Baktchiseraï une cour somptueuse. Jamais on n'avait vu pareil luxe de tapis, jamais autant d'or étincelant, ni de fines pierreries. Les rênes des chevaux éblouissaient ; les étriers et les éperons étaient d'or pur, les couvertes étaient relevées de riches broderies, et quand Krim-Ghiraï chevauchait avec sa suite, le soleil se demandait si ce n'était pas un autre soleil qui traversait la terre.

Parmi sa suite était un jeune Roumain que Krim-Ghiraï, au cours d'une de ses expéditions, avait emmené de Sutchava avec lui, encore tout enfant.

Il était de stature élégante, élancé et souple comme un sapin, ses cheveux annelés encadraient sa belle tête. Mais l'expression de ses yeux était triste; car souvent il se demandait qui il était, et personne ne savait le lui dire.

Krim-Ghiraï l'avait arraché des bras d'une belle femme qu'il avait poignardée parce qu'elle avait poussé des cris : lui-même ignorait si elle avait été sa mère ou sa nourrice.

Il était étranger, enfant trouvé, et pourtant il lui semblait qu'il dût être de noble race.

Un soir, il se tenait dans la cour du palais, s'appuyant contre son étalon arabe, qui tournait de temps en temps la tête vers lui et frottait son museau contre son épaule, en signe de bonne amitié.

Il avait fait une longue course et attendait à présent d'être introduit auprès de Krim-Ghiraï, pour lui faire son rapport. Il regardait d'un air rêveur la fontaine qui clapotait au clair de lune.

Une moitié du palais était enveloppée d'ombre, l'autre, au contraire, vivement éclairée par la lune.

Le regard du jeune homme errait indifférent, le long des fenêtres aux treillis dorés, derrière lesquels se dissimulait le harem de Krim-Ghiraï.

On se racontait des histoires de houris cachées là et prisonnières et dont le nombre augmentait toujours, sans jamais rassasier l'appétit du farouche Tartare.

Mais le jeune chrétien en avait horreur, et sa tristesse et sa nostalgie en étaient augmentées.

Tout à coup la grille remue, s'entr'ouvre, et, éclairé par la lune, du dehors, et par le reflet rougeâtre d'une lampe, au dedans, paraît sans voile le plus beau visage de jeune fille qu'il eût vu de sa vie.

Il se prit à trembler de tout son corps, si bien que son étalon avança sa tête et ses naseaux, comme flairant un danger qui menaçait son jeune maître.

Les jeunes gens se regardèrent comme si leurs yeux eussent été des aimants et que leurs regards eussent été rivés l'un à l'autre.

En ce moment des pas retentirent sur les marches, la grille se referma et le jeune homme fut appelé chez le Khan.

Le soir suivant, il se retrouvait à la fontaine et, derechef, l'apparition se montra à la fenêtre. Le troisième soir, elle s'inclina et murmura :

— Si tu es chrétien, sauve-moi ! Je m'appelle Dragomira !

— Je te sauverai, aussi vrai que je suis chrétien et que je m'appelle Parvu¹.

Elle ferma rapidement le grillage.

Le jour suivant, Krim-Ghirai partait pour une nouvelle expédition guerrière avec toute sa suite éblouissante. Lui-même, portant un croissant de diamants sur son bonnet de fourrure, faisait caracoler et se cabrer son étalon; car il savait que derrière les fenêtres treillissées tous les yeux des femmes et des esclaves étaient fixés sur lui, mais avant tout ceux de la plus belle ds ses esclaves, Dragomira, qu'il avait élevée pour lui.

La renommée de sa beauté s'était répandue au loin, et plus d'un de ses ennemis songeait à lui arracher sa précieuse proie.

On l'avait menacée des plus terribles punitions si elle se laissait voir sans voile : la plante de ses pieds ferait connaissance avec la bastonnade et le plus sombre cachot [enterrerait sa beauté.

Or, ses grands yeux regardaient à travers le grillage, mais non pas Krim-Ghirai, dont elle avait horreur.

C'est Parvu qu'elle regardait, qui galopait à

1. Prononcez *Parvou*.

côté de lui et que depuis longtemps elle portait dans son cœur.

L'expédition dura à peine trois semaines, et, chargés d'un riche butin, les Tartares revinrent chez eux.

Parvu avait fait des prodiges de bravoure et, sauvé la vie de Ghiraï en parant un coup de yatagan qui lui était destiné, et en fendant la tête à l'ennemi.

Le chef rassembla dans la cour ses fidèles autour de lui et récompensa princièrement chacun d'eux.

Finalement il se tourna vers Parvu :

— Et toi, mon fils, tu as accompli de grandes choses et il n'y a pas de récompense assez élevée pour toi. Mais peut-être as-tu un désir que je puisse accomplir, parle ! Ce que tu demanderas te sera accordé, je t'en donne ma parole princière.

Alors Parvu éperonne son cheval ; sur un geste de sa main la noble bête plie un genou, et Parvu d'élever la voix et de dire :

— S'il plaît à Ta Grandeur d'exaucer un de mes désirs, je te prie, donne-moi pour femme ton esclave, Dragomira la chrétienne !

Silence de mort alentour.

Chaque regard était attaché avec angoisse sur



le visage de Ghiraï, qui s'était subitement empourpré.

Grinçant des dents il se mordait la moustache.

— La connais-tu donc ? demanda-t-il enfin.

— Qui ne connaît Dragomira ? Mais je ne la demande pas pour femme à cause de sa beauté, mais parce qu'elle est chrétienne.

Ghiraï se tut de nouveau. Enfin il parut avoir remporté une grande victoire sur lui-même.

— Eh bien ! s'écria-t-il, je tiendrai ma parole et aujourd'hui même la noce aura lieu.

Dragomira avait entendu chaque parole. Tantôt pâle, tantôt rouge, haletante et comme prise de vertige, elle avait tendu l'oreille.

Maintenant elle tomba à genoux et remercia Dieu qui l'avait délivrée d'une existence misérable et la donnait pour femme à un généreux chrétien.

Elle échappait à la hideuse vieille qui l'avait élevée, à la jalousie des autres femmes.

Elle allait devenir la femme unique et honorée d'un homme qu'elle aimait.

On amena en hâte un prêtre et, merveilleusement parée, la fiancée se présenta au jeune héros rayonnant, qui eût voulu s'agenouiller

devant elle, comme devant une apparition de l'autre monde.

La cérémonie religieuse terminée, le jeune couple se rendit à la chambre nuptiale qu'on venait de préparer et qui était ornée de châles des Indes et de Perse. Un superbe lit de repos les y attendait; une lampe allumée se balançait au plafond et répandait une magique lumière rosée dans la chambre parfumée où nul bruit du dehors ne pénétrait.

A peine entrée, Dragomira se jeta aux pieds de son époux, embrassa ses genoux et dit :

— Je t'aimerai comme un Dieu ! Je t'adorerai comme un saint ! Je te servirai comme mon maître ! Car tu m'as sauvée de la honte, de l'atouchement d'un païen ! Chaque souffle de moi t'appartiendra !

Il l'attira contre sa poitrine palpitante. Il enleva la parure qui la séparait de lui et se sentit ivre de joie de pouvoir appeler son bien la plus superbe vierge sur la terre.

— Tu m'es plus chère que ma vie ! répétait-il sans cesse, et quand enfin ils se calmèrent, ils commencèrent à se raconter toutes leurs souffrances, et leurs souvenirs remontaient plus loin, toujours plus loin jusqu'à l'époque où tous les deux ils avaient été enlevés.

— D'où donc t'a-t-on arraché? demanda Dragomira.

— De Sutchava.

— Moi aussi! Et je me rappelle encore le nom de ma nourrice : elle s'appelait Tomasa.

— La mienne s'appelait de même! s'écria Parvu.

— J'avais encore de petits frères, l'un s'appelait Bogdan et l'autre avait dans la nuque un petit grain de beauté que je touchais du doigt en disant « mûre! »

A ce moment, Parvu sursauta, s'appuya contre le mur et se couvrit le visage des deux mains.

— Qu'as-tu? demanda Dragomira avec angoisse en se soulevant sur son coude.

Alors il s'agenouilla devant elle, lui montra son cou et lui demanda :

— Qu'est ceci?

Poussant un cri désespéré, Dragomira se rejeta en arrière :

— Mais... tu n'es pas...?

— Oui, ton frère! dit Parvu.

Et il se mit à pleurer amèrement.

Ils cherchèrent longtemps à se persuader qu'ils n'étaient pas frère et sœur, mais en vain; ce n'était que trop certain.

Ils avaient été enlevés par des gens différents et séparés, ils n'avaient plus jamais entendu parler l'un de l'autre.

Ce fut une triste scène d'adieux entre eux toute cette nuit.

Quand vint le jour, ils se firent annoncer à Krim-Ghiraï.

C'est avec stupéfaction qu'il reçut le jeune couple, qui se tenait courbé devant lui, triste et silencieux.

Sitôt qu'ils eurent raconté leur funeste découverte :

— Alors, s'écria-t-il, il vous faut mourir?

— C'est notre vœu, car la vie nous est à charge!

— Mais vous êtes chrétiens, ce sont donc des chrétiens qui doivent vous juger.

On réunit un synode composé de prêtres et de laïques, qui décidèrent que leur ignorance ne méritait point la mort, mais qu'ils devaient expier leur crime, en bâtissant chacun un cloître.

Ils rentrèrent tristement dans leur pays et fondèrent deux couvents près de Sutchava. Parvu appela le sien Dragomira.

Ils y vécurent grandement honorés, lui comme abbé, elle comme supérieure, et, sur son lit de

mort, elle ne voulut recevoir la communion et l'extrême onction que de sa main.

Il baisa son pâle front, et sa longue et blanche barbe tremblait. Il lui survécut à peine d'une année; et ils se retrouvèrent là où nulle loi humaine ne pouvait plus les séparer.

MOSCH ET BABA



MOSCH ET BABA

(TRADUIT PAR PIERRE LOTI)

Mosch et Baba (le Vieux et la Vieille), ainsi les appelait-on, tout simplement. Ils étaient si vieux que personne ne savait plus leurs noms. Ils étaient *le Mosch et la Baba*, les deux plus âgés du domaine de notre grand poète Alexandri, Mircesci.

Lui avait autrefois été postillon, même un célèbre postillon. Dans sa longue vie, il s'était amassé une fortune : deux cents francs, et, après avoir marié son seul fils dans un village lointain, il avait, de son côté, épousé en secondes noces une femme qui n'avait qu'une fille unique, mariée dans un autre village.

Ils vivaient déjà depuis très longtemps ensemble et étaient si vieux qu'ils devenaient

toujours plus petits et plus petits comme s'ils se ratatinaient.

Souvent on les voyait dans la plaine de Mircesci traverser la forêt, puis s'asseoir tout près l'un de l'autre sous un arbre, et pendant bien des heures, jouir ensemble de la belle journée, moitié causant, moitié sommeillant. Ils s'étaient bâti la plus petite et la plus basse des maisonnettes et avaient une paire de petits bœufs pas plus grands qu'un raisonnable âne, et aussi un petit cheval pas plus haut qu'un chien. Et ils étaient heureux et satisfaits tant que duraient les jours.

Une fois, il serait presque arrivé un malheur au vieux : on lui avait donné des oies à garder, et il avait fait un faux pas et était tombé dans le petit ruisseau de la prairie. Beaucoup trop faible pour se relever, il se serait noyé misérablement si quelqu'un ne l'avait vu et sauvé.

Quand il racontait ses courses comme postillon, alors seulement il redevenait encore une fois jeune ; alors ses vieux yeux brillaient et autour de lui, tout semblait s'animer de tintements de grelots et de piaffements de chevaux ; il se sentait de nouveau en selle, allant jour et nuit, allant comme le vent.

Il avait aussi beaucoup, beaucoup de souvenirs de l'histoire du pays :

— *Coconu*¹ Vassili ! (Seigneur Vassili) disait-il souvent à Alexandri — j'ai voituré dehors bien des princes et bien des ministres !

C'était sa façon à lui de comprendre et d'exprimer la fragilité de toute chose.

Il était très jaloux de sa femme : elle ne devait regarder personne, ne parler à personne. Et, à sa grande contrariété, un jeune homme rôdait continuellement autour de sa maisonnette.

— Qu'a-t-il à faire ici celui-là ? Est-ce qu'il ne rougit pas ? disait le vieux, très irrité, — jusqu'à ce qu'enfin il découvrit que c'était pour la belle jeune fille d'un voisin que ce galant venait.

* * *

Au milieu de cette paix de leur vie le vieux vint un jour chez le propriétaire du domaine.

— *Coconu* Vassili ! (Seigneur Vassili !) nous voulons divorcer !

Celui-ci, très étonné, s'écria :

— Mais quelle idée as-tu ? Tu t'es donc querrellé avec ta vieille ? Quelle idée t'est venue, — car, enfin, de toute façon, vous n'avez plus beaucoup de temps à rester ensemble !...

1. Prononcez *Cocone*.

— C'est justement cela, *Coconu Vassili*. Nous avons réfléchi que nous n'avons plus beaucoup de jours devant nous, et que chacun de nous deux a un enfant, et qu'après notre mort ils se querelleront pour l'héritage. C'est pour que cela n'arrive pas que nous voulons nous séparer avant...

Rien ne put ébranler les deux vieux dans leur décision et, sans délai, ils se mirent à l'exécuter. Les deux cents francs, en pièces d'or, furent mis en petits tas, et le vieux, poussant alternativement une pièce d'or, à lui même et une à sa vieille disait : « Une pour toi ! une pour moi ! une pour toi ! une pour moi ! » jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus. Un coussin pour elle, un coussin pour lui ; un tapis pour elle, un tapis pour lui. Puis il lui donna les deux petits bœufs et garda son petit cheval avec la petite carriole. Et après ils allèrent à l'auberge pour dire adieu aux gens. Là ils furent entourés et l'on but à leur santé. Et on voulait être gai, mais on pleurait pourtant. Ils demandèrent pardon à tous afin que personne ne pût garder de rancune contre eux. Enfin ils se mirent en marche et descendirent jusqu'en bas, jusqu'au pont du Sereth. Là ils s'arrêtèrent encore un petit instant, s'embrassèrent, pleurèrent et puis chacun alla son chemin, l'un à droite, l'autre à gauche...

Il est souvent plus facile d'exécuter une grande résolution que d'en supporter les conséquences. Le vieux s'affaissa tellement qu'il ne fut bientôt plus que l'ombre de lui-même. Lorsqu'on lui demandait comment il allait, il disait :

— Je ne peux plus du tout dormir, parce que je ne sens plus son haleine à mon cou !

Il errait comme un esprit sans repos et cherchait toujours quelque chose qu'il ne pouvait trouver.

Après huit jours, on lui apporta la nouvelle que sa Baba était très malade. Sans délai il attela son petit cheval à sa petite carriole et s'en alla aussi vite qu'il pouvait aller. Mais quand il arriva au village où elle s'était retirée, on emportait justement son cercueil.

Sans dire un mot il suivit la morte et assista sans plainte à l'enterrement. Ensuite il retourna directement chez lui et se coucha. Et le lendemain il était mort.

Maintenant la petite maison tombe tellement en ruine qu'on n'en voit plus rien — que le chaume et les roseaux qui couvraient son toit.

Mais Alexandri ne permet pas qu'on y touche.

BALLADES ROUMAINES

MIHU LE VAILLANT

MIHU LE VAILLANT

(TRADUCTION DE PIERRE LOTI)

I

Vers le mont Barbat, par le chemin creux, s'en va Mihu le vaillant, Mihu le fier petit paon, le petit paon de la forêt, l'enfant de la montagne.

Il s'en va chantant sur sa flûte, sur sa flûte en os qui d'un son doux caresse les bois.

Sur son cheval bai, il s'avance, le vaillant, à travers la forêt du Herz, à la mi-nuit.

Autour du sentier rocailleux, la feuillée est épaisse et la nuit est noire.

Mais, dans les montées obscures, quand son cheval du pied frappe le sol, la pierre étincelle et la nuit s'éclaire, s'éclaire comme le jour.

Il avance, il avance, il monte, et sa trace

s'efface parmi les feuilles tombées, dans les sentiers perdus.

Toujours il avance, mon petit vaillant; — à travers la feuillée bruissante, réveillant de sa voix les vieilles forêts, toujours il avance, en clamant :

— « Hé, mon bai, hé! Pourquoi quittes-tu le chemin et prends-tu la colline?

» Est-ce que l'armure te gêne? — ou bien la selle te blesse-t-elle, ou bien le frein? — ou mes précicux étriers, ou mes armes qui brillent comme les étoiles? — pour que tu traînes si lourdement, mon cher petit corps?

— » L'armure ne m'écrase pas, la selle ne me gêne pas, ni le frein ne me serre, ni la sangle ne me blesse.

» Mais ce qui m'opresse et m'arrête dans le chemin, c'est que par ici se tiennent quarante-cinq — cinquante moins cinq! — heiduques Lérintes, aguerris depuis leur enfance, et amenés tout petits par leurs parents dans la forêt.

» Et en ce moment, ils sont à faire un banquet au pied des rochers, dans la vallée profonde, derrière le fourré des platanes, dans le bois de noisetiers.

» Un banquet, à la table de pierre en quatre morceaux fendue et par un fil d'archal reliée; —

à la table de pierre où des caractères sont gravés, des caractères de livres, dans le creux desquels, pour les dorer, on a soufflé une poussière d'or.

» Et au banquet est assis, prêt à te piller, Ianosch le Hongrois, le vieux brigand, — à la barbe hérissée et dans les méchancelés vieillie; — à la barbe allongée jusqu'à la ceinture et dans la ceinture entortillée.

» Il a, ô mon plus que frère, des sabres longs et larges, et un fusil incrusté.

» Il a courage d'acier — et il a plus encore : entourant sa table, ses rudes Lévintes avec des armes jusqu'aux dents; des gars durcis, aux poignets forts et aux puissantes veines; des jeunes hommes épais de la nuque, — vaillants sans solde! — portant des casques hauts, et dont les cheveux tombent sur les épaules en nattes larges.

» Ils vont t'entendre, se précipiter!... Et pauvre de toi!... Et pauvre de moi!... »

— » Hé, mon bai, hé! Quitte la colline et reprends le chemin, car tu es avec Mihu!

« Laisse derrière toi la peur, car tu es gardé par ces deux bras terribles, terribles et veineux; par cette poitrine large, large sous son armure, — et par ce petit sabre à la fine lèvre d'acier.

» Le Hongrois est vaniteux, mais il n'est pas redoutable. Sa bouche est grande, mais il manque

de force pour mordre. Combien sont-ils? Cinquante, soixante, quatre-vingts? — Une centaine et un millier?... Qu'ils sortent sur mon chemin, qu'ils viennent, s'ils veulent savoir qui est Mihu, Mihu le Vaillant!... »

Prompt comme la pensée, le bai quitte la colline et reprend le chemin.

— « Hé, mon bai, hé! Laisse la côte pierreuse, redescends vers la prairie grasse, vers les bosquets frais, redescends vers les herbages verdoyants, fleuris de fleurs... »

II

Mais voici dans la forêt, voici que Ianosch tout à coup, tandis qu'il banquette et se réjouit, s'arrête étonné et semble réfléchir.

C'est que, de temps à autre, il entend dans le lointain de la forêt un chant fier qui résonne, un chant de vaillant, — et aussi la voix d'une flûte, d'une flûte en os qui joue tendrement des choses d'amour.

Et voici, voici que Ianosch tout à coup tressaille et bondit, et, de sa grande voix s'écrie :

— « Vous, vaillants, alertes! faites silence et »
» écoutez!... — Aux armes! car je crois avoir »
» entendu, à travers la feuillée sonore, une voix »
» de flûte caresser la forêt.

» Or, hâtez-vous et promptement partez ! Par
 » monts et par vaux courez ! Au pont, à la fon-
 » drière, à la plaine des peupliers, au sentier
 » étroit, au sentier défoncé, à la fontaine lente
 » d'où l'eau pleure, partout courez !

» Et si c'est un brave ayant la fleur de beauté
 » au visage, point ne me l'abîmez ; mais liez-le-
 » moi seulement.

» Mais si c'est quelque ensorcelé, par les fem-
 » mes énervé, un soufflet donnez-lui et qu'il
 » passe son chemin. »

Les Hongrois se mettent en marche, — et lui
 barrent la route. Mais, quand il les aperçoit,
 Mihi leur dit :

— « Vous, vaillants, qui vous a envoyés ici, *la*
tête vous a mangée ! »

Avant qu'il ait fini de dire, la lutte commence.
 Et, d'un revers de bras, tous il les disperse.

Puis, dans la forêt verte, il continue sa route. Et
 le bai trotte. Et quand, de son pied, il frappe le
 sol, la pierre étincelle, la nuit s'éclaire, — s'éclaire
 comme le jour.

Enfin Ianosch le voit venir, et de sa place il
 bondit :

« — Hé ! mes braves, donnez du javelot,
 » donnez du fusil ! »

— « Laissez vos fusils, répond Mihu, laissez
» vos javelots, mes braves, — car je suis Mihu,
» et je veux vous chanter un chant fier, un chant
» de vaillant, comme vous n'en avez entendu
» jamais, si longue qu'ait été votre vie... »

Alors voici que Mihu commence sur place, commence sans effort à dire avec feu, à dire avec désir un chant d'amour — tellement beau que les monts résonnent, que les faucons s'assemblent, les forêts s'éveillent, les feuilles chuchotent, les étoiles au ciel clignent des yeux et s'arrêtent dans leur chemin.

Les Hongrois avec extase l'écoutent. Et Ianosch alors, adoucissant sa voix qu'on ne reconnaît plus, lui parle et à sa table le convie :

— « Viens, toi, Mihu, viens, vaillant, que nous »
» banquetions et nous réjouissions. — Et après, à »
» nous deux, — corps à corps, nous lutterons »
» ensemble. »

A eux, tous les autres se joignent; ils s'assistent à table et recommencent leur festin joyeux, avec de grands cris prolongés, en choquant leurs gourdes de bois.

Mais quand le banquet est fini, la table vidée et les vins épuisés, Ianosch le Hongrois et Mihu le Moldave sur le terrain se rendent et pour la lutte s'enlacent.

Sanglante est leur lutte, — sanglante comme pour mourir.

Il ne se relèvera plus, celui des deux qui tombera.

Et tous les Hongrois, qui sont des parents de Ianosch, se tiennent alentour, regardant comme ils s'étreignent, comme ils s'enlèvent, comme ils se roulent, — ainsi que deux dragons, ainsi que deux lions, deux lions valeureux.

Enfin, voici que Mihu tout à coup s'arrête; sur Ianosch il se tord, il le soulève à grande force, le rejette en le frappant sur le sol; puis, sur la poitrine lui pose un genou, et lui envoie la tête au loin rouler...

Et les Hongrois tous, qui sont les parents de Ianosch, se tiennent là, consternés par la terreur de sa mort.

Alors mon Mihu tressaille et parle ainsi :

— « Celui de vous, enfants, qui se trouvera

» de force à relever ma pesante massue, et mon
» lourd fusil, et ma lourde cotte de maille.

» Celui-là, qu'il vienne avec moi comme un
» frère, qu'il soit un vaillant et que son nom
» grandisse ! »

Les Hongrois rivalisent d'efforts ; vers la terre ils se courbent et en vain ils essayent. Aucun d'eux ne peut mettre sur son dos les armes couchées, les armes aux pointes de fer, les belles armes d'or incrustées...

— « Vous autres, lâches ! abandonnez-moi la
» forêt et prenez le joug ! — puisque vous n'êtes
» pas, vous, des hommes de grand cœur et de
» bravoure comme nous, — mais des hommes
» d'encombrement, bons à piocher la terre ! »

Et ce disant, MiHU le héros, d'un seul doigt soulève les armes et les ramasse. Puis s'en va par le sentier, avec le bai fringant et joyeux, à travers la forêt feuillue.

Et derrière lui toute la forêt bruit, résonne et vibre de son chant puissant, de son chant de brave, — et de la voix de sa flûte douce à entendre, de la voix de sa flûte en os qui, tendrement, chante des choses d'amour.

MIORITZA

MIORITZA

De l'Alpe fleurie, des Portes du Ciel descendent vers la vallée trois troupeaux de brebis et trois bergers. L'un est moldave, l'autre transylvain, et le dernier est de la Vrancea.

Mais, las! celui de Transylvanie et celui de Vrancea s'entendaient et se consultaient, comment le tuer au coucher du soleil, le Moldave, qui est plus riche qu'eux et a plus de brebis et des béliers aux cornes recourbées et des chevaux bien dressés et les chiens les plus alertes. Mais Mioritza, la brebis à la fauve toison, depuis trois jours ne cesse de bêler et l'herbe ne l'attire plus.

— Mioritza, ma blonde, ma blonde joufflue,

depuis trois jours ta bouche ne s'est tue ! Le pacage n'est-il pas à ton gré, ou bien encore es-tu malade, ma mignarde Mioara ?

— Mon pâtre chéri, mène-nous pacager dans la noire forêt, où se trouve de l'herbe pour nous et de l'ombre pour toi. Maître, maître, va et appelle un chien, le plus ardent et le plus fraternel, car, au coucher du soleil, ils veulent te tuer, le pâtre de Transylvanie et celui de Vrancea !

— Brebis de Birsanie, et si tu sais l'avenir et si je dois mourir à l'orée du champ de millet, dis au Vrancéen et dis au Transylvain de m'enterrer tout près d'ici, dans le pacage, pour que Je sois tout avec vous, derrière la butte oyant mes chiens. Et dis-leur encore ceci, de déposer près de ma tête une flûte de hêtre qui parle d'amour, une flûte en os, dont le son est dolent, une flûte de sureau, dont le son est ardent. Quand le vent soufflera et les fera vibrer, alors les brebis se rassembleront et me pleureront avec des larmes de sang. Mais, toi, du meurtre ne leur parleras point, mais leur diras que j'ai épousé une auguste reine, la fiancée de l'univers, et qu'à mes épousailles une étoile s'est détachée du ciel, et que le Soleil et la Lune ont tenu les couronnes au-dessus de nos têtes. Les sapins et

les trembles étaient nos convives, prêtres les monts élevés, les oiseaux nos ménétriers, des milliers d'oiseaux, et les étoiles nos flambeaux. — Mais si tu rencontres ma vieille petite mère, ceinte de laine, les yeux en pleurs, si tu la rencontres errant dans les champs, les interrogeant tous et leur demandant à tous : — « Qui l'a connu, ô qui l'a vu, mon gars intrépide, svelte et comme passé à travers un anneau ? Son visage est comme l'écume du lait ; sa moustache est comme l'épi de blé ; sa chevelure comme l'aile du corbeau, ses yeux comme les mûres des broussailles !... » — Alors, ma petite Mioara, sois pitoyable et lui dis qu'aux Portes du Ciel j'ai épousé une fille de roi ! Mais, à ma petite mère, point ne diras, chérie, qu'à mes épousailles une étoile s'est détachée du ciel, et que le Soleil et la Lune ont tenu les couronnes au-dessus de nos têtes, que les sapins et les trembles étaient nos convives, prêtres les monts élevés, les oiseaux nos ménétriers, des milliers d'oiseaux, et les étoiles nos flambeaux... »

OPRISAN

OPRISAN ¹

Là-bas, en douce terre roumaine, dans la ville de Bucarest se trouve le grand palais seigneurial, et dans l'intérieur du palais est une grande salle où siège et festoye ses boyards le prince Michnea le Sanglant.

— Grands boyards ! et vous, autres boyards ! dit-il en portant leurs santés, mangez tous, buvez tous et vous éjouissez ! Cependant, il en est un à qui ni boire ni manger ne plaisent : c'est Cantar le Laid, le Grand-Prévôt ! Ou le festin ne lui convient, ou notre personne ne lui agrée !

Un sourire glisse sur l'assemblée ; mais Cantar de lui répondre :

1. Prononcez *Oprischane*.

— « *Alei!* seigneur Michnea! Michnea l'Inquiet! *Alei!* mon maître! Que Dieu t'éclaire toujours! Ton festin me convient et tes convives me sont chers. Mais où est-il dit, et où a-t-on vu, et quand a-t-on entendu que deux sabres eussent place dans un fourreau, deux maîtres dans un seul pays? Ta grandeur à Bucarest, Oprisan à Stoënesci¹. Ce que j'ai vu chez Oprisan, je ne l'ai vu chez le sultan lui-même : car il a en ses champs des milliers et des centaines de brebis qui agnèlent en été; des béliers laineux, il en a des centaines entières; et des pâtres armés et habillés de fine toile, tellement qu'on les prendrait non pour des bergers mais pour des capitaines.

» Mais moins me dépîte ceci que ne me dépîte autre chose!

» Oprisan a en plus des haras en grand nombre, deux, trois, cinq mille juments, toutes de race et fougueuses, toutes balzanes, avec des housses blanches sur le dos et deux poulains chacune.

» Mais moins me dépîte ceci que ne me dépîte autre chose!

» Oprisan a dans son village des chiens de chasse, des lévriers à large collier de métal poli; plus, il a de vastes écuries avec cinquante

1. Prononcez *Stoëneschtî*.

étalons, moitié arabes, les autres moldaves.

» Mais moins me dépîte ceci que ne me dépîte autre chose !

» Le berger-chef d'Oprisan n'a point mine de paysan portant sayon, mais il est revêtu d'une simarre.

» Et sa houlette n'est ni en bois de coudrier ni en bois de chêne, mais d'or fin, incrustée de pierres précieuses, et sur la crosse, sous la main du berger, est enchâssée une pierre inestimable, avec laquelle on achèterait le monde entier ! »

— Si tu dis vrai, Cantar, laisse-là le festin, saute à cheval, fuis jusque chez Oprisan et me l'amène avec tous ses bijoux, tout son bien, et qu'il nous rende compte !

Le prince a parlé !

Tout joyeux, Cantar se rend au village, à Stoënesci, où sont les domaines seigneuriaux. Et en arrivant là, il rencontre le berger-chef, lui montre l'ordre écrit et dit :

— Le prince Michnea tient table seigneuriale à Bucarest. Tous les boyards féaux et amis de la paix entourent le maître et ont porté sa santé. Seul, le fameux Oprisan n'est pas venu ! S'il est son ennemi et homme de querelles, d'aujourd'hui le prince lui fait grâce et l'invite à venir en frère en son palais !



Oprisan, à l'âme loyale et au cœur généreux, s'en va de Stoënesci et arrive à Bucarest de nuit, au chant des coqs, alors que le soleil n'est pas encore levé. Le prince Michnea, encore endormi, sommeillait sur un lit doré, dans une chambre sombre toute tendue de châles. Mais soudain, il s'éveille et crie à ses serviteurs :

— Valets, pages, écuyers! Vous dormez, n'ayant souci que le soleil se lève et me réveille! Vous ne songez pas, tant que le sommeil vous berce, que j'ai à gouverner un pays, des procès à juger, à être boyard sur les boyards!

Tous les serviteurs se réveillent et répondent au prince :

— Tranquillise-toi, maître! Le soleil ne s'est pas levé, mais en sa place Oprisan est venu de Stoënesci, apportant des bijoux impériaux! Il est entré dans la cour et a appuyé contre la grille une houlette d'empereur ornée d'une pierre précieuse qui rayonne comme le soleil les jours de fête!

Le prince Michnea se lève; il lave son blanc visage, il peigne sa barbe noire, se prosterne devant les images saintes, endosse ses armes et appelle Oprisan.

— Oprisan de Stoënesci! Dis-nous, en vérité, comment as-tu fait pour rassembler plus de biens qu'un empereur, tellement que non seulement tes biens sont immenses, mais que tes bergers sont des boyards?

— Le Seigneur Dieu m'a aidé et je les ai rassemblés par le don de sa sainteté et par la grâce de ta grandeur!

— N'en crois rien, seigneur! s'écrie alors Cantar. Il s'est vanté devant moi de s'être enrichi par sa seule force, non par la grâce du Maître! Mais point ne me dépîte ceci comme me dépîte autre chose : Oprisan m'a dit à moi qu'il attendait un firman du sultan qui te détrônerait!

Le prince Michnea bouillonne de colère et parle ainsi :

— Devant que vienne le firman, périsse Oprisan! Menez-le sur le seuil de la porte et décapitez-le!

Comme il était fort son ennemi, le Prévôt s'en réjouit. Dans un bond de bête fauve, il empoigne Oprisan, le pousse en bas de l'escalier et le conduit à la mort.

Cependant, ami, voici que devant la porte s'arrête une voiture, traînée par six chevaux noirs, sauvages étalons, à longues queues et crinières flottantes. Dedans, une femme âgée, de noble allure, une image sainte en main, en vêtements de deuil, à cheveux blancs.

Sitôt qu'elle a aperçu Oprisan, elle monte chez le prince, s'agenouille, se tord, et pleurant amèrement :

— *Alei!* dit-elle, Maître, mon fils! Le Seigneur ne te pardonnera point si tu tues Oprisan, et tu périras dans l'année! Sais-tu, Michnea, ou ne sais-tu pas, que le jour de l'Assomption on t'apportait le firman du sultan qui te détrônait? Et on te le remettait, le firman, sans le malheureux Oprisan qui, en droiture, est allé sur la grande route au-devant du vizir et lui a donné véritablement des étalons d'Égypte et un millier de bourses pour qu'il te laissât seigneur!

La mère d'Oprisan n'avait pas achevé que

Michnea paraissait dans la cour, ordonnant à tous de sauver Oprisan, de ne pas le tuer. Mais Cantar, le Grand-Prévôt, avait déjà assouvi sa haine et la tête gisait à terre, à côté du tronc retourné!

Malheur au méchant! Son crime le reprend et il n'échappe pas à la vengeance!

Le traître Cantar, la bête fauve, l'homme envieux, a été lié nu au soleil, tant des pieds que des mains, et nu attaché aux queues de cavales farouches qui, en se cabrant ont tiré de quatre côtés et en quatre morceaux l'ont déchiré!

SALGA

SALGA ¹

Haut sur la rive du Danube, Salga la veuve, Salga la belle veuve, plus hardie que le faucon, a un haras de poulains que gardent huit pâtres et des chiens féroces. Or, vers la mi-nuit, des heiduques ont surpris le haras, ils l'ont surpris et envahi, ils ont fait cliqueter leurs sabres, ils ont garrotté les pâtres, et les mâtins, ils les ont fusillés. Mais le maître berger, le plus grand, le plus fort, ils lui ont lié les coudes sur le dos, si étroitement qu'il en gémit et dit :

— Capitaine Caracatuci ², chef des heidu-

1. Prononcez *Chalga*.

2. Prononcez *Caracatoutsch*.

ques, de cinq cent cinq vaillants heiduques ! Si tu veux agir bien une fois, aie pitié de moi et me délie les bras ; ils me font bien mal, les pauvres !

Le capitaine est ému de compassion et ordonne qu'on relâche les liens. Mais, à peine libre, le berger introduit la main dans son sein, en retire son clairon d'or et trois fois sonne la fanfare, si bien que les vallées en résonnent, que les ramures en tressaillent. Et Salga l'entend au travers de son sommeil ; de son sommeil Salga se réveille, elle s'élançe chez sa belle-mère et vraiment lui parle ainsi :

— Mère, petite mère, n'as-tu pas entendu sonner le cor et résonner les vallées ? Ne sais-tu pas, mère des bergers, si les poulains se sont égarés ? Oui, ils ont perdu leur chemin ou les heiduques s'en sont emparés.

La bonne mère de répondre :

— Va te coucher, ma fille. N'aie cure des bergers ; ainsi sonne plaintivement leur cor quand grand désir les a saisis de revoir leurs maisons.

La belle-mère parlait encore que, derechef, Salga entendait vibrer le cor, et son cœur s'en est ému :

— Hé ! les gars ! hé ! les valets ! Quittez le doux sommeil, et vite ment me sellez un cheval, met-

tez une selle d'homme, que je chevauche vaillamment.

Sur le cheval elle s'élançait et galopait le long du Danube, clamant et jubilant, faisant tournoyer sa masse d'armes.

Quand les heiduques l'aperçurent, ils ne surent où s'enfuir. Mais Salga les suivait et criait à tue-tête :

— Attendez, attendez, attendez donc, que nous luttons en droite lutte, capitaine Caracatuci, capitaine des heiduques, capitaine de cinq cent cinq vaillants heiduques ! Arrête-toi sur place, que nous nous rencontrions, que nous échangeons deux mots et qu'en armes nous nous mesurons, je le jure par Dieu ! Que je t'apprenne à garrotter les bergers, à larronner les poulains.

Le capitaine Caracatuci, le grand chef des heiduques, fuyait, fuyait, fuyait, et ne tournait même la tête.

Mais Salga ci, mais Salga là lui coupa la tête tandis qu'il fuyait.

La tête resta en arrière et le corps fuit en avant ; le sang coulait en ruisseau, si que le chemin en était rouge !

.....
Mais sûr que, depuis lors, quand viennent les

bandes des heiduques, ils ne s'aventurent plus dans son chemin, et que, pour Dieu, ils n'envahissent plus le haras que gardent les chiens féroces, le haras de Salga la veuve, sur la rive du Danube.

FIN

VERIFICAT
1987

TABLE

CARMEN SYLVA, par Pierre Loti.	1
--	---

QUI FRAPPE?	1
-----------------------	---

I. — Nuit orageuse	3
II. — Baldo	29
III. — Wilma.	50
IV. — Negreni.	66
V. — Repos.	86
VI. — On frappe encore une fois.	95

PABLO DOMENECH (Récit de mœurs militaires)	111
--	-----

UNE BELLE-MÈRE.	139
-------------------------	-----

DRAGOMIRA.	213
--------------------	-----

MOSCH ET BABA (Traduction de Pierre Loti)	225
---	-----

BALLADES ROUMAINES

MIHU LE VAILLANT (Traduit du roumain par Pierre Loti).	235
MIORITZA	245
OPRISAN	251
SALGA	261

